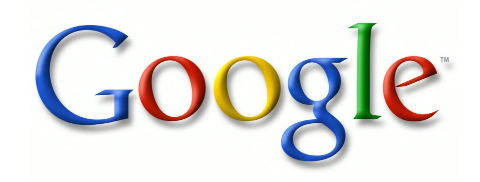
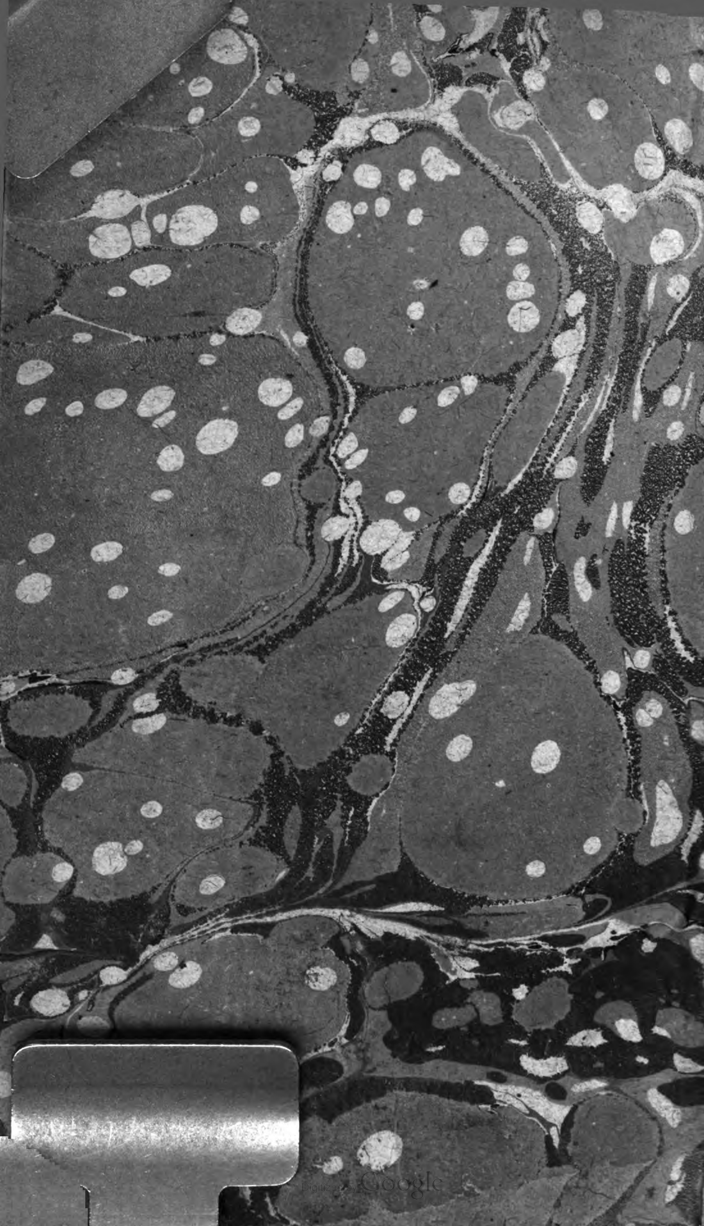
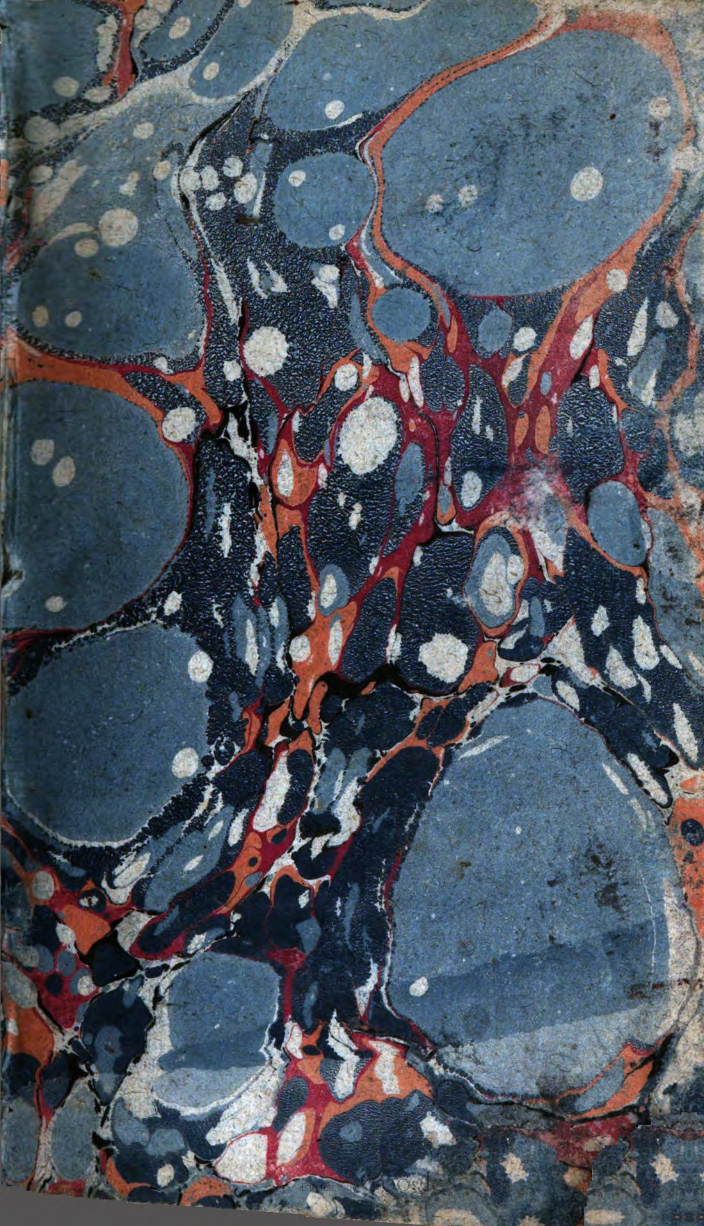



Google







HISTOIRE
DU
VAILLANT CHEVALIER
TIRAN LE BLANC,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.



M. DCC. LXXV.





HISTOIRE DU GRAND CHEVALIER *TIRAN LE BLANC.*



TROISIEME PARTIE.

PENDANT que Tiran ſe rétabliſſoit de ſes bleſſures, l'empereur reçut une lettre conçue en ces termes, & que l'armée des chrétiens écrivoit à Tiran.

« O la meilleure épée qui ſoit au » monde, ton courage eſt connu de » Dieu & de toute la terre. Nous crai- » gnons qu'il ne nous arrive quelque » déſaſtre dans notre camp, nous te » conjurons de venir promptement à » notre ſecours. Après Dieu c'eſt toi

» que nous invoquons ; notre ſalut dé-
» pend de ton retour. Notre attache-
» ment pour ta perſonne eſt extrême ;
» ſi tu te laiſſes fléchir à nos prieres,
» puiſſe ce que tu aimes avoir pitié de
» toi, & ne te rien refuſer de tout ce
» que tu lui demanderas. »

Il en falloit moins à l'empereur pour lui faire comprendre l'affreux état où ſon armée étoit réduite. Cependant il demeura trois jours ſans remettre la lettre à Tiran, ne ſachant s'il ne ſeroit pas mieux d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à la princeſſe Carméſine, afin qu'elle l'engageât à hâter ſon départ.

La princeſſe s'étant rendue chez Tiran, lui dit en l'abordant : Fleur qui brillez parmi les plus belles, voyez combien tous nos ſoldats vous deſirent, & comment ils s'écrient . où eſt ce brave chevalier ? où eſt le vainqueur des batailles ? nous n'avons d'eſpérance que dans ſon retour. Voici la lettre qu'ils vous écrivent ; elle eſt adreſſée au meilleur de tous les chevaliers, ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit la lettre, la lut, & la montra à l'impératrice, & à tous ceux qui la ſuivoient. Si vous vouliez, brave chevalier, lui dit alors la

princesse, si vous vouliez vous rendre au camp, votre aspect seul feroit trembler nos ennemis, & leur défaite seroit assurée. Si vous refusez de partir pour l'amour de nous, faites-le du-moins pour la satisfaction de votre courage. Tiran lui répondit: madame, les priéres de V. A. & celles de l'empereur sont des ordres précis. Commandez seulement, & je suis prêt, s'il le faut, à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'empereur, que pour son service & pour le vôtre, je ferai tout ce qui dépendra de moi tant que je respirerai. Il prit alors une des mains de la princesse, & lui fit une espece de violence pour la baiser.

L'impératrice après cette conversation se leva, ayant son psautier à la main, & fut dans un coin de la chambre dire son office avec une demoiselle, qui lui répondoit. La princesse demeura avec Tiran, Stéphanie, la veuve Reposée, & Plaisir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main & la baisoit. La princesse ne put s'empêcher de lui dire: je vois que plus je mets d'obstacles à vos desirs, plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous

voulez. L'on méprise aisément ce que l'on obtint sans peine. Je vois par la façon dont vous me prenez les mains, que vous me desobéiriez volontiers ; avez-vous oublié que l'impératrice est ici, & qu'elle nous peut voir ? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laisser sa fille en repos, & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler ? Je vois que la priere que je vous fait de la part de mon pere déplaît à votre amour ; mais songez que cet amour même demande que vous sacrifiiez votre contentement à votre gloire & au salut de l'empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'empereur ce qu'il vous demande ? Ah ! madame, répondit Tiran, croiroit-on que ce soit le moyen de hâter ma guérison, que de me priver de votre vue ? C'est elle seule qui peut me faire vivre. Votre absence est pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs, que ceux de mon amour. Je ne pretends pas que vous renonciez à cet amour, répondit la princesse ; mais il faut qu'il se soumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre absence ne me soit pas

sensible, & que la seule idée des périls où la guerre va vous exposer ne me fasse pas frémir? Hélas! que deviendrois-je si je vous perdois? Vous seul faites mon bonheur; vous êtes sans cesse présent à mon esprit; mes songes même vous offrent sans cesse à mon souvenir. Je trouve tout en vous. Vous possédez seul tout ce qui peut me plaire, & il me semble que quand Dieu vous fit, j'étois-là, & je lui disois: seigneur, faites-le moi ainsi; car c'est ainsi que je le veux.

Dans ce moment les médecins entrerent, l'impératrice qui venoit de finir son office s'approchant de Tiran, leur demanda quand il pourroit venir au palais. Ils lui répondirent que ce seroit dans trois ou quatre jours. Alors l'impératrice & les dames étant sorties pour le laisser en liberté, qu'elle fut son affliction! Pour la princesse, lorsqu'elle fut arrivée dans sa chambre, la conversation qu'elle venoit d'avoir lui causa un serrement de cœur si violent, qu'elle tomba évanouie. Toutes les dames jetterent de grand cris. L'empereur accourut promptement; il fut extrêmement affligé de voir sa fille dans un état si triste; il se jeta

ſur un lit, pendant que l'impératrice tenoit la tête de ſa fille dans ſon giron, & pouſſoit des cris qui furent entendus dans tout le palais ; ſon viſage & ſes habits étoient mouillez de ſes larmes. Un chevalier courut promptement à la maiſon de Tiran pour avertir les médecins ; il leur dit tout bas de ſe hâter, qu'à peine ils retrouveroient la princeſſe en vie. Les médecins coururent au ſecours de la belle Carméſine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la princeſſe. A l'inſtant il ſe leve & ſe traſporte chez elle, il la trouva dans ſon lit & revenue de ſon évanouiſſement. L'empereur étoit déjà ſorti avec l'impératrice, & les médecins qui craignoient les ſuites de l'inquiétude qu'il avoit eue, l'avoient ſuivi.

Tiran ſemblable à un homme qui ſort d'un profond ſommeil, s'approcha de la princeſſe, & lui dit : J'ai cru vous avoir perdue, ma princeſſe, vous le ſeul bien qui puiſſe me flatter, je n'ai jamais éprouvé une telle douleur : dites-moi, je vous ſupplie, quel mal a ſouffert V.A. ſi je pouvois le combattre, j'en jure par le baptême que j'ai reçu, il n'oſeroit ja-

mais vous attaquer. La bonté divine a pris pitié de moi, tout pécheur que je suis, elle a exaucé mes prieres, elle vous réserve pour être ma récompense. Aux cris que j'ai entendus, j'ai d'abord pensé à V. A. mais je me flattois que vous auriez soin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'est devenue cette bonté que vous me témoigniez? Vous suis-je devenu odieux? Ah! si un pareil malheur me doit arriver, je prie Dieu & sa très-sainte mere de m'ôter la vie avant que j'en puisse être le témoin, pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps. Au nom de Dieu instruisez-moi de mon sort. Mon cher Tiran, lui répondit la princesse, c'est toi seul, c'est la pensée de ton amour qui a causé tout mon mal. Cet amour agit sur moi plus que je ne le voudrois, pourquoi faut-il que nous ne le puissions tenir secret jusques à des tems plus heureux? Mais hélas! puis-je t'imposer des loix que je ne puis observer moi-même? Eh quel est celui qui peut renfermer du feu dans son sein? Tout ce que je te dis, mon ame & mon cœur le pensent. Va donc, je te prie, trouver l'empereur, afin qu'il ne sache point que



tu m'as vue avant lui. Ensuite elle mit sa tête sous la couverture de son lit, & ordonnant à Tiran d'y mettre la sienne, elle lui dit : baise ma gorge pour ma consolation & pour ton repos ; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baisé les yeux & le visage ; l'on aime mieux, lui dit-elle, donner ces choses-là que de les posséder.

Tiran se retira pénétré de ces faveurs. Lorsqu'il parut dans la chambre de l'empereur, les médecins le blâmerent de s'être levé sans leur permission. Il répondit, qu'ayant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'empereur étoit sorti, il se seroit levé quand il auroit dû lui coûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carméfine, dit l'empereur ; mais heureusement elle est rétablie. Jugez quel a dû être mon état, n'ayant plus d'autre fille qu'elle ; car la reine de Hongrie est comme perdue pour moi. Le ciel m'a conservé la vie en sauvant ma chere fille du trépas. Allez-la voir, vous ne sauriez douter du plaisir que vous lui ferez. L'entretien roula ensuite sur différentes choses, & les médecins ordonnant à Tiran de s'en retourner, il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus

grand plaisir que d'être auprès de l'empereur, quand il se flattoit de lui être utile. L'empereur le remercia de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congédiant, il lui dit encore de passer chez Carmésine.

Tiran fut charmé des conseils de l'empereur, il souhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chez la princesse l'impératrice, qui le vit arriver avec grand plaisir, & lui parla beaucoup de ses blessures. Tiran voyant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la princesse, sortit, dans la crainte que les médecins ne dissent à l'empereur qu'il y avoit demeuré trop long-tems. L'aimable Stéphanie le conduisit jusques sur l'escalier, & lui dit en le quittant : seigneur, secourez-moi, ou donnez-moi la mort ; rien n'approche des maux que je souffre ; mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les suites d'une action qui n'a rien de criminel. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, mais je n'ai plus d'autre bien que mon amour & le bonheur dont les songes ou mon imagination me font jouir ; dites-moi, je vous prie, géné-

ral, si je serai consolée de la douleur que j'éprouve. Le chevalier lui répondit: la bravoure & l'habileté du Connétable rendent à présent sa présence absolument nécessaire au camp; mais puisque la princesse m'ordonne de joindre l'armée, comme vous l'avez entendu, je vous promets que dès que j'y serai arrivé, je ferai tout ce qui sera possible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponse. Tiran s'en alla chez lui, où il trouva les médecins qui l'attendoient. Ils visiterent ses blessures, qu'ils trouverent en fort mauvais état, car l'amour qu'il ressentoit l'avoit prodigieusement échauffé.

Tandis que les chrétiens étoient au désespoir des blessures de Tiran, & qu'ils ne comptoient sur aucun avantage pendant son absence; le soudan envoya des ambassadeurs au camp pour traiter avec Tiran de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la sureté due à leur caractere.

Tiran commençoit à se mieux porter, tous les jours il alloit au palais, & l'on ne parloit que de son départ, lorsque

les ambaſſadeurs arriverent à Conſtantinople. Cette nouvelle le ſuſpendit. L'empereur envoya les principaux de la ville & de ſa cour une lieue au-devant d'eux pour les recevoir. Le général alla juſqu'à la porte de la ville. Quand Abdalla Salomon l'apperçut, quoiqu'il fut ambaſſadeur du ſoudan, il mit pied à terre, & ſe mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de reſpect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit rendue. Le général le pria de remonter à cheval ; ils furent enſemble trouver l'empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le roi d'Arménie, frere de celui de Caramanie, étoit du nombre des ambaſſadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus ſavant d'entr'eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes :

« Seigneur, nous ſommes envoyez à » V. M. de la part du terrible maître » du monde, le ſeigneur des ſeigneurs » qui profeſſent la loi de Mahomet, le » grand ſoudan de Babylone, & de la » part du grand turc, des ſouverains de » l'Inde, & des autres rois qui ſe trou» vent dans leur camp, pour vous pro» poſer trois choſes. Mais auparavant

» ils m'ont chargé de ſavoir de vos nou-
» velles, & de vous préſenter leur ſaluts.
» Le premier ſujet de notre ambaſſade
» c'eſt que l'on faſſe une treve de trois
» mois par mer & par terre. La ſeconde
» c'eſt que le brave général à qui vous
» avez confié vos troupes, ayant par
» la force de ſon bras vaincu le roi de
» Caramanie & celui de l'Inde ; nous
» venons ſavoir ſi vous voulez pour la
» rançon du premier que l'on vous donne
» trois fois ſon peſant d'or, & quand
» les balances ſeront égales, nous les
» ferons pancher à force de pierreries :
» pour le roi de l'Inde, nous offrons
» ſon poids du même métal & la moitié
» au-delà. Le troiſieme article, c'eſt
» que ſi V. M. veut faire une paix ſin-
» cere, le ſoudan lui demande ſa fille
» Carméſine, à condition que les mâles
» qui naîtront de leur mariage ſeront
» élevez dans la loi de Mahomet, &
» les filles dans celle de J. C. en laiſſant
» à la mere le libre exercice de ſa reli-
» gion. Par ce moyen nous pouvons
» terminer nos malheurs. Le ſoudan,
» en faveur de ce mariage, rendra tou-
» tes les villes & les châteaux de l'em-
» pire dont il s'eſt emparé, & fera non-

» seulement la paix avec V. M. mais » encore il vous défendra contre tous » ceux qui voudront vous attaquer. » L'empereur après avoir entendu les propositions se leva, & passa dans une autre chambre avec le général & tous ceux qui composoient son conseil. Ils convintent unanimement qu'à cause des incommodités de Tiran, on acceptoit une treve de trois mois. On fit entrer les ambassadeurs pour leur dire qu'en considération du soudan & du grand turc on acceptoit la tréve de trois mois & que l'on reflechiroit sur les autres articles.

La treve fut publiée de part & d'autre. L'empereur conferoit souvent avec ses conseillers, dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la princesse, pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les alarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carmésine, il ne put s'empêcher de dire devant plusieurs demoiselles : que je suis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir, puisque l'empereur & son conseil conspirent également contre une princesse si accomplie, & qu'ils veulent la livrer à un maure ennemi de Dieu & de notre sainte

religion ? Le ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus, pour être la proie d'un barbare ? O cruel ambassadeur ! si j'avois prévu tous les maux que tu me causes je ne t'aurois assurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla ! je veux que tu saches par toi-même quels sont les maux que l'amour fait souffrir. Tu fais le malheur de la princesse & le mien. Puis s'adressant aux demoiselles : dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, si on souffre plus dans l'absence de ce que l'on aime, qu'en sa présence. Les desirs me brûlent & m'enflamment à la vue de la princesse ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & si je vois partir V. A. continua-t-il en s'adressant à elle, l'état auquel je serai réduit ne se peut concevoir. Que pourrois-je faire autre chose que de mourir ? La princesse lui répondit : Tiran, si tu peux disposer de toi, n'ai-je pas la même autorité sur moi-même ? Et comment peux-tu croire que je me soumette à un maure, ni que je le puisse aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, sans en épouser aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refusé tant de grands rois, qui m'ont

demandé ? Si le roi & ſon conſeil prennent cette réſolution, ne crains pas de me voir balancer ; je ſaurai leur réſiſter avec fermeté. Que ton amour eſt foible, s'il a une autre idée de mon courage. Compte ſur ta Carméſine, elle ſaura ſe conſerver pour toi ; elle ſaura défendre les droits de ton amour, comme tu as défendu ſes états. Je te fais mon ſeigneur, commande, & j'exécuterai tes ordres. L'empereur vint troubler leur converſation ; ſon arrivée les embarraſſa ſi fort qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis, lui dit cependant qu'ils parloient des ambaſſadeurs, & de la folle hardieſſe avec laquelle ils avoient demandé la princeſſe en mariage pour un chien, fils de chien, qui reniant le veritable Dieu tous les jours, n'auroit que de mauvais procédés pour elle. Mais ſi par haſard il l'obtient, continua Tiran, & qu'il la traite mal, qui pourra la défendre ? A qui demandera-t-elle du ſecours ? Pour moi lorſque j'y penſe je repands des larmes de ſang ; il me prend des ſueurs froides ; & je vous avoue que j'aime mieux mourir que de voir préférer un maure à tous les chevaliers de la chrétienté.

L'impératrice approuva le discours de Tiran, & ajouta ces mots avec vivacité: ces ambassadeurs viennent ici pour nous insulter; laissez-les faire, laissez tenir à l'empereur tous les conseils qu'il tient, nous savons bien ma fille & moi le parti que nous devons prendre; & puisque vous êtes de notre sentiment, généreux chevalier, rapportez-vous-en à moi. Si l'on pousse ma patience à bout, je vous jure que ceux qui auront donné de mauvais conseils s'en repentiront d'une façon à épouvanter tous les autres. Mais si ce malheur arrivoit, il y a cent façons de mourir que je choisirois plutôt que d'en être témoin. De plus qui m'empêcheroit d'aller avec ma fille en pays étranger, où nous pleurerions jour & nuit, puisque nous ne pourrions apporter de remedes à nos maux? Laissons tous ces discours, poursuivit-elle, ils m'affligent si fort, que je ne puis parler. Mais enfin, brave général, vos sentimens sont dignes de la bonne chevalerie, & j'aimerois mieux donner ma fille à un chevalier dont je connoîtrois les sentimens, quelque pauvre qu'il fût, qu'au maître du monde qui auroit le cœur mal placé. Ne croyez donc pas que rien puisse me

séparer d'elle, que je n'aie trouvé un chevalier d'une extrême valeur, occupé de son honneur & de celui des siens. La princesse lui dit : mais madame, que sert la hardiesse que vous souhaitez à un bon chevalier, si elle n'est pas accompagnée de prudence ? Il est bien vrai que l'une & l'autre sont fort estimées dans le monde ; mais la prudence est plus utile aux grands seigneurs que la hardiesse.

L'empereur arriva dans cet endroit de leur conversation ; il en demanda le sujet. Le général lui dit : seigneur, nous agitons une question qui mérite bien d'être examinée. L'impératrice dit, que si elle avoit un fils, elle aimeroit mieux qu'il eût la hardiesse en partage que toute autre qualité. La princesse convient que c'est en effet une grande vertu & fort à desirer ; mais qu'elle estime plus la prudence. C'est à V. M. à décider. L'empeleur répondit qu'il ne le pouvoit faire sans entendre les parties, & dit à la princesse de commencer. Elle s'en défendit long-tems, ne voulant pas parler devant l'impératrice sa mere ; mais enfin elle obéit. L'impératrice parla ensuite en faveur du courage, & ne manqua pas

de citer l'exemple des grandes choses dont Tiran étoit venu à bout par son courage. Le prince repliqua en faveur de la prudence. Le bon empereur fut charmé de l'avoir entendue raisonner si bien. L'impératrice répondit encore quelque chose à l'avantage du courage, & cita tout ce que l'on dit sur le cœur & la façon dont il est placé ; pour preuve de son autorité. Ensuite elle pria l'empereur d'avoir la bonté de juger. Il lui répondit qu'on ne pouvoit pas mieux parler qu'elles avoient fait l'une & l'autre, sans rien oublier de tout ce qui pouvoit être à l'avantage de leurs sentimens ; que le lendemain il leur rendroit réponse après avoir entendu les chevaliers & les docteurs. Alors il sortit de la chambre, & passant dans une autre, il assembla un conseil de chevaliers & de gens de loi, qui disputerent long-tems entr'eux sur le courage & sur la prudence, sans pouvoir s'accorder. Enfin après avoir fait compter les voix, & écrire l'arrêt, l'empereur parut le lendemain dans la grande salle à l'heure qu'il avoit indiquée. Toutes les dames s'y trouverent. Il se plaça sur la chaise impériale, l'impératrice à ses côtés, la princesse devant lui, & tous les barons &

les chevaliers se placerent pour entendre le jugement que l'on alloit prononcer. Quand on eut fait silence l'empereur ordonna à son chancellier de publier la décision. Alors le chancelier se leva, mit un genou en terre, & lut : au nom du pere, du fils, & du St. Esprit. Nous Henri, par la grace de Dieu, empereur de Constantinople, Ayant entendu les raisons de part & d'autre, sur la dispute qui s'est élevée entre l'impératrice & la princesse ma fille. Ayant la grandeur de Dieu présente à l'esprit, dans le desir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre conseil, sans avoir aucun égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles ; mais dans la seule vue de l'équité & de rendre la justice à qui elle appartient. Sur ce considérant que la prudence est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes, & qu'elle est comme le soleil, de qui tous les autres corps empruntent leur éclat ; mais que cependant il est nécessaire d'avoir du courage, sans quoi la prudence ne seroit d'aucune considération. Nous avons estimé qu'un chevalier qui joint la prudence à la valeur est accompli, & digne de la royau-

té. C'est pourquoi nous ordonnons à l'impératrice, qui a pris le parti du courage, de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera, & que ce soit sans aucune aigreur, afin que la mere & la fille ne soient point désunies. Quand la sentence fut lue les parties lui donnerent des louanges, & presque tous ceux qui étoient présens dirent à l'empereur que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon chevalier un bon conseil. Les ambassadeurs du soudan, les rois de Caramanie & de l'inde supérieure se trouverent à cette lecture. L'empereur tint un conseil avec son général & les autres chevaliers, dans lequel il fut résolu que l'on feroit une grande fête, après laquelle on donneroit réponse aux ambassadeurs. L'empereur donna le soin à Tiran d'ordonner des armes, des danses, & de tout ce qui pouvoit être nécessaire. Tiran fit publier la fête pour le quinzieme jour suivant.

Mais Stéphanie voyant que tous les grands seigneurs étoient revenus à cause de la treve, & que le connétable demeuroit au camp, lui écrivit une lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le

connétable lui répondit sur le champ, en lui donnant toutes les assurances de son amour & de sa reconnoissance ; mais que son devoir le retenoit au camp, qu'il ne pouvoit quitter sans congé ; & qu'aussitôt après la fête que l'empereur avoit fait publier, il feroit tout son possible pour se rendre auprès d'elle. L'écuyer qui lui avoit porté la lettre se chargea de la réponse. A son retour à Constantinople il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la princesse. D'abord qu'elle l'apperçut elle se leva & lui dit : Comment se porte ce que j'aime ? L'écuyer sans lui répondre, fut baiser la main à la princesse ; ensuite lui en fit autant, & lui donna la lettre, qu'elle leva vers le ciel, comme pour la lui offrir. Après en avoir fait la lecture elles s'entretinrent sur le chagrin qu'elle avoit de ce que le connétable ne seroit point à la fête.

La veille du jour marqué pour la célébrer le connétable vint à une lieue de la ville, & se tint caché très-soigneusement. Stéphanie ne vouloit pas absolument s'y trouver, puisque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La princesse la pria si fort de l'accompagner, en l'assurant que si elle ne venoit pas, elle n'y iroit

pas non plus, qu'elle fut obligée de la ſuivre. Quand les meſſes furent dites avec beaucoup d'appareil, on fut à la place du marché, que l'on trouva couverte par le haut de draps rayez de blanc, de vert & de tanné. Les côtés étoient cachez par des étoffes d'une grande richeſſe. Il y avoit des tables dreſſées tout au tour de la place. Le côté deſtiné pour l'empereur étoit beaucoup plus riche ; il étoit tendu de brocard d'or. L'empereur ſe mit au milieu de la table, & fit placer les ambaſſadeurs d'un côté, & de l'autre l'impératrice & ſa fille Carméſine. Les rois de Caramanie & de l'inde ſupérieure mangerent à terre, parce qu'ils étoient priſonniers : toutes les demoiſelles & les dames d'honneur occupoient des tables à la droite de l'empereur. Les dames de la ville les ſervoient. Stéphanie étoit aſſiſe la premiere à cette table, à la gauche de l'empereur, & vis-à-vis d'elle tous les ducs & les grands ſeigneurs. On avoit dreſſé vingt-quatre buffets. Sur le premier on avoit placé toutes les reliques de la ville ; ſur le ſecond, tout l'or des égliſes. Il y en avoit dix autres remplis de toutes ſortes de corbeilles & de panniers d'argent,

gent, que l'on avoit tirés du trésor, & qui tous étoient remplis de monnoie d'or. Dans les autres il y avoit des coupes d'or & des pierres précieuses, des plats & des salieres de vermeil; car tout ce qui étoit blanc servoit sur les tables. Tout l'argent monnoié étoit dans des vases au pied des buffets, chacun desquels étoit gardé par trois chevaliers, auxquels Tiran en avoit confié le soin. Les chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes jusqu'à terre, avec une baguette d'argent à la main. En un mot, l'empereur montra ce jour-là de très-grandes richesses. Dans l'espace renfermé pour les tables étoit une lice préparée pour les joûtes. Le général duc de Pera & le duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les joûtes pendant le repas. Le duc de Pera parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le duc de Sinopoli les portoit également de brocard; mais ils étoient verds & gris; Tiran les avoit simplement de velours verd; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que ses paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la fête Tiran vint à la

porte de la princesse, il y trouva Plaisir de ma vie, à laquelle il demanda ce que faisoit sa maîtresse ? Elle répondit : Pourquoi voulez-vous le savoir ? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans son lit, & si vous l'aviez vue comme moi, vous eussiez gouté la gloire de paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient de prendre sa robe, & qui va se peigner ; car nous autres nous nous gratons la tête quand les talons nous démangent. Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas mon Hippolite avec vous ? Je le vois souvent triste, & cela m'afflige..... La princesse est-elle seule, dit Tiran ? N'y a-t-il ni espions ni ennemis ? Puis-je entrer sans péril ? demoiselle, je vous demande aide & conseil. Entrez sans rien craindre, répondit Plaisir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de risque que vous, s'il y avoit quelque chose à craindre, je connois les sentimens de la princesse ; elle ne veut pas que votre amour demeure toujours sans récompense : & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous souffrez, que je serai toujours prête à vous assister. Tiran entra dans la chambre, & trouva la princesse qui ratta-

choit ſes beaux cheveux. Elle lui dit en le voyant : Qui t'a donné permiſſion d'entrer ici ſans mon conſentement ? Si l'empereur vient à le ſavoir, il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t-en, je t'en conjure. Tiran ne s'embarraſſant pas de ces paroles, s'approcha d'elle, & la prenant dans ſes bras, lui baiſa mille fois les yeux, la bouche & la gorge. Les demoiſelles voyant que Tiran jouoit ainſi avec la princeſſe, étoient attentives autour d'eux ſans remuer ; mais quand il vouloit ſe ſervir de ſes mains, elles venoient toutes au ſecours de leur maîtreſſe ; elles entendirent venir l'impératrice : mais Tiran & la princeſſe n'étoient occupés que d'eux ſeuls dans le monde. Quand l'impératrice fut préciſément à la porte, Tiran ſe jeta par terre, & les filles mirent ſur lui tous les habits qu'elles trouverent. La princeſſe s'aſſit ſur lui en ſe peignant, ſans faire ſemblant de rien. L'impératrice ſe mit à côté d'elle, & peu s'en fallut qu'elle ne s'aſsît ſur la tête de Tiran. Elles s'entretinrent des fêtes, & demeurerent en cet état juſques à ce qu'une demoiſelle apporta les heures de l'impératrice, qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La prin-

cesse ne se remua point, dans la crainte que sa mere ne s'apperçut de quelque chose ; mais quand elle eut achevé de se peigner, elle passa la main sous la robe qui le couvroit, & carressoit son cher Tiran, qui lui baisoit la main. Enfin pour sortir de cet embarras, toutes les demoiselles se mirent devant l'impératrice, & sans faire le moindre bruit, Tiran se leva & s'en alla avec la peigne de la princesse qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de sa chambre, il se crut en sureté ; mais à l'instant il apperçut l'empereur qui venoit chez la princesse avec un seul valet de chambre. Il retourna promptement sur ses pas, & dit à la princesse : Que ferez-vous de moi ? Voici l'empereur qui vient. Que je suis malheureuse ! lui répondit-elle, nous évitons un inconvénient pour tomber dans un autre. Je vous le disois bien que vous preniez mal votre tems. Aussitôt elle fit remettre les demoiselles devant l'impératrice, & fit passer Tiran derriere elles pour gagner une autre chambre. Là il se mit par terre, & on le couvrit de plusieurs matelats afin de le cacher aux yeux de l'empereur, qui souvent entroit dans cette piece.

L'empereur demeura chez sa fille jusques à ce qu'elle fut coëffée; après quoi l'impératrice ayant fini son office, il sortit avec elle, suivi de toutes les demoiselles, pour aller à la messe. Quand elles furent toutes sorties, la princesse demanda ses gands, & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moyen elle entra dans la chambre où étoit Tiran & le dégagea. Tiran se leva, prit la belle Carmésine dans ses bras, la porta par la chambre, & la baisant mille fois, il se récrioit sur les charmes de son corps & de son esprit, & qu'il ne s'étonnoit pas que le sultan eut tant d'envie de la posséder. Elle lui répondit que l'amour lui faisoit illusion sur sa beauté, que lorsqu'on aimoit bien on vouloit encore plus aimer, & que l'amant généreux se contentoit de la vue. Mérites donc toujours de conserver ta réputation, ajouta-t-elle; autrement tu seras plus cruel que Néron. Baise-moi, & laisse-moi aller trouver l'empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le tems de lui répondre ni de rien faire de plus, car les demoiselles défendoient leur maîtresse, dans la crainte qu'elle ne fût décoëffée;

mais voyant que la princesse s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains, il étendit la jambe, la glissa sous les jupes, & porta le pied jusques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche ; alors la princesse sortit & fut trouver l'empereur, & la veuve Reposée fit sortir Tiran par la porte du jardin, sans que personne l'apperçut.

A peine Tiran fut arrivé dans sa chambre, qu'il quitta le bas & le soulier qui avoient eu le bonheur de toucher la princesse, il les fit richement broder avec des perles & des rubis qui valoient plus de vingt cinq mille ducats, & les mit le jour indiqué pour les joûtes, mais sans aucune armure à cette jambe ; il avoit pour cimier au-dessus de son armet quatre petites colonnes d'or qui portoient un saint Graal pareil à celui que conquit Galasse le bon chevalier ; au-dessus étoit le peigne que la princesse lui avoit donné, avec ce mot écrit, que tout le monde ne pouvoit pas lire, *point de vertu qui ne soit en elle.*

Au milieu de la lice étoit un superbe échaffaut couvert de brocard ; & au milieu de cet échaffaut un fauteuil plus superbe encore, posé sur un pivot, la-

sage Sybile y étoit assise magnifiquement parée, elle tournoit continuellement, de façon que tout le monde pouvoit la voir; les déesses étoient assises à ses pieds, le visage couvert, parce qu'au sentiment des payens elles avoient des corps célestes. Autour des déesses on avoit placé les femmes qui avoient bien aimé, comme la reine Geniéfvre qui avoit aimé Lancelot; la reine Yseult, maîtresse de Tristan de Leonois, Pénélope, Hélene, Briséis, Médée, Didon, Dejanire, Ariane, Phedre, & plusieurs autres qui finirent par être trompées dans leur amours; elles avoient toutes un fouet à la main. Les chevaliers qui étoient renversez par terre du premier coup, on les conduisoit sur l'échaffaut, & la sage Sybile les condamnoit à la mort, en leur disant qu'ils avoient été des amans perfides. Mais les autres déesses se mettant à ses genoux, obtenoient que cette peine fut changée en celle du fouet. Alors on désarmoit publiquement le chevalier, après quoi elles le frappoient de toutes leurs forces, en le faisant descendre de l'échaffaut.

Ceux qui devoient jouter entrerent dans la lice avant le jour. On ne laissoit

jouter que ceux qui avoient des paremens de soie ou de brocard, brodés de brillans d'or & d'argent. Le connétable averti de la fête, avoit préparé tout ce qui lui étoit nécessaire pour y venir sans être connu. Au milieu du dîné de l'empereur, il entra dans la grande salle, vêtu de la sorte. Ses paremens étoient de deux couleurs, une partie de brocard & le fond cramoisi, l'autre de damas violet brodé d'épics, qui étoient formés par de grosses perles, & dont les tiges étoient d'or. Son armet étoit couvert de la même étoffe. Il marchoit à la tête de trente gentilshommes qui portoient un manteau cramoisi doublé moitié de marthres zibelines, & moitié d'hermines. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient avoient des robes de brocard. Toute la suite avoit le visage couvert des chaperons que l'on porte à cheval. Il avoit avec lui six trompettes, & il suivoit une demoiselle magnifiquement parée, qui portoit une chaîne d'argent, qu'elle tenoit d'un bout, & qui de l'autre étoit attachée au cou du grand connétable. Il menoit avec lui douze mulets, dont les bats étoient cramoisis, & les sangles recouvertes de soie de la même couleur : L'un portoit son lit, un

autre étoit chargé d'une grosse lance couverte de brocard ; il y en avoit six portées avec la même cérémonie. Enfin, avec ses mulets chargés de son équipage, il fit le tour de la lice. Il salua profondément l'empereur, aussi-bien que tous ceux devant lesquels il passa. L'empereur leur voyant à tous le visage couvert, envoya demander le nom de ce chevalier fameux. On lui répondit que c'étoit un chevalier qui cherchoit les aventures, sans vouloir dire autre chose. Puisqu'il ne veut pas se nommer, dit l'empereur à celui qu'il avoit chargé de la commission, c'est un bon prisonnier d'amour. Va demander, continua-t-il, à la demoiselle qui le tient enchaîné, quel est l'amour qui l'a soumis. Si elle ne te répond rien, lis ce que le chevalier porte sur son bouclier. Le valet de chambre ayant apporté pour toute réponse, que le sort du chevalier venoit d'une demoiselle qui l'avoit réduit à ce point en consentant à sa volonté : Mais as-tu lu, lui demanda l'empereur, ce qu'il y a d'écrit sur son bouclier ? seigneur, lui répondit-il, il y a en espagnol & en françois : maudit soit l'amour qui me l'a fait si belle, s'il ne la rend sensible à mes peines.

Le connétable étoit déjà dans la lice avec la lance sur la cuisse, demandant avec qui il jouteroit? On lui répondit que ce seroit avec le duc de Sinopoli. Ils firent plusieurs belles courses; à la quatrieme le connétable le rencontra si vigoureusement, qu'il le fit sauter de la selle par terre, d'où il fut conduit sur l'échaffaut, condamné par la Sybile, & fouetté par les dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée, le connétable recommença à courir contre le duc de Pera, qu'il rencontra dans la visiere à la dixieme course, & le renversa lui & son cheval. Quel chercheur d'aventure, dit Tiran! Il a déjà abatu mes deux meilleurs amis. Il monta sur le champ à cheval, prit son armet, vint dans la lice avec une grosse lance. Pendant ce tems on porta le duc, qui avoit repris ses esprits, à l'échaffaut de la sage Sybile; il lui arriva la même chose qu'au duc de Sinopoli. Quand le connétable sut que Tiran s'étoit mit sur la lice, il dit qu'il ne vouloit plus jouter. Les juges déclarerent qu'il devoit faire les douze carrieres, comme on étoit convenu. Les dames & tous les spectateurs rioient de ce que le chevalier inconnu avoit ren-

versé les deux ducs. Attendez, leur dit l'empereur, il se pourroit bien faire qu'il renversât aussi notre général. C'est ce qu'il ne sera pas, reprit la princesse, la Sainte Trinité le garantira de ce malheur; & s'il le fait tomber de cheval, il pourra bien se dire un chevalier de bonne aventure. Sur mon Dieu, répondit l'empereur, je n'ai point vu de mon tems abattre deux ducs en deux carrieres, & se trouver en aussi bonne disposition que ce chevalier, car enfin aucun des miens n'en peut faire autant; il faut que ce soit quelque roi ou fils de roi. Je meurs d'envie de savoir son nom; car je crains qu'il ne s'en aille sans nous le dire, pour ne pas faire de peine aux deux ducs. Il ordonna donc à deux demoiselles des plus belles & des mieux parées, d'aller trouver le chevalier de la part de la princesse, & de lui demander son nom, qu'elle desiroit fort savoir. Les deux demoiselles furent lui faire le compliment. Vous pourrez dire, leur répondit-il, à la princesse, que je suis de l'extrémité du couchant. Les demoiselles rapporterent cette réponse.

Le connétable fut ensuite obligé de courir contre le général Tiran; mais après avoir mis la lance en arrêt, il la porta

toujours haute. Tiran le voyant venir, à lui en cet état, leva sa lance aussi pour ne le pas rencontrer ; ce qui l'affligea beaucoup : il s'en expliqua même en termes piquans, que le héraut rapporta au connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit usé de la sorte que par honnêteté ; mais qu'il prît garde à lui, qu'il alloit à présent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus grosse de ses lances, qu'il leva encore comme la premiere fois. Tiran furieux de ne pouvoir venger ses amis, jeta de colere sa lance par terre. Ceux que l'empereur avoit envoyez saisirent promptement les rennes du cheval du connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les juges vinrent à lui, & le conduisirent, en lui rendant toute sorte d'honneurs, à l'échaffaut de la Sybile, devant laquelle ils lui ôterent son armet. Les déesses le reçurent à merveilles. Quand elles le reconnurent pour le grand connétable, elles le firent asseoir dans le beau fauteuil de la sage Sybile, où elles le servirent à l'envi. L'une le peigna, une autre lui essuyoit le visage. Enfin chacune d'elles étoit empressée autour de sa personne. Ces attentions devoient durer jusques à ce qu'un

autre eut mieux fait que lui. L'empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le connétable. Le bruit qui se répandit de son nom causa une si grande joie à Stéphanie, qu'elle s'en trouva très-mal. Aussi Aristote dit que la joie qui vient d'un grand amour est aussi dangereuse aux filles que la plus grande douleur. Les médecins, qui n'étoient pas loin, la secoururent promptement. L'empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal : elle répondit que son habit étoit trop serré.

Le connétable demeura tout le jour dans le fauteuil ; car il ne se trouva personne qui put l'en faire sortir. Quand la nuit fut venue, on jouta aux flambeaux. Les danses, les farces, & les intermedes qui succederent au souper, rendirent la fête superbe, & la firent durer jusqu'à trois heures après minuit. L'empereur & sa maison furent alors se coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le marché, où il se retira avec toutes les dames, afin de ne point quitter un moment les fêtes. Elles durerent pendant huit jours. Le lendemain il y eut plusieurs chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteuil du connétable. Il se présenta un chevalier bien

armé, parent de l'empereur, qui se nommoit le grand-noble : il portoit sur la croupe de son cheval une demoiselle debout, qui avoit les bras sur ses épaules, & dont la tête excédoit son armet. Il avoit écrit sur son bouclier en lettres d'or : Que tous ceux qui sont amoureux, la regardent bien, ils n'en sauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre auparavant, qui portoit une demoiselle comme saint Christophe porte J. C. sur l'épaule. Il avoit écrit sur les paremens & sur la tête de son cheval : Je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneur ; car elle est la meilleure de toutes. Tiran jouta avec le grand-noble. Ils firent ensemble les plus belles courses, & ils se rençontrerent enfin d'une façon qui pensa leur couter la vie ; car Tiran ayant touché le haut du bouclier, le coup glissa & frappa si fort dans l'armet, qu'il le renversa par-dessus la croupe de son cheval. Comme sa taille étoit pesante, il fit une chute si violente, qu'il se cassa deux côtes ; pour lui, il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort grosse, elle ne put se rompre ; le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Ti-

ran se sentant tomber, défit promptement ses étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : Le cheval mourut sur le champ. Le grand-noble fut conduit à l'echaffaut, malgré la douleur qu'il ressentoit, & fut fouetté comme les autres, moins fort cependant, à cause de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec son cheval, qu'il avoit perdu les étriers, & qn'il avoit mis une main à terre, les juges le condamnerent à jouter dans la suite sans paremens, sans éperons & sans gantelet du côté droit. Tiran voyant qu'il avoit reçu cet affront par la faute de son cheval, fit vœu de ne jouter jamais que contre un roi ou contre un fils de roi. Le connétable sortit de son fauteuil, & tint les joutes à la place de son cousin. Les fêtes furent aussi belles le huitieme jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut servi avec la même abondance, & tous les plaisirs se répéterent avec un égal succès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les joutes, il parut avec un riche manteau de velours noir, brodé & couvert de brillans en forme de feuilles de chicomore, avec la même chevelure

dont on a parlé. Mais avant que de sortir de chez lui, il envoya le plus beau & le meilleur de ses chevaux avec les paremens, & tout ce dont il s'étoit servi dans les joutes, en présent, au grand-noble, ce qui fut estimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & se divertissoit continuellement avec l'impératrice & les seigneurs de la cour ; mais il étoit encore plus souvent avec les dames. Il changeoit tous les jours d'habit, sans quitter son bas & son soulier favori. La princesse lui dit le jour que les fêtes furent terminées, en allant à la ville de Pera, devant Stéphanie & la veuve Reposée; Qu'est-ce donc que cette mode ? De quel pays vient-elle ? L'apportez-vous de France ? Il lui conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu son pied, bonheur qu'il croyoit que ses péchés l'empêchoient d'obtenir. La princesse lui répondit qu'elle s'en souvenoit à merveilles. Mais il viendra un tems, continua-t-elle, où les deux jambes auront le même droit. Tiran pénétré de cette promesse, sauta au bas de son cheval, sous prétexte que ses gands étoient tombés, baisa la jambe de la princesse à travers sa robe.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville de Pera, & qu'ils prenoient leurs armes, on dit à l'empereur qu'il paroissoit neuf galeres. Il ordonna que l'on ne commençât point le Tournois, sans savoir ce que c'étoit. On ne fut pas long-tems dans l'incertitude: on apprit avec beaucoup de joie que ces bâtimens étoient François, & commandés par un cousin de Tiran, à qui le roi de France, dont il avoit été page, avoit donné la vicomté de Branches. Sur le bruit des exploits de son cousin, il avoit desiré de le voir & servir sous lui. Plusieurs chevaliers & gentilshommes ayant eu le même dessein, le roi leur avoit donné cinq mille archers, pour montrer à Tiran le cas qu'il faisoit de ses belles actions. Ces Francs-Archers avoient un écuyer & un page. Ils avoient reçu leur paie pour six mois. Le cousin de Tiran vint d'abord en Sicile, où le roi, qui le connoissoit, le reçut bien, & lui fit présent de plusieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de son cousin, monta dans une petite barque avec le connétable, & plusieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embrasserent tendrement, & furent ensemble saluer l'empe-

teur. Les dames & toute la cour, & jusques aux ambassadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empresserent par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'empereur remit le tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armerent tous, aussi bien que Tiran; car l'empereur lui demanda cette grace; en l'assurant qu'il le pouvoit sans aller contre son vœu, parce que ce n'étoit pas une joûte. Le vicomte de Branches parut superbement armé: il demanda un cheval à son cousin pour le tournois, dans lequel il vouloit absolument paroître, malgré tout ce qu'on lui pût alléguer des fatigues du voyage. Tiran le voyant ainsi déterminé, lui envoya dix de ses meilleurs chevaux. L'empereur lui en fit présent de quinze magnifiques. L'impératrice lui en donna un pareil nombre, & la princesse, par ordre de son pere, lui en envoya aussi dix. Le connétable en joignit sept à tous ceux-là. Enfin tant de comtes & de ducs lui en envoyerent, qu'en un moment il s'en trouva quatre-vingt-trois des meilleurs de la ville. Il parut avec un parement que le roi de France lui avoit donné; il étoit brodé partout de lions qui avoient

de fort grosses chaînes au cou ; ces lions étoient terrassés par des amours qui portoient des sonnettes d'argent, ce qui formoit aux moindres mouvemens du cheval une espece de carillon tout-à-fait singulier. Il entra dans le camp huit cents chevaliers à l'éperon d'or. Ils convinrent que l'on ne recevroit que ceux qui auroient reçu l'ordre de chevalerie, & qui auroient des paremens de soie, de brocard, ou de broderie d'or & d'argent ; ce qui fut cause qu'un grand nombre, pour être du tournois, se firent recevoir chevaliers. Le vicomte sachant le réglement, & n'étant pas chevalier, pour ne pas contrevenir aux ordres de l'empereur, mit pied à terre, quand tous les autres furent dans le camp ; & montant sur l'échaffaut de l'impératrice, il la supplia de lui donner l'ordre de chevalerie. La princesse prit la parole, & lui dit, qu'il seroit plus convenable que l'empereur lui accordât cette grace. Madame, lui répondit-il, j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée ; c'est pour elle que je suis venu ici ; j'ai trouvé tant d'honneur en elle, qu'il faut absolument que ce soit une dame qui m'arme chevalier.

L'impératrice fit ſavoir à l'empereur cette propoſition ; il vint avec les ambaſſadeurs, & lui dit d'accorder la demande, ce qu'elle exécuta. Elle envoya chercher une épée d'or de l'empereur, qu'elle lui ceignit. L'empereur fit apporter enſuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant, un rubis, ou un ſaphir; il les remit entre les mains de deux filles de duc, avec ordre de n'en chauſſer qu'un, parce que celui qui veut être armé par les dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent, ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée ; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'eſt l'uſage que la dame baiſe le chevalier qu'elle a reçu, auſſi l'impératrice le baiſa-t-elle. Enſuite le vicomte deſcendit de l'échaffaut & entra dans le camp. Le duc de Pera commandoit la moitié de ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit à la tête de l'autre moitié. Pour ſe reconnoître, ils portoient ſur leurs têtes des banderoles blanches, & des banderoles vertes. Tiran fit d'abord marcher deux chevalliers ; le duc envoya contr'eux un pareil nombre, qui commencerent à ſe char-

ger vigoureusement. Ceux-là furent suivis de vingt, & ceux-ci de trente, de façon, que peu-à-peu, les troupes se mêlerent, & chacun combattoit de son mieux. Tiran regardoit combattre sa troupe. Quand il s'apperçut qu'elle avoit du dessous, il se jeta dans le fort de la mêlée, & rencontra un chevalier qu'il renversa avec sa lance. Alors il mit l'épée à la main, & frappant de tous côtés, tout le monde étoit dans l'admiration des grands coups qu'il portoit, & du grand courage qu'il témoignoit. L'empereur étoit charmé de voir ces beaux faits d'armes. Quand ils eurent duré l'espace de trois heures, l'empereur monta à cheval, & se mit au milieu des combattans, que la colere emportoit, & dont il y avoit plusieurs de blessés. Après que tous les chevaliers furent désarmés, ils se rassemblerent pour se divertir, & s'entretinrent de leur combat. Tous les étrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vu, soit par la magnificence, soit par la façon dont les chevaux étoient conduits. L'empereur se mit à table avec tous les chevaliers qui avoient été au tournoi.

Après le dîné on vint dire à l'empe-

reur qu'il étoit arrivé dans le port un vaiſſeau tout couvert de noir : Dans le tems que l'on en parloit, quatre demoiſelles entrerent dans la ſalle, elles parurent de la plus grande beauté, quoique dans le plus grand deuil. Leurs noms étoient admirables. La premiere ſe nommoit honneur, & ſon maintien répondoit à un ſi beau nom; la ſeconde, chaſteté; la troiſieme, eſpérance, parce qu'elle avoit été baptiſée dans le jourdain; & la quatrieme ſe nommoit beauté. Elles vinrent toutes ſaluer l'empereur. L'eſpérance étoit à leur tête, qui lui parla ainſi :

La grandeur & la réputation de votre majeſté, nous ont engagées à venir implorer ſes bontés. La fortune ennemie qui nous a condamnées à un éternel exil, nous a impoſé des loix cruelles & barbares, qui ne nous permettent de jouir d'aucun repos. Nous arrivons ici avec notre maîtreſſe à l'ombre de votre grandeur dans l'eſpérance d'y trouver ce roi fameux, qui ſe fait nommer dans le monde grand Artus, roi de l'iſle d'Angleterre, pour demander à V. M. ſi elle n'a point entendu dire en quel lieu il peut être. Il y a déjà quatre ans que nous voyageons

avec sa sœur Urgande la déconnue. Nous avons couru toute la mer noire, & vous voyez devant vous des demoiselles de sa cour qui le pleurent sans cesse. L'empereur ne lui donna pas le tems d'en dire davantage. Dès qu'il sut que la sage Urgande, sœur du roi Artus, étoit arrivée, il se leva de table & prit le chemin du port avec tous les chevaliers. Ils monterent dans le vaisseau, où ils trouverent Urgande sur un lit noir & vêtue de velours noir, la tenture de tout le bâtiment étoit de la même couleur. Elle avoit auprès d'elle cent trente demoiselles toutes d'une grande beauté & qui n'avoient que seize ou dix-sept ans.

L'empereur fut reçu avec tout le respect qui lui étoit dû. Quand il fut assis, il dit : Consolez-vous, généreuse reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je suis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous méritez. Il est venu chez-moi quatre demoiselles de votre part qui m'ont demandé des nouvelles du roi des Anglais. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai en ma puissance un chevalier de haut état que personne ne connoît, & dont jamais je

n'ai pu ſavoir le nom. Il a une épée très-particuliere qu'il appelle Scalibor, & qui me paroit très-bonne, il eſt accompagné d'un vieux chevalier qui ſe fait appeller Foi ſans pitié. Quand la reine Urgande eut entendu ces paroles, elle ſe leva promptement & ſe jetant à ſes genoux; elle le conjura de lui permettre de voir ce chevalier. L'empereur le lui promit, & l'ayant relevée il lui donna la main pour aller au palais. Lorſqu'ils y furent arrivés, il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le roi Artus qui y étoit enfermé tenoit ſon épée nue ſur ſes genoux, & la tête baiſſée, il la regardoit avec une extrême attention. La reine Urgande le reconnut d'abord; mais quelque choſe qu'elle lui pût dire, il ne voulut pas lui répondre. Foi ſans pitié le reconnut aiſément, il courut aux bords de la cage pour lui faire la révérence, & lui baiſa la main. Le roi Artus toujours dans la même ſituation, dit:

Le devoir des rois eſt d'inſpirer la vertu, les biens de l'autre vie ſont les ſeuls deſirables. Les ſaints docteurs & les philoſophes

philosophes conviennent également que qui possède une vertu, les a toutes, & que c'est n'en posséder aucune, que de manquer d'une seule. Je vois donc ce malheureux monde tourner & aller de mal en pis. Je vois des hommes pervers qui trompent en amour, & qui sont dans la prospérité; des dames & des demoiselles qui aimoient autrefois avec loyauté, & qui se rendent à l'or & à l'argent. Mais, lui dit le chevalier Foi sans pitié, à l'instigation de la princesse, n'y a-t-il personne au monde qui aime véritablement ? & puisque V. M. voit tout dans son épée, que doit aimer une demoiselle ? Je vais le voir, répondit le roi, puis je le dirai. Et s'étant tû quelque tems, il reprit ainsi: Amour, haine, desir, espérance, désespoir, crainte, honte, hardiesse, colere, plaisir & tristesse, voilà tout ce que doit penser une noble & chaste demoiselle. Foi sans pitié lui demanda ensuite quels étoient les défauts des hommes. Lorsqu'il eut regardé dans son épée, il dit: Sage sans bonnes œuvres, vieux sans honneur, jeune sans obéissance, riche sans miséricorde, évêque sans soin, roi sans bonté, pauvre sans humilité, chevalier sans vérité,

fourbe ſans remords , peuple ſans loix. L'empereur lui demanda quels étoient les biens de nature ? Le roi répondit qu'il y en avoit huit ; grande poſtérité, grandeur & beauté de corps , grande force, grande légéreté , ſanté, bonne vue , jeuneſſe & gaieté. L'empereur voulut ſavoir enſuite quels ſont les devoirs d'un ſouverain. Le roi, répondit, il doit conſerver la paix & l'union dans ſes états ; avoir toujours la juſtice pour l'objet de toutes ſes actions ; éviter toute eſpece de tyrannie ; ne rien faire que dans la vue de Dieu ; aimer ſon peuple comme ſon propre fils ; avouer qu'il eſt fils de l'égliſe, la défendre de toutes ſes forces, & travailler à l'augmentation de la foi ; il doit être bon , fidele & véritable envers ſes ſujets, punir les méchans , protéger les malheureux & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverſes queſtions auxquelles il répondit avec la même ſageſſe, on ouvrit les portes de la cage, où entra quiconque le voulut. On ôta au roi ſon épée, & dans le moment il ne ſe ſouvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur, choſe que

jamais ne lui avoit pu dire, ni chevalier, ni docteur. Le roi Artus regarda son épée, & dit : Rien de plus nécessaire dans une haute naissance que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des sentimens nobles l'aiment & le recherchent sans cesse. Comment pourroient-ils l'acquérir s'ils ne le connoissoient pas ? L'empereur pria ensuite Foi sans pitié de lui demander ce qui étoit nécessaire à l'homme d'armes ? Il doit, dit-il, pouvoir soutenir le harnois, supporter la faim, la soif, les veilles, les insomnies & toutes sortes de maux & de fatigues ; il doit exposer continuellement sa vie pour la justice & pour le bonheur des hommes ; par ce moyen il ira en paradis tout autant que s'il étoit vierge ou qu'il eut été religieux ; qu'il voie répandre son sang sans émotion ; qu'il soit adroit à se défendre & à attaquer ; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquérir la sagesse ? Le roi répondit qu'il y avoit plusieurs moyens ; la priere, l'étude & une continuelle attention. L'empereur voulut savoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richesses, les honneurs, une

femme belle & vertueuse, un grand nombre d'enfans ; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de savoir les parties de la noblesse. L'épée inspira au roi que le chevalier noble devoit chercher les actions illustres ; être vrai, courageux, reconnoissant envers Dieu. Il répondit à la question de l'empereur qui vouloit savoir ce que devoit penser un chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît, il doit s'humilier devant lui, mais se consoler en pensant que les plus grands princes ont été vaincus, que ses péchés méritoient une plus grande punition, & que la fortune l'a voulu ainsi par son inconstance. L'empereur dans la crainte de le fatiguer, fit ôter l'épée, & le roi Artus ne voyoit & ne discernoit aucun objet.

Mais la reine Urgande tira de son doigt un rubis qu'elle lui passa devant les yeux, il reprit incontinent l'usage de ses sens, & la vint embrasser avec tendresse: Alors elle lui dit ! Mon frere, rendez graces à l'empereur, & témoignez-lui votre reconnoissance, saluez l'impératrice & la princesse sa fille. Le roi Artus s'en acquitta avec toute la politesse ima-

ginable ; & tous les chevaliers vinrent lui baiser la main.

On passa ensuite dans la salle où tout étoit préparé pour le bal. L'empereur pria beaucoup la reine Urgande de danser, puisqu'elle avoit retrouvé la seule chose qu'elle desiroit. Pour obéir, elle envoya chercher dans son vaisseau des habits convenables, & passa dans une chambre avec ses demoiselles, elles se parerent toutes avec des habits de damas blanc doublés d'hermines, les jupes étoient de même parure : la reine sortit la derniere, elle avoit une jupe de satin gris découpé & brodé de fort belles perles, son habit étoit de damas verd couvert de brillans d'or, & portoit pour devise de ces roues que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins, les vases des roues étoient d'or & percés par-dessous, les cordes étoient aussi d'or, mais émaillé ; on lisoit ces mots, écrit avec de grosses perles : *c'est un travail perdu, parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état la reine vint saluer l'empereur, & lui dit : c'est un grand effort que celui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on est bien alteré ; sans dire autre chose, elle prit Tiran par la

main, & ils danſerent enſemble pendant long-tems. Le roi Artus ſe leva & danſa avec la princeſſe.

Quand les danſes furent finies, la reine Urgande pria l'empereur de vouloir bien venir avec le roi ſon frere ſouper dans ſon vaiſſeau ; elle accompagna cette priere de beaucoup d'éloges, que l'empereur la pria de ſupprimer. Il lui répondit que touché de ſes vertus & de la tendreſſe qu'elle avoit témoignée pour le roi ſon frere, en le cherchant avec tant de fatigues, il ſe feroit toujours honneur de lui obéir : ainſi l'empereur, l'impératrice & la princeſſe Carméſine ſe leverent, toute la compagnie les ſuivit & prit le chemin du vaiſſeau. L'empereur donna le bras à la reine, le roi Artus à l'impératrice, & Foi ſans pitié à la princeſſe : ils entrerent en cet ordre dans le navire qu'ils trouverent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les chevaliers & toutes les dames ſe mirent à table, ils furent magnifiquement ſervis. Après le ſoupé l'empereur & ſa compagnie prirent congé de la reine & du roi ſon frere, ſans pouvoir revenir de l'étonnement où le ſoupé qu'on venoit de leur donner

les mettoit ; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'empereur s'assit sur le bord de la mer, toute sa cour se mit au tour de lui pour attendre Tiran qui étoit demeuré sur le vaisseau avec tous ses parens : Ils se mirent dans une chaloupe pour arriver à terre. L'impératrice qui le vit venir, dit à la princesse & aux demoiselles : voulez-vous que nous fassions une plaisanterie à Tiran ? Ordonnons à un de ces esclaves maures qui le doivent porter à terre de le faire un peu tomber dans l'eau, & de mouiller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque tems sans le quitter : je vous avoue que je suis curieuse de savoir s'il le porte par amour ou par désespoir, & le voyant mouillé, il lui échappera peut-être quelque chose qui satisfera notre curiosité. Cet idée fut approuvée, & le maure, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau jusqu'auprès de la chaloupe, mit Tiran sur son cou, & quand il fut près de la terre, il le laissa tomber, comme si le poids eut été trop fort & quoiqu'il eût dessein de ne lui mouiller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en se relevant s'apperçut que l'empératrice, la

princesse, & toutes les dames faisoient de grands éclats de rire, il se douta que cette plaisanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le maure par les cheveux, & le pria doucement de se mettre par terre; ce qu'il fit, parce qu'il sentit qu'il y obligeroit aisément. Alors Tiran lui mit sur la tête le pied du soulier brodé & jura dans ces termes : je promets à Dieu & à la dame que je sers de ne dormir dans aucun lit, & de ne point mettre de chemise jusqu'à ce que j'aie tué ou fait prisonnier un roi ou fils de roi. Pour lors il lui mit ce même pied sur la main droite & lui dit: Tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offense point, parce que c'est en présence de l'impératrice. Le vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied sur le corps du maure: ce que tu as fait, lui dit-il, ne mérite pas d'être puni, parce que tu as suivi les ordres qui t'ont été donnés; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma patrie qu'après m'être trouvé dans une bataille où il y ait plus de quarante mille maures, que je n'en sois vainqueur, soit en commandant les chrétiens, soit en combattant sous les bannieres de Tiran. Le connétable s'appro-

cha ensuite, & mettant le pied sur la tête du maure, il dit : l'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de signaler mon courage, je fais vœu à Dieu & à la belle dame dont je suis l'esclave de porter ma barbe & de ne point manger de viande assis que je n'aie pris la banniere rouge du grand soudan sur laquelle l'hostie & le calice sont représentés. Hyppolite vint après, qui mit son pied sur le cou du maure & dit : j'ai résisté aux efforts des turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un maître tel que Tiran & de la dame que je sers ; je jure donc de ne manger ni pain ni sel & de prendre tous mes repas à genoux & sans jamais dormir dans un lit, que je n'aie de mes propres mains & sans le secours de personne, tué trente maures ; & prenant le maure par le cheveux, il lui sauta sur les épaules, & dit : j'espere vivre long-tems, & montrant son épée, elle satisfera bientôt mon desir. Quand Tiran eut vu que ses parens s'engageoient pour l'amour de lui, il ôta tous les diamans, les perles & les rubis qu'il portoit à son soulier & à son bas & les donna au maure avec

un riche manteau & tout ce qu'il avoit sur lui, à la réserve de la chemise, du bas & du soulier. Le maure se racheta.

Les ambassadeurs du soudan furent étonnes de la magnificence de ces fêtes; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ses parens venoient de faire, ils ne compterent plus sur la paix. En conséquence de cette idée Abdalla Salomon dit à l'empereur que s'il y avoit sureté pour eux sur le chemin, ils partiroient sans attendre aucune réponse. L'empereur sans lui rien dire retourna avec les dames & les chevaliers qui l'accompagnoient à Constantinople. Le lendemain après la messe, la même compagnie se rendit au marché qui se trouva paré comme les jours précédens, & l'empereur répondit aux ambassadeurs du soudan en présence de tout le peuple : c'est avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offensé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter, je me contente d'avoir prouvé ma patience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puisse déplaire à Dieu, ni qui soit opposé à la sainte foi catholique; je ne puis donner ma fille à un homme qui

n'eſt pas de notre religion. Pour répondre à une de vos propoſitions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au roi de Caramanie & à celui de l'Inde ſupérieure, quelque ſomme d'argent que vous me propoſiez, à moins que par une paix ſincere ils ne me rendent tous mes états. Les ambaſſadeurs après cette réponſe ſe leverent, & prirent leur congé & retournerent vers le ſoudan.

L'empereur ne penſa plus qu'à tenir des conſeils ſur les moyens de ſoutenir la guerre. Tiran, qui voyoit que la treve étoit au moment d'expirer, ne ſongeoit de ſon côté qu'aux moyens d'obtenir de la princeſſe ce qu'il en deſiroit. L'empereur deſiroit avec paſſion qu'il ſe rendît au camp ; & Tiran ne ceſſoit de dire qu'il diſpoſoit de tout ce qui lui étoit néceſſaire, pour donner bataille aux Turcs. Cependant il repréſentoit à la princeſſe l'excès de ſon amour ; & l'injuſtice de ſon refus. Je ne crains point, lui diſoit-il, de vous exprimer devant Stéphanie & ſes compagnes, que je regarde comme mes ſœurs, quelle eſt la violence de mon amour, & le cruel état où vous me réduiſez ; état plus affreux que la mort à laquelle vos rigueurs me con-

damnent. La princeſſe qui reconnut tout l'amour dont le diſcours de Tiran étoit rempli, lui répondit en ſouriant avec tendreſſe : Tiran, je vois bien ce que tu demandes ; mais j'ai vêcu juſques ici ſans reproche, & je veux conſerver ma réputation. Dis-moi, je te prie, qui t'a donné les eſpérances que tu conçois ? Si je conſens à ton deſir, comment pourrai-je cacher une pareille faute ? Je vois ton amour avec plaiſir ; mais ſonges à ce que je dois à moi-même & à l'empereur mon pere : la crainte de m'en ſéparer m'a fait juſqu'à préſent refuſer la recherche de pluſieurs rois ; ſon grand âge m'a fait redoubler mes ſoins, quoiqu'il m'ait ſouvent aſſuré qu'il ſeroit charmé de me voir contente & mariée à mon gré avant ſa mort, l'amitié & la tendreſſe qu'il me témoignoit en me tenant ces diſcours m'attendriſſoient juſqu'aux larmes ; il croyoit que je pleurois dans la crainte d'un combat que les filles font ſemblant de redouter, & que l'on aſſure être plus agréable que dangereux. Tromperois-je la confiance qu'il a en moi ? Sans ton amour, rien ne manqueroit à mon bonheur ; le mien eſt timide, que veux-tu ? Je me ſouviens toujours

de cette nuit du château de Malvoisin. Qui n'a point de pitié n'en doit point espérer.

Tiran piqué d'un discours où il croioit voir peu d'amour, dans le tems qu'il se croioit près de son bonheur, lui répondit avec une douleur mêlée d'un peu de colere : j'avoue que je me suis trompé sur le peu d'amour que vous avez pour moi, & je ne me suis conservé jusqu'ici que pour la gloire & l'avantage de V. M. mais puisque vous m'ôtez toute espérance, je ne veux plus vivre, dans la crainte que l'excès de mon amour ne m'engage à servir une ingrate. Pourquoi la destinée a-t-elle conservé mes jours contre le brave chevalier Villermes, puisque la mort m'étoit réservée par les cruautés de V. A. vous m'aviez donné des espérances ; & puisque, dans le rang que vous occupez, vous avez pu me manquer de parole, jamais je ne me fierai à votre sexe. Mais reprit la princesse, dites-moi, qu'appellez-vous une parole ? Je serois ravie de le savoir. Fort bien, lui répondit Tiran, vous faites ici l'ignorante pour vous excuser. Mais enfin il me semble que la foi & la vérité sont inséparables ; & comme ces deux

vertus sont nécessaires dans notre sainte religion, V. M. a manqué par conséquent à ce qu'elle devoit à Dieu. Il est encore établi par la même religion que qui manque à sa foi, va directement contre les sacremens, & devient ennemi de Dieu; mais si pour vous excuser vous voulez me renvoyer à l'espérance, qui souvent désespere, je prendrai toutes ces demoiselles, la veuve Reposée & Stéphanie à témoin de votre manque de parole, & des maux que vous me causez, & je jure par l'ordre de chevalerie, que jusques au moment où je vous ai vue, je n'ai point connu l'amour, & que je suis venu aujourd'hui pour avoir recours à vous, comme à mon Dieu, & dans l'espérance de trouver du soulagement à ma peine.

L'empereur entra, qui les voyant arrangés en cercle, demanda de quoi ils s'entrenoient. La princesse lui répondit, que comme Tiran savoit fort bien prêcher, elles lui avoient demandé ce que c'étoit que la foi. Tiran sans attendre que l'empereur le questionnât, dit: J. C. nous commande dans son saint évangile de croire tout ce qu'il contient, sans aucune réserve, & c'est le principal devoir

du chrétien. Les dames doivent donc bien prendre garde à donner leur foi; car si elles y manquent, elles sont excommuniées; & si elles mouroient en cet état, on ne pourroit leur accorder la sépulture. L'empereur approuva ce discours, & dit, que c'étoit une terrible chose pour les femmes; aussi-bien que pour les hommes, que de manquer à sa parole, Il n'auroit pas applaudi au discours de son général, s'il avoit su quelle étoit son intention. Il donna la main à la princesse; & sans vouloir être suivi de personne, il fut avec elle à la tour du trésor prendre l'argent qu'il vouloit donner à Tiran lorsqu'il partiroit pour le camp. Tiran demeura avec les dames, fort occupé de ce que la princesse lui avoit dit, & très-fâché de que la veuve Reposée pouvoit avoir deviné son secret. Pour s'en éclaircir, & tâcher de la mettre dans ses intérêts par des promesses & des douceurs, il dit: les malheurs à venir son cruels à envisager. Je ne puis douter que la princesse ne soit fâchée, & qu'elle n'a pas d'amour pour moi; je ne puis prouver ce que je souffre que par mes paroles. Cependant j'aurois besoin de consolation, afin d'être en état

de rendre à la princeſſe de ſi grands ſervices, qu'elle connût enfin que je ne ſuis pas indigne d'elle, & qu'il me fût poſſible de vous marier toutes avantageuſement; & ſurtout ma ſœur Stéphanie: quoiqu'elle ait tous les biens qu'elle peut deſirer, je voudrois lui en donner encore davantage. Mon deſſein ſeroit de confier mes plus importantes affaires à la veuve Repoſée, & de lui faire épouſer un duc, un comte, ou un marquis, lui donnant tant de biens, qu'elle en pût être contente pour elle & pour les ſiens. J'aurois les mêmes attentions pour Plaiſir de ma vie; & pour les autres. Stéphanie remercia beaucoup le général pour elle, & pour ſes compagnes de la bonne volonté qu'il leur témoignoit. La veuve Repoſée dit à Stéphanie: Remerciez-le pour vous, je ſaurai bien, moi, lui témoigner ma reconnoiſſance; & ſe tournant vers lui avec un viſage gracieux, elle lui dit: je vous remercie de l'envie que vous avez de m'obliger; mais je ne veux point d'autre époux que celui-là ſeul que j'adore nuit & jour autant que Dieu, & qui eſt toujours préſent à mon eſprit. Je conviens qu'il me fait ſouffrir; cependant il n'y a point de

dangers auxquels je ne m'expose, pour lui prouver ce que je pense. Mais comme ces idées sont affligeantes, ce n'est ici ni le tems, ni le lieu d'en dire davantage.

Plaisir de ma vie prit ensuite la parole, & dit : seigneur, prenez bon courage, armez-vous de patience, ne désesperez de rien ; Rome n'a pas été faite en un jour. Vous êtes au désespoir pour quelques bagatelles que vous a dites la princesse. Comment ; vous êtes comme un lion dans les combats, & vous tremblez à la vûe d'une fille ! Soyez sûr que vous en serez vainqueur. Donnez du courage à nos troupes, augmentez notre puissance. La peur & la pitié ne vont point avec de grandes entreprises, & je trouve que Dieu vous récompense suivant vos mérites. Souvenez-vous du songe que j'ai fait dans le château de Malvoisin. Le proverbe dit : qui fait le bien & s'en répent, en perd le mérite. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous travaillons toutes pour vous rendre content. Quant à moi, je sai quel sera le dernier remede : il faut employer un peu de violence, & diminuer la peur que vous avez ; car enfin, faut-il attendre que

les filles, quand on les presse, vous disent : je le veux bien, j'y consens ; ce seroit une honte à elles. Je jure foi de demoiselle, & par tout ce que j'aime le mieux au monde, de vous aider à tout ce que je pourrai. Mais en récompense, je vous prie, seigneur, de faire que mon Hyppolite m'aime toujours ; car je ne suis pas trop contente de lui ; il me semble qu'il porte ses vûes bien haut.

Tiran un peu consolé par les plaisanteries de Plaisir de ma vie, se leva, & lui dit : il me paroît que vous n'aimez pas Hyppolite en secret, & que vous voulez que tout le monde en soit instruit. Eh ! Que m'importe à moi, répondit-elle, que l'on sache que j'aime ! Quoi ! parce que nous sommes femmes, nous n'avouerons pas un amour honnête ? L'empereur revint, & prenant le général par la main, il le mena dans sa chambre, où ils eurent une grande conférence sur la guerre. Tiran se retira chez lui à l'heure du soupé. La veuve Reposée dit à la princesse, quand elle se coucha : si vous saviez, madame, tout ce que Tiran nous a dit de l'amour qu'il ressent pour vous, vous en seriez étonnée. Cependant les discours qu'il m'a tenu en

particulier sont bien différens. Je n'ose vous les rapporter; mais la providence permet que les choses feintes ne soient pas long-tems sans être découvertes. Ce discours causa une grande inquiétude à la princesse. Pour savoir tout ce qui avoit été dit, & n'être entendue de personne, elle emmena la veuve Reposée dans une petite garderobe. La veuve Reposée après lui avoir conté tout ce que Tiran leur avoit promis à toutes pour leur établissement, ajouta ensuite avec beaucoup de méchanceté: il m'a dit qu'il n'étoit pas venu dans ce pays pour se battre, comme il fait, ni pour y être si souvent blessé; que c'étoit un grand malheur pour lui d'avoir connu votre altesse & l'empereur votre pere; qu'il ne demeuroit que pour venir à bout de passer sa fantaisie avec votre altesse; que Stéphanie & plaisir de ma vie sont dans ses intérêts; qu'ainsi de force ou de gré il en viendra à bout; & que si vous faisiez la moindre résistance, il vous coupera la gorge; après quoi il en feroit autant à l'empereur & à l'impératrice, & qu'avec les bijoux & les trésors dont il s'empareroit, il retourneroit dans son pays; que pour lui il n'aime que son plaisir,

& qu'il le prend par-tout où il le trouve. Que si jamais il peut trouver une nuit comme celle du château de Malvoisin, il n'y aura ni sermens, ni prieres qui puissent l'arrêter; qu'il ne pensera qu'à se satisfaire, pour se guérir d'une passion, qu'au fond, dit-il, vous ne méritez pas trop de faire naître : ajoutant que quoiqu'il dise le contraire, votre beauté n'est que médiocre; que vous avez l'air bas & les manieres effrontées; que vous semblez le porter à la main, & dire à tout propos, qui le veut se le prenne. Vous voyez ce que le méchant pense & dit de V. A. c'est à vous à régler votre conduite là-dessus. A qui dois-je être plus attachée qu'à V. A. elle que j'ai nourrie & élevée avec tant de soins & de tendresse? Cependant V. M. m'a préféré Stéphanie & Plaisir de ma vie. Qu'en est-il arrivé? Elles vous ont trahie toutes deux, malheureuse que vous êtes! Elles vous ont perdue de réputation & ce sera pis encore par la suite. Stéphanie a ses raisons pour cela. Ne voyez-vous pas dans quel état est déjà sa taille? Plaisir de ma vie sera bien-tôt dans le même cas. Elles voudroient pouvoir s'autoriser de votre exemple; méfiez-vous

d'elles & de leurs conſeils. Cependant, madame, il eſt à propos que vous ne témoigniez rien de tout ceci à Tiran juſques à ce qu'il ait mis fin à la guerre. S'il venoit à être inſtruit que ſes projets contre votre alteſſe ſont découverts, il quitteroit le ſervice de l'empire, & emmeneroit les meilleures troupes de l'armée. Nous nous trouverions dans le même danger où nous étions à ſon arrivée. Je ne vous parle pas du péril auquel vous m'expoſeriez s'il venoit à ſoupçonner que je vous ai rendu compte de ce qu'il m'a dit. Je connois la tendreſſe que vous avez pour moi, & la vie ne m'eſt rien lorſqu'il s'agit de votre intérêt.

La princeſſe à ce diſcours fut pénétrée de douleur & de dépit. Son viſage ſe couvrit de pleurs. Juſte ciel, s'écria-t-elle, où ſont tes foudres! que n'écraſes-tu ce perfide, cet indigne chevalier qui eſt venu ſurprendre mon cœur par ſes fauſſes vertus & par ſa feinte paſſion! Hélas! je croyois qu'il étoit digne de ma tendreſſe. Il eſt le premier & le ſeul qui m'en ait inſpiré. Il m'en paroiſſoit ſi digne, je croyois qu'il feroit mon bonheur, & que je ferois le ſien. J'eſpé-

rois le rendre maître de l'empire. Je le regardois comme un frere & comme un époux ; pourquoi faut-il que mes espérances soient déçues ? Ah ! tous mes sens se troublent à cette pensée. Je devrois le détester, & je sens que je ne puis vivre sans lui. Barbare, que t'avions-nous fait pour conspirer notre mort ? Par où ai-je pu mériter tes mépris & tes discours outrageans ? N'espere plus me séduire, j'en jure par ce qu'il y a de plus severe. Elle n'en dit pas davantage ; mais entendant sonner matines, elle dit à la veuve : allons-nous coucher, quoique je sois bien certaine de ne pas dormir. Quand elle fut de retour dans la chambre, Stéphanie lui dit, qu'il falloit qu'elle eût trouvé de grands plaisirs dans la conversation de la veuve. Je voudrois bien savoir, ajouta-t-elle, ce que vous avez pu dire. La princesse ne lui répondit rien, & se coucha. Quand la veuve se fut retirée, elle mit la tête sous les draps, & s'abandonna à l'excès de la douleur. Stéphanie qui s'en apperçut, lui en demanda le sujet. La princesse lui dit : Stéphanie, ne vous en embarrassez point, prenez garde que le tout ne tombe sur vous ; vous en êtes plus près

qué vous ne penſez. Ce diſcours donna beaucoup d'inquiétude à Stéphanie ; mais ſans la queſtionner davantage elle ſe coucha à côté d'elle ſuivant ſa coutume. La princeſſe ne ferma pas les yeux, elle ne fit que pleurer ; & toute abbatue qu'elle étoit d'une auſſi mauvaiſe nuit, elle voulut abſolument aller à la meſſe. Tiran informé par Stéphanie de ſon mal, & des pleurs qu'elle avoit répandues, fut très-inquiet. Il s'approcha d'elle pour lui en demander le ſujet, & lui dire que l'empereur venoit de lui donner l'ordre du départ. La froideur avec laquelle la princeſſe l'écouta le pénétra de douleur, il ne put retenir ſes larmes. La princeſſe lui répondit d'un ton de voix bas : Je ne te parlerai pas long-tems : & comment pourrois-je proférer ſans rougir les choſes infames que j'aurois à te reprocher, & qui cauſent ma douleur ! je ne puis même y chercher du ſoulagement en la confiant à quelqu'un, il faudra, quoi qu'il m'en coûte, la renfermer dans mon ſein. Il ne lui fut pas poſſible d'en dire davantage, parce que l'impératrice arriva avec les médecins. Tiran ſe retira, & dans ſa douleur il ne voulut prendre aucune nourriture. Le connéta-

table vint au palais, & s'entretenant avec Stéphanie & Plaisir de ma vie, il leur dit l'état auquel le discours de la princesse l'avoit réduit. Quel remede pourrons-nous apporter à son mal, disoit Stéphanie ? Tout ce que je puis faire, la veuve le détruit. La princesse ne vouloit s'entretenir d'autre chose que de Tiran & des projets de son amour, à présent elle n'en dit plus rien. Les amans sont aveugles ; & la veuve qui connoît l'amour par expérience, change absolument sa conduite. Si elle n'étoit pas continuellement dans sa chambre, je ferois entrer Tiran la nuit, malgré qu'elle en eût, comme j'ai fait au château de Malvoisin ; mais au moins je lui parlerai de lui, & je verrai ce qu'elle me répondra. Elle coupa court à leur conversation, & fut auprès de la princesse pour exécuter son dessein ; mais elle ne lui put parler, parce qu'elle s'entretenoit avec la veuve Reposée. L'empereur sut que le connétable étoit chez sa fille ; il ne douta pas que Tiran n'y fût aussi, il les fit avertir ; mais avant que de tenir conseil : allons, dit-il, savoir des nouvelles de ma fille, qui ne se porte pas trop bien. Le connétable

marcha

marcha le premier, l'empereur le ſuivoit, & précédoit Tiran : après Tiran marchoient tous ceux du conſeil. Ils trouverent la princeſſe qui jouoit aux cartes dans un coin de la chambre avec la veuve. L'empereur s'aſſit auprès d'elle, & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté. Elle lui répondit que dès qu'elle le voyoit, elle ne ſouffroit plus ; & jetant les yeux ſur Tiran, elle lui fit un ſourire. L'empereur fut très-content de la trouver auſſi-bien. Ils parlerent de pluſieurs choſes, auxquelles la princeſſe répondit avec beaucoup de liberté d'eſprit, & ſurtout à celles que Tiran lui diſoit. C'étoit une ſuite du conſeil que la veuve lui avoit donné de le bien traiter, non comme elle faiſoit auparavant, mais comme elle faiſoit à tous les autres. La veuve avoit ſes raiſons pour lui inſpirer cette conduite ; elle ne vouloit pas que Tiran retournât dans ſon pays, elle deſiroit ſeulement qu'il ceſſât d'aimer la princeſſe, en perdant l'eſpérance de lui plaire, & qu'après cela il s'attachât à elle. C'étoit dans ce deſſein qu'elle avoit fait toutes ces noirceurs, qui cauſerent de ſi violens chagrins.

Le lendemain l'empereur preſſa tout

le monde de partir pour ſe rendre au camp. Tiran auſſi-bien que les autres, ne négligea rien pour hâter ſon départ. Cette nuit Stéphanie ayant eſſayé de parler de Tiran, la princeſſe lui impoſa ſilence, & lui dit: vous ne connoiſſez pas toute la fauſſeté des hommes: mais je ne dirai rien juſqu'au tems où je pourrai m'expliquer, & que par rapport à toi tu verras mes jours en péril: il vaut mieux dormir. Stéphanie voulut répondre, mais inutilement. Elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé. Deux ou trois jours s'écoulerent de la ſorte, pendant leſquels la princeſſe faiſoit un accueil égal à tout le monde, & à Tiran, qu'elle ſavoit devoir partir inceſſamment. Elle dit en préſence de l'empereur: voici votre grand général, qui dans peu traitera le ſoudan comme il a fait les rois de Caramanie, & de l'Inde ſupérieure, ou du moins il l'obligera à prendre la fuite comme le roi d'Egypte. Ses exploits ſont dignes de plus grandes récompenſes. Il ne doit ſes victoires qu'à ſa valeur, & il ne les a remportées que pour les intérêts de V. M. L'empereur dit au général: je ne puis trop vous remercier de tous les avantages que vous m'avez procurés.

Tout ce que je vous demande, c'eſt de continuer comme vous avez commencé; & tout ce que je demande à Dieu, c'eſt de pouvoir vous récompenſer ſelon vos mérites. Tiran excédé d'une converſation ſi indifférente, & que la princeſſe elle-même avoit entâmée à deſſein, ne put répondre autre choſe, ſinon: cela ſera; & pour ſe rendre chez lui, il paſſa par un eſcalier qui le conduiſit dans une chambre, où il trouva le connétable, Stéphanie & Plaiſir de ma vie, qui s'entretenoient. Il approcha d'eux, & leur dit: Eh bien, mes ſœurs, dequoi parliez-vous? Seigneur, lui répondit Stéphanie, du peu d'amour que vous témoigne la princeſſe au moment de votre départ, tandis qu'elle devroit au contraire redoubler de careſſes & d'attentions, quand il devroit lui couter un peu de ſon honneur. Nous avons auſſi parlé, continua-t-elle, de ce que je deviendrai dans votre abſence; car l'impératrice me dit hier au ſoir, que j'étois amoureuſe; & ſans lui pouvoir rien répondre, je rougis, & je baiſſai les yeux. C'étoit bien en convenir: car je ne ſavois ce que c'étoit avant la nuit du château de Malvoiſin. Je prévois qu'après votre dé-

part je vais me trouver dans une fâcheuse situation, & qu'il faudra que je sois punie de vos fautes. Ne vous ai-je pas promis, ma chere sœur, lui dit Tiran, que le jour de notre départ je prierai l'empereur, en présence de la reine, & de toute la cour, de consentir à votre mariage avec le connétable : il demeurera ici, & le vicomte de Branches fera sa charge pendant que les nôces se feront. Et comment les ferai-je, lui dit Stéphanie, puisque vous serez absent, & qu'il ne peut y avoir de joie, ni plaisir sans vous ? Qu'avez-vous besoin de tant de joie à des nôces, lui répondit Tiran ? Gardez-la pour le lit, où vous serez sans crainte & sans inquiétudes. En cet endroit de leur conversation, l'empereur arriva, donnant la main à Carmésine. Tiran trouvant le moment favorable pour lui faire la demande dont il venoit de parler, se mit à genoux, & lui dit.

Votre bonté infinie, & le tems que vous avez régné a éclairé le monde chrétien ; mais enfin, seigneur, la vie est courte, il ne reste à l'homme en mourant que le bien qu'il a fait : j'ai donc une grace à vous demander, aussi-bien

qu'à l'impératrice & à la princesse ; c'est de vouloir permettre le mariage de la belle Stéphanie avec mon frere & mon ami le comte de St. Ange , connétable de V. M. J'espere qu'il naîtra d'eux des vassaux à l'empire , & des serviteurs fideles.

L'empereur lui répondit , que ce mariage lui étoit infiniment agréable , & qu'il permettoit à sa fille de le conclure avec le consentement de sa mere & il les quitta pour lors. Quand Stéphanie vit que l'empereur les avoit quitté si promptement , elle ne douta pas que son mariage ne lui déplût , elle se retira dans une chambre , où elle s'abandonna aux pleurs & à la douleur. Tiran donna le bras à la princesse , & suivi du connétable & de Plaisir de ma vie , ils furent à la chambre de l'impératrice , qu'ils supplierent de vouloir consentir à ce mariage , dont l'empereur étoit content. Elle répondit , qu'elle l'approuvoit infiniment. On fit aussi-tôt assembler toute la cour dans la grande salle , pour assister aux fiançailles. Le cardinal que l'on avoit envoyé chercher pour faire la cérémonie , étoit venu quand on fut chercher la mariée. On la trouva qui pleuroit encore. Elle ignoroit

tout ce qui s'étoit passé. Les fiançailles se firent avec magnificence. L'empereur voulut que l'on fit les nôces le lendemain, pour ne point retarder le départ de Tiran. Elles furent accompagnées de joûtes, de danses & de comédies; tout le monde étoit content, excepté le malheureux Tiran.

La premiere nuit des nôces, Plaisir de ma vie prit cinq petits chats & les mit en dehors sur la fenêtre de la chambre où Stéphanie couchoit, & toute la nuit ils ne cesserent de miauler. Quand elle les y eut placés, elle fut dire à l'empereur: seigneur, courez promptement à la chambre de la mariée, le connétable lui aura fait plus de mal que l'on ne croyoit, car elle fait des cris épouvantables. Pour moi, je crains qu'il ne la tue, ou qu'il ne l'ait blessée. Elle est votre proche parente, seigneur, venez donc à son secours. Ce discours de Plaisir de ma vie divertit si fort l'empereur, qu'il se leva, & se r'habilla; ils furent ensemble à la porte de la mariée, où ils écouterent quelques momens. Plaisir de ma vie voyant qu'elle ne disoit mot, lui dit: comment donc, mariée, vous ne criez plus? Est-ce que le combat est déjà

ceſſé ? Ne pouvez-vous pas dire encore cet ah ! qui fait tant de plaiſir dans la bouche des filles : c'eſt ſigne que l'épine ne vous pique plus, puiſque vous ne dites mot. Croyez-moi ; ſi vous ne recommencez, cela vous fera mal. L'empereur eſt ici pour vous écouter ſi vous ne criez pas, car il a peur que cela ne vous faſſe mal. L'empereur lui diſoit tout bas de ne pas dire qu'il fût là. En bonne foi, je n'en ferai rien, lui répondit Plaiſir de ma vie, je veux au contraire qu'ils ſachent que vous les écoutez. Pour lors la mariée cria que l'on lui faiſoit mal. Plaiſir de ma vie, lui diſoit, que ſes cris n'étoient pas naturels, que c'étoit une comédie qu'elle jouoit. L'empereur rioit beaucoup des plaiſanteries de Plaiſir de ma vie. La mariée qui les entendoit rire, leur dit : qui a mis ces maudits chats ſur la fenêtre ? Je vous prie de les faire ôter, ils m'empêchent de dormir. L'empereur étoit ſi charmé de la gayeté de Plaiſir de ma vie, qu'il lui jura que s'il étoit veuf ; il n'auroit point d'autre femme qu'elle. L'impératrice fut dans la chambre de l'empereur, & n'y trouva qu'un page, qui lui dit qu'il étoit à la porte de la mariée. Elle y vint donc

aussi, & le trouva avec quatre demoiselles. Quand Plaisir de ma vie l'apperçut, elle lui dit : madame, dépêchez-vous de mourir au plutôt, je vous prie, car l'empereur vient de me dire que s'il n'avoit point de femme, il n'en prendroit pas d'autre que moi. Comment, coquine, vous me dites ces choses-là à moi-même ! & se retournant vers l'empereur : il vous faut donc une autre femme ? Dites-moi un peu, ce que vous en feriez. En badinant ainsi, ils s'en retournerent chacun dans leur chambre. Le lendemain on se divertit encore beaucoup, & l'on rendit tous les honneurs au connétable & à sa femme ; on les conduisit à la cathédrale, pour entendre une magnifique messe.

Après l'évangile un moine monta en chaire, & leur fit un beau sermon. Après la messe l'empereur fit apporter à la mariée les cent mille ducats, les bijoux & les meubles que son pere lui avoit laissés. Ensuite on fit habiller le connétable avec la soubreveste de ses armes. On le laissa quelque tems dans cet équipage : après cela on lui fit prendre les habits du duc de Macédoine ; on déploya les bannieres de ce duché ; on lui mit sur la tête une

couronne d'argent, car dans ce tems on couronnoit tous ceux qui avoient un titre. Les comtes en portoient une de cuivre ; les marquis, d'acier ; les ducs, d'argent ; & les rois, d'or ; celles des empereurs étoient composées de sept couronnes. Diofebo grand connétable, en eut donc une d'argent, garnie magnifiquement de pierres précieuses. Stéphanie fut aussi couronnée.

Après toutes ces cérémonies, les dames & les grands seigneurs monterent à cheval avec les bannieres déployées, & suivis d'une grande quantité d'hommes à cheval. Ils la promenerent dans tous les quartiers de la ville. Ils vinrent ensuite dans une prairie magnifique, arrosée d'une belle fontaine, nommée la fontaine-sainte, où tous ceux que l'on couronnoit & qui prenoient un titre, venoient faire bénir leurs bannieres. Après cette bénédiction, ils prirent le nom de duc & de duchesse de Macédoine ; on les baptisa avec de l'eau parfumée. Si le duc veut faire des hérauts & des rois d'armes, il le peut avec l'eau qui se trouve de trop, mais il est obligé de porter le nom du duché. Au reste, l'on sait bien que l'on ne peut faire roi ou héraut d'armes que

le fils d'un gentilhomme, parce que c'eſt un homme dans lequel on a plus de confiance que dans tous les autres, & auquel tout le monde s'en rapporte. Après qu'il en eut fait un, le duc revint à la fontaine-ſainte, dont l'empereur prit de l'eau & le baptiſa encore une fois, en lui donnant le titre de duc de Macédoine. Auſſi-tôt les trompettes ſonnerent, & les hérauts & les rois d'armes crierent: Voici le grand prince duc de Macédoine de la bonne race de Roche-Salée. Après cela, il vint trois cents chevaliers de l'éperon d'or tous armés de blanc, qui ſaluerent l'empereur & le nouveau duc, qui ne fut plus connétable. Sa charge fut donnée à un brave chevalier, nommé meſſire Adedoro. Les trois cents chevaliers ſe diviſerent en deux troupes; & chacun prit la plus belle dame, ou celle qui lui plaiſoit le plus, par les rênes de ſa haquenée. Ils marcherent ſuivant leur rang, & leur ancienneté; ils ſe promenoient avec leurs dames dans les petits bois, & quand ils ſe rencontroient, l'un diſoit à l'autre de lui laiſſer la dame qu'il menoit; & ſur le refus que l'on en faiſoit, on ſe propoſoit de rompre deux lances, & celui qui les

avoit plutôt rompues emmenoit la dame de l'autre.

Pendant qu'ils se divertissoient ainsi, l'empereur & l'impératrice prirent le chemin de la ville de Pera. La princesse & la duchesse de Macédoine demeurerent dans la prairie avec Tiran, qui ne pouvoit joûter à cause du vœu qu'il avoit fait. Le vicomte de Branches fut toujours un des premiers. L'empereur se rendit donc à la ville de Pera, où la fête étoit préparée. Il étoit plus de midi que tous les chevaliers n'étoient pas encore revenus. L'empereur monta sur une tour pour voir tout ce qui se passoit. Les chevaliers en revenant rompoient des lances devant lui ; mais il fit à la fin sonner un grand cor que l'on entendoit d'une lieue. Au son de ce cor, ils prirent le chemin de Pera. Ils trouverent trois cents chevaliers vêtus d'une même couleur qui défendoient le pas. Il se passa en cet endroit les plus beaux faits d'armes, qui firent un grand plaisir à l'empereur. Toutes les dames & les demoiselles laisserent leurs chevaliers sur le champ de bataille, & se retirent dans la ville. Ce combat dura bien deux heures, sans que l'empereur le voulut faire finir. Ils mi-

rent l'épée à la main, après avoir rompu leurs lances. Mais à peine l'empereur eut fait sonner une trompette, qu'ils se séparerent, & furent de tous côtés chercher leurs dames, & ne les trouvant point, ils vinrent témoigner leurs regrets à l'impératrice & à la princesse. Elles leur répondirent qu'elles ne savoient pas où elles étoient, qu'elles croyoient que ceux qui les avoient arrêtées sur le chemin les auroient enlevées. Ils retournerent donc contr'eux l'épée à la main dans l'espérance de les ravoir, & le combat recommença de plus belle. Quand il eut duré quelque tems, ils apperçurent leurs dames sur les murailles du palais. On sonna une trompette, ils mirent tous pied à terre. Les dames qui étoient sur les murailles défendoient l'entrée du château, mais les chevaliers entrerent par force d'armes, & quand ils furent dans la grande cour, ils se partagerent en deux troupes. Les chevaliers assaillans envoyerent un roi d'armes prier les autres de s'en aller, & les assurer qu'ils étoient dans le dessein de recouvrer leurs dames, & de regagner ce qu'ils avoient perdu; mais ils n'y voulurent point consentir. Le combat qui fut très-beau, recom-

mença à pied dans le palais. Les uns tomboient d'un côté, les autres de l'autre; ils se portoient des coups de masse terribles, & ceux qui perdoient une fois cette arme, ne pouvoient plus revenir au combat. La même loi étoit imposée à tous ceux qui touchoient la terre du corps, ou de la main. Ce combat dura jusqu'à ce qu'ils se trouverent dix contre dix, ce qui devint très-agréable à voir. Après quoi l'empereur les fit séparer. Quand ils furent tous désarmés, ils se rendirent dans la grande salle où ils dînerent. Après le dîné on dansa jusqu'à une heure devant le coucher du soleil, que l'on forma un ballet, ou plutôt un branle, où tout le monde se tenant par la main, ils s'en retournerent en dansant à la ville de Constantinople. Après le soupé Tiran assembla tous ceux qui étoient de ses parens, & qui se trouvoient au nombre de trente-cinq chevaliers ou gentilshommes, & leur dit en ces termes, pourquoi Diofebo s'appelloit de Roche-Salée.

Il y avoit deux freres parens du roi d'Angleterre, qui firent la conquête de la petite Bretagne. L'aîné se nommoit Uterpandragon. Il eut pour fils le roi

Artus. La premiere conquête qu'ils firent, fut celle d'un château très-fort, bâti sur une haute montagne de très-bon sel. Malgré les peines qu'ils eurent à le prendre & le monde qu'ils y perdirent, ils ne changerent point son premier nom, que le cadet porta depuis. Son aîné prit celui de duc de Bretagne. Le roi de France ayant mandé par ses ambassadeurs qu'il lui donneroit sa fille en mariage, il envoya son frere Uterpandragon en France pour l'épouser en son nom. Mais quand il la vit si belle, il dit au roi qu'il n'avoit point de procuration de son frere, & qu'il ne la fianceroit point. Il supposa des lettres de croyance avec lesquelles le roi lui donna sa fille & deux cents mille écus, à condition que dans l'espace de trois ans il prendroit le nom de roi de Bretagne. Il consentit à tout, & mena la princesse droit au château de la Roche-Salée, il laissa toute sa suite dans la ville, & l'ayant fait entrer dans le château, il l'épousa. Le duc de Btetagne apprenant cette nouvelle, la supporta assez patiemment à cause de l'amitié qu'il avoit pour lui. Mais les chevaliers qui avoient accompagné la princesse, rendirent

compte à leur retour de ce qui s'étoit passé. Le roi en devint furieux. Sur le champ il assembla son armée & marcha avec un grand nombre de troupes pour assiéger le château de Roche-Salée. Le duc de Bretagne envoya prier le roi de France de pardonner à son frere, & dans le même-tems, il lui envoya des troupes & des vivres, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour soutenir un siége. En effet le roi assiégea cette place, devant laquelle il fut un an & deux mois, & quelques assauts qu'il put donner, jamais il ne lui fut possible de l'emporter. Le duc de Bretagne étoit toujours avec le roi, le priant de vouloir pardonner à son frere. Enfin voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, il conclut le mariage d'une autre de ses filles avec le duc, qui consentit pour faire la paix de son frere, à prendre une bâtarde & sans dot.

Tous ceux qui étoient avec Tiran étoient de cette ancienne maison, d'où il étoit sorti de tous les tems d'aussi braves chevaliers que de belles & sages demoiselles. Tiran & tous ceux qui descendoient de la Roche-Salée, furent baiser les pieds & la main de l'empereur, pour

le remercier de le grace qu'il leur avoit faite en donnant sa niéce à un homme de leur maison. Après qu'ils eurent fait leur compliment, l'empereur leur dit.

Le mérite & les vertus jointes à vos belles actions & à toute votre conduite, brave général, font que je vous aime de tout mon cœur, & que je suis charmé de me voir allié à la maison de Roche-Salée, que je préfere à toutes les autres. Mais j'aurois voulu pour être plus lié avec vous, que c'eût été vous qui eussiez épousé ma niéce Stéphanie avec le duché de Macédoine & beaucoup d'autres choses que je vous aurois données. Vous n'avez rien voulu accepter de tout ce que je vous ai offert, vous avez donné à Diofebo le comté de S. Ange & le duché de Macédoine, je vous avoue que je ne sai plus ce que vous attendez, à moins que vous ne comptiez que je vous donne mon empire. Vous vous trompez si cela est, car ma foi j'en ai besoin, & je veux le garder pour moi. Pour vous je ne sai comment je pourrois vous faire riche, vous donnez tout, & vous viendriez aisément à bout de me ruiner. Cependant il me semble que l'on ne doit, surtout quand on est dans les pays

étrangers, penser aux autres qu'après son établissement. Tous les excès sont à blâmer, les vices se cachent souvent sous les apparences de la vertu. Tiran lui répondit en ces termes : Grand & illustre empereur, les richesses ne peuvent jamais satisfaire pleinement, c'est pourquoi je ne desire auçuns biens de la fortune ; je ne veux que servir V. M. de façon que je puisse rétablir & augmenter l'empire grec. Les trésors de l'honneur & de la gloire me suffisent, si j'en puis amasser. Tout ce que je desire, c'est d'établir mes parens & mes amis. Pour moi je ne veux d'autres biens que mon cheval & mes armes. Je prie donc V. M. de ne plus penser à me faire riche, ni à me donner rien qui puisse lui être nécessaire. Je sers Dieu pour l'augmentation de la foi catholique. Jusques ici ses graces ne m'ont point abandonné. Je n'ai donc qu'à vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon cousin Diofebo. Le vieil empereur charmé de la noblesse des réponses de Tiran, se tourna du côté de sa chere Carméfine, & lui dit : Jamais je n'ai vu de chevalier aussi accompli ; toutes les fois que je lui parle, j'en suis dans l'admiration ; mais si

Dieu me laisse vivre, assurément je le ferai roi.

Quand les fêtes furent terminées, le nouveau duc de Macédoine logea dans le palais. Il donna le lendemain un grand dîné à tous ses parens de la maison de Roche-Salée. L'empereur dit à sa fille d'aller trouver la duchesse pendant qu'ils dînoient, afin d'honorer la fête. La princesse suivie de toutes ses dames & ses demoiselles, se mit en chemin pour s'y rendre; mais avant que d'arriver, la veuve Reposée s'approcha d'elle, & lui dit: Pourquoi V. A. veut-elle aller trouver ces étrangers? Elle ne peut que les embarrasser, & troubler le plaisir qu'ils peuvent goûter. Comptez qu'ils préferent une aîle de perdrix à toutes les demoiselles du monde. De plus V. A. étant fille de l'empereur, ne doit point aller si facilement par-tout; soyez plus réservée, si vous voulez que l'on vous rende ce qui vous est dû; mais je suis toujours étonnée de voir l'envie que vous avez d'être sans cesse auprès de ce traître de Tiran. L'attachement que j'ai pour vous m'oblige à vous parler comme je fais, à vous dire que votre bon homme de pere n'y regarde pas d'assez

près, de vous envoyer à une telle heure rendre visite à des chevaliers. La princesse déjà prévenue par les discours précédens de la veuve, suivit son conseil, quoique malgré elle, & alla s'affliger dans sa chambre.

Plaisir de ma vie curieuse de voir ce que faisoit Tiran, fut rendre visite à la duchesse après le dîner : elle le trouva qui rêvoit dans l'embrasure d'une fenêtre, elle s'approcha de lui, & lui dit pour le consoler : Je souffre de vous voir dans l'état où vous êtes. En quoi puis-je vous être utile ? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse pour y parvenir. Tiran la remercia beaucoup. La duchesse s'étant approchée d'eux, demanda à Plaisir de ma vie, pourquoi la princesse n'étoit pas venue ? Elle lui répondit que la veuve Reposée l'en avoit empêchée. Mais dans la crainte que la colere ne transportât Tiran, elle ne voulut pas leur apprendre tout ce qu'elle leur avoit dit de lui. La duchesse prit alors la parole : puisque je suis à présent maîtresse de mes actions, je jure par notre dame que j'aurai une explication avec la princesse, & qu'entre-ci & demain je saurai ce qu'il en est. Ce n'est point cela

qu'il faut faire, repliqua Plaisir de ma vie, elle ne voudra jamais nous écouter, surtout la veuve Reposée, étant toujours auprès d'elle ; je n'ose vous dire tout le mal qu'elle dit de Tiran. Ah! si je m'y trouvois, répondit-il, je le ferois bien retomber sur elle. Laissons tout cela, interrompit Plaisir de ma vie, ne pensons qu'aux remedes que nous y pouvons apporter. Pour moi, voici mon avis. La princesse m'a dit de lui préparer un bain pour demain au soir : pendant que l'on soupera, je pourrai vous cacher dans la garderobe où elle doit se baigner. Personne ne vous verra ; & quand, après être sortie du bain, elle sera endormie dans son lit, vous pourrez vous mettre à ses côtés. Il ne s'agira plus que d'être aussi hardi que vous l'êtes dans les batailles. Si vous savez un meilleur moyen que celui-ci, continua-t-elle, faites-nous-en part. La duchesse lui dit qu'elle proposoit le dernier remede qu'ils pussent employer ; & Tiran ajouta, qu'il ne vouloit point d'un bonheur qu'il ne devroit qu'à la fortune. D'ailleurs ajouta-t-il, seroit-ce un bonheur que de me satisfaire, & de déplaire à la princesse ? Plutôt mourir de la mort

la plus cruelle, que de la voir irritée contre moi ? Par ma foi, lui répondit Plaisir de ma vie, je n'augure pas bien de vous. Et si vous aimiez autant que vous le dites, vous ne refuseriez pas ce que je vous propose. Du moins vous voyez l'envie que j'ai de vous servir. Vous aimez mieux prendre un chemin par lequel vous n'arriverez jamais. Pour moi je ne veux plus m'en mêler ; cherchez qui pourra vous secourir dans vos malheurs. Au nom de Dieu ; demoiselle, lui répondit Tiran, ne m'abandonnez pas. Voyons ensemble quel est le meilleur parti. La duchesse ne peut plus être auprès de la belle Carmésine aussi souvent que je le voudrois ; je n'ai donc plus que vous, & si vous n'avez pitié de moi, comptez que je perdrai l'esprit. Les anges eux-mêmes, lui dit Plaisir de ma vie, ne peuvent vous donner un meilleur conseil que le mien. Nous vivons dans la loi de grace & non dans la loi de justice ; mais le courage vous manque, quand il ne s'agit que d'oser vous rendre heureux. Enfin, ils résolurent que la duchesse iroit voir si elle ne pourroit pas parler à la princesse.

Quand elles furent arrivées chez elle,

elles la trouverent ſur la toilette dans ſa garderobe. La ducheſſe réſolut de lui faire une malice de femme dans la chambre par où la princeſſe devoit néceſſairement paſſer : elle ſe mit au pied du lit, la la tête baſſe, appuyée dans les mains. La princeſſe ſachant qu'elle étoit là, lui fit dire d'entrer dans la garderobe. La ducheſſe n'en voulut rien faire, & Plaiſir de ma vie, qui avoit imaginé ce ſtratagême, lui dit qu'elle ne pouvoit venir, tant elle lui paroiſſoit affligée. La princeſſe ſortit de ſa garderobe, & voyant la ducheſſe ſi triſte, vint à elle, en lui diſant : ma chere ſœur, qu'avez-vous donc qui vous afflige ? Apprenez-le moi, & ſoyez ſure que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous conſoler. Madame, lui répondit la ducheſſe, c'eſt vous qui me mettez au déſeſpoir, & qui me faites deſirer de fuir le monde : vous m'avez chargée de porter des paroles à Tiran quand nous étions au château de Malvoiſin ; vous les avez renouvellées quand nous ſommes revenues ici, & vous les démentez toutes. Je vous conjure, madame, de ne me point rendre parjure, & de n'être point cauſe de ma perte, en me mettant mal

pour toute ma vie, avec le duc & avec Tiran. Que vous reviendra-t-il de me rendre malheureuse? Toutes ces paroles étoient accompagnées de larmes qui émurent la princesse, & diminuerent un peu la colere qu'on lui avoit inspirée contre Tiran. Elle lui dit donc avec beaucoup de douceur : je t'aime, Stéphanie tu es ma sœur & ma cousine ; je suis fâchée de te voir dans l'affliction, moi qui t'aime, qui t'ai aimée, qui t'aimerai toujours. Puisque tu le desires, je parlerai à Tiran, quoique j'aie toutes les raisons du monde pour n'en rien faire ; car si tu savois comment il en use avec moi, & tout qu'il a dit de moi, tu serois dans l'étonnement. Mais le temps de souffrir succede à celui de rire & de se divertir. Je le verrai, puisque c'est une chose qui t'est nécessaire ; sans cela je te jure que je ne le verrois jamais. Car on ne peut comprendre qu'un chevalier aussi brave, soit aussi ingrat. Comment, madame, lui répondit la duchesse, vous croyez qu'un chevalier si sage & si vertueux que Tiran, a pu dire quelque chose qui vous puisse offenser ; lui qui s'exposeroit contre un monde entier, pour punir la moindre parole dite contre votre altesse?

Ne croyez pas qu'il ſoit tel qu'on vous l'a dépeint. Quelque faux coquin de flatteur vous aura perſuadé des fauſſetés, pour faire tort au meilleur chevalier qui ſoit au monde. Plaiſir de ma vie ſe mêla de la converſation, & dit que Tiran raſſembloit toutes les vertus, & qu'elle auroit grande envie de ſavoir quelle étoit la malheureuſe qui ait pu accuſer un chevalier auſſi accompli. Croyez-moi, laiſſez parler les méchans, & aimez ce que vous doivez aimer ; vous en aurez plus de gloire. C'eſt à un chevalier auſſi généreux que la poſſeſſion de V. A. eſt due, elle que ni l'or ni l'argent, ne peuvent acheter. Aimez, madame, celui qui vous aime. N'écoutez point cette veuve endiablée, qui ſeule fait notre mal à tous. J'eſpere que Dieu tout-puiſſant le fera retomber ſur elle. Quand eſt-ce que je la verrai fouetter toute nue par toutes les rues de la ville ? Tais-toi, lui dit la princeſſe, tu crois que la veuve Repoſée me parle : elle ne fait rien de tout cela ; c'eſt moi qui ſens tout le mal, & qui prévois tout ce qu'il en peut arriver. Mais enfin, je ferai ce que vous me conſeillerez. Si vous voulez vous en raporter à moi, reprit

reprit Plaiſir de ma vie, je ne vous conſeillerai rien que pour votre profit, & pour votre honneur.

Alors elles ſe ſéparerent, & la ducheſſe revint chez elle dire à Tiran tout ce qui s'étoit paſſé. L'eſpérance d'entretenir la princeſſe, modera ſon déſeſpoir; il paſſa dans la grande ſalle, où l'empereur, l'impératrice & la princeſſe étoient avec toutes les dames. Ils danſerent pendant long-tems. La princeſſe eut beaucoup d'attention pour Tiran. Après les danſes, elle ſe retira chez elle pour ſouper. La veuve Repoſée ne pouvant être entendue de perſonne, lui dit: la façon honnête dont j'ai toujours penſé, cauſe le chagrin que j'éprouve en voyant que V. A. veut ſe perdre, & me faire maudire le jour où je ſuis née; car je trouve des gens qui ont les yeux ſans ceſſe attachés ſur vous, & qui me regardant, s'écrient: ô veuve Repoſée! comment peux-tu ſouffrir qu'un étranger emporte ainſi les premieres faveurs de Carméſine? Ces paroles me mettent au déſeſpoir. Je préférerois la mort à un tel reproche, s'il étoit mérité. Songez, madame, qu'avant que cela arrive à une princeſſe comme vous, il faut que les évêques

& les archevêques en soient avertis. Vous avez dit devant tout le monde, que vous ne vouliez épouser ni roi, ni fils de roi étranger, parce que vous ne le pourriez jamais connoître parfaitement; que vous n'aviez besoin d'aucun des avantages de la fortune avec la succession de l'empereur, & que vous ne vouliez être soumise à aucun roi, ni à aucun empereur du monde : ainsi vous prendrez Tiran lorsque vous aurez envie de vous marier? Ce que je vous dis, madame, ce n'est point pour vous rappeller ce que je vous ai déjà dit; seulement pensez que quand il sera votre mari, les foiblesses que vous aurez eu pour lui, lui paroîtront des crimes. Au premier chagrin, il vous les reprochera, & il se persuadera qu'il n'aura pas été le seul pour qui vous en ayez eu de pareilles. Que pourrez-vous répondre à ses reproches? Comment vous garantirez-vous des effets de sa jalousie? Si vous succombiez, comptez que je ne survivrois pas à ce malheur. Elle se tut après cela pour attendre la réponse de la princesse, dont le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Mais elle n'eut pas le tems de lui rien dire, car l'empereur étoit à table, & l'avoit plusieurs fois

envoyé chercher. Elle fortit donc de fa gardarobe, en lui difant qu'elle étoit fâché de ne pouvoir lui répondre.

La duchesse qui attendoit, pour favoit d'elle fi Tiran viendroit ou non cette nuit la voyant agitée, trifte, & le visage fort rouge, n'ofa jamais lui rien dire; mais Plaifir de ma vie, lui dit, en la fuivant: quand le ciel eft rouge, c'eft une marque affurée de tempête. Tais-toi, folle, lui dit la princeffe: elle étoit fi animée, que l'empereur s'en apperçut. Il lui demanda la raifon du chagrin qu'elle paroiffoit avoir. La princeffe lui répondit, qu'elle n'en avoit aucun, qu'un mal de cœur l'avoit obligée de fe jeter fur fon lit; mais qu'elle fe trouvoit mieux. L'empereur ordonna à fes médecins de prendre garde à ce qu'elle mangeroit. Ils lui permirent de manger un faifan, parce que c'eft une viande cordiale, & bonne pour le cœur. La duchefse fe mit à côté d'elle, non pour fouper, mais pour avoir une réponfe à porter à Tiran, qui l'attendoit dans fa chambre. Après le fouper, la duchesse dit tout bas à la princeffe: V. A. fe fouvient-elle de ce qu'elle m'a promis? Mais en même-tems je lui dirai, qu'un



vassal ne peut nuire à son seigneur, & que la veuve Reposée est née dans mes états ; qu'ainsi elle doit prendre garde à elle ; car elle a desservi la mort par tout ce qu'elle fait.

Je vous aime, lui répondit la princesse, & je ferai pour vous tout ce qu'une tendre sœur peut & doit faire, & davantage s'il faut ; mais je vous prie de ne me point parler de la veuve Reposée, & quoiqu'elle soit votre vassale, je vous assure qu'elle n'a point de tort avec vous. Ne soyez point fâchée contr'elle, elle n'a aucune part à ce que j'ai dans l'esprit. Mais, lui dit la duchesse, répondez-moi sur le compte de Tiran ? Voulez-vous qu'il vienne vous parler cette nuit ? Il est dans une impatience que je ne puis vous représenter. Ne me refusez pas cette grace, continua-t-elle, je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher. Je veux bien qu'il vienne ce soir, lui répondit la princesse, je l'attendrai ici, nous danserons ; & s'il veut me parler, je l'écouterai volontiers. Vous vous vantez de franchise & de loyauté, dit la duchesse, & cependant vous voulez me tromper. Répondez-moi précisement, voulez-vous que Tiran

vienne vous parler, comme il a fait au château de Malvoisin ? Sans cela, vous ne satisfaites point à vos engagemens. Quand vous m'avez parlé de Tiran, reprit la princesse, je n'ai jamais compris qu'il désirât autre chose que de vouloit m'entretenir de ce qu'il souffre; j'y pense à toute heure avec une douleur & un chagrin que je ne puis exprimer : dites-lui que je le prie, comme chevalier loyal, de ne me plus tourmenter, & de ne plus penser à moi ; que je pleure des larmes de sang par le cruel état auquel je suis réduite. Mais, reprit la duchesse, pourquoi vous affliger comme vous faites ? Souvenez-vous des paroles que vous lui avez données & des sermens que vous lui avez faits la nuit du château de Malvoisin. Vous pourrez vous entretenir avez lui, & lui dire tout ce qui vous afflige ; mais croyez qu'une princesse comme vous, ne doit pas manquer à sa parole. Enfin ma chere sœur, lui dit la princesse, je conserverai mon honneur tant que je vivrai : vous me trouverez toujours dans cette résolution. La duchesse la laissa fort fâchée de tout ce qu'elle venoit d'entendre. Elle en rendit compte à Tiran ; ce qui redoubla in-

finiment son chagrin. Quand l'empereur eut soupé, il envoya chercher le général, chez le duc de Macédoine, où il savoit qu'il étoit. Il dit en même-tems à la princesse de mander les musiciens, pour amuser les chevaliers, dont le départ étoit si proche. Mais elle lui dit, qu'elle avoit plus besoin de s'aller coucher que de danser. Elle prit congé de lui, & se retira dans sa chambre pour ne point parler à Tiran. La veuve Reposée approuva sa conduite. Plaisir de ma vie alla chez la duchesse parler à Tiran; elle lui dit: seigneur, n'attendez rien de la princesse, tant que la veuve sera auprès d'elle: elles s'entretiennent à présent toutes deux, & parlent de vous. Jamais vous n'obtiendrez rien, si vous ne faites ce que je vous ai conseillé. C'est demain le jour de son bain, & je vous promets de vous faire passer la nuit dans son lit. Je couche avec elle depuis que la duchesse est mariée; comptez qu'elle n'en parlera jamais: reposez-vous sur moi. Tiran la remercia de tout son cœur de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit. Mais il l'assura que pour l'empire du monde, il ne voudroit pas faire la moindre violence à un femme quelle qu'elle pût être. Eh quoi! vou-

drois-je déplaire, continua-t-il, à celle que j'aime plus que moi-même! Je souffrirai toute ma vie, en la servant à pied, à cheval, armé ou désarmé. Je me mettrai à ses genoux pour obtenir pardon, si je l'ai offensée; mais je ne mériterai point le nom de traître. Plasir de ma vie mécontente de sa réponse, lui dit: seigneur chevalier, par ma foi, je commence à croire que vous n'êtes pas tout ce que l'on dit. Comment, vous craignez d'employer une petite violence pour être heureux, & encore auprès d'une femme dont vous savez que vous êtes aimé, & qui n'est retenue que par ses scrupules? Vous aimez une brave & belle demoiselle, croyez-moi, allez dans sa chambre; jetez-vous dans le lit où elle est nue, en chemise, habillée, poussez toujours votre pointe; entre amis, on n'y regarde pas de si près. Si vous faites autrement, je ne me mêle plus de vos affaires. Allez, j'ai vu maints chevaliers, qui pour avoir su mener les mains, & saisir l'occasion qui se présentoit, sont venus à bout de leurs belles. Ah, mon Dieu, quel plaisir que celui de tenir entre ses bras une fille de quatorze ans, toute nue, belle, fille

d'un empereur, que l'on aime, & de laquelle on est aimé! Croyez-moi, suivez mes conseils. Tiran fut obligé de sortir, parce que la nuit s'avançoit, & que l'on vouloit fermer les portes du palais. Quand il eut pris congé de la duchesse, Plaisir de ma vie, lui dit général, je ne trouverois personne qui en fît autant pour moi, Allez vous coucher, & ne quittez pas votre lit. Tiran, lui dit, qu'elle étoit adorable, & qu'elle donnoit toujours des bon conseils. Ils se separerent. Tiran pensa toute la nuit à ce qu'elle lui avoit dit.

Le lendemain matin l'empereur envoya chercher le général; il se rendit à ses ordres. Il le trouva qu'il s'habilloit: la princesse le servoit. Elle étoit vêtue d'une robe volante, & fort courte; sa gorge étoit découverte, & ses cheveux flottans sur son dos, touchoient presque la terre. Lorsque Tiran fut devant l'empereur, il resta frappé de l'extrême beauté de la princesse: l'empereur lui dit: notre général, au nom de Dieu, partez incessamment, & faites partir les troupes qui sont encore ici. Tiran tout occupé, & tout ébloui de la beauté de celle qu'il adoroit, fut quelque tems sans lui répon-

dre. Il dit pour s'excuser, qu'il étoit occupé des Turcs, & qu'il supplioit sa majesté de vouloir bien lui répéter l'ordre qu'il venoit de lui donner. L'empereur fort étonné de l'embarras dans lequel il le voyoit, & de son peu d'attention à l'écouter, voulut bien répéter ce qu'il avoit dit. Alors Tiran lui répondit : V. M. doit savoir que l'on a crié par toute la ville, que le départ étoit fixé à lundi. Nous sommes aujourd'hui à vendredi ; ainsi, seigneur, on partira tout aussi-tôt qu'il sera possible.

Tiran se mit derriere l'empereur, en face de la princesse, avec les mains sur le visage. Elle & toutes les demoiselles ne purent s'empêcher de rire. Pendant que Tiran étoit dans cette attitude, Plaisir de ma vie prenant l'empereur par le bras, pour l'obliger à la regarder, lui dit : seigneur, avez-vous fait quelque chose qui puisse recompenser Tiran ? lui qui a vaincu & défait le grand soudan, & qui lui a fait abandonner le ridicule projet qu'il avoit formé de se rendre maître de l'empire grec ; & quoiqu'il ait tâché de vous séduire par ses belles paroles, il est encore à Beaumont, où il cherche sa sureté, en abandonnant

les rois turcs. Si j'étois maîtresse de l'empereur grec, & que Carmésine fût ma fille, je sai bien à qui je la donnerois pour femme. Mais nous autres filles, nous ne cherchons que des honneurs, un état & de la dignité; aussi cela réussit comme il plaît à Dieu. Que m'importeroit à moi d'être alliée à la race de David, & que faute d'un bon chevalier, je perdisse mes états? Comment se peut-il seigneur, que vous n'ayez pas fait le projet de donner la princesse en mariage; à qui? le dirai-je? Oui, je suis obligée de le dire, à Tiran. Ayez cette consolation de votre vivant, & n'attendez pas que la chose se fasse quand vous n'y serez plus. Consentez à ce que Dieu semble avoir déterminé. Vous en aurez de l'honneur en ce monde & le paradis en l'autre. Craignez de faire comme ce comte de provence, qui avoit une belle fille. Le grand roi d'Espagne la demanda en mariage. Mais le roi son pere l'aimoit si fort, qu'il ne voulut jamais la marier. Enfin, elle vieillit dans son palais. Quand le roi fut mort, elle ne trouva personne qui la voulût épouser. On s'empara de ses états; elle en fut chassée, & alla mourir dans l'hôpital

d'Avignon, pour s'être trop livrée à l'amitié que le roi ſon pere avoit pour elle. Alors elle ſe tourna du côté de la princeſſe, & lui dit: vous êtes du ſang royal; prenez promptement un mari; mais très-promptement; & ſi votre pere ne veut pas vous le donner, je vous le donnerai moi-même, & ce ne ſera pas un autre que Tiran. C'eſt une grande choſe qu'un mari; car enfin, ſouvent pour un chevalier, il s'eſt donné de terribles combats. Votre majeſté ne ſe ſouvient-elle pas de la ſituation où étoit l'empire avant l'arrivée de Tiran? Au nom de Dieu, demoiſelle, interrompit Tiran, ne dites point des choſes auſſi déraiſonnables de moi. Allez vous battre, répondit Plaiſir de ma vie, & laiſſez-nous dire ce que nous voulons dans nos chambres. L'empereur s'écria: par les os de l'empereur Albert mon pere, tu ſeras la plus ſinguliere fille du monde: plus tu vas en avant, & plus je t'aime, je te donne 50000. ducats ſur mon tréſor. Elle lui baiſa la main.

La princeſſe pendant cette converſation étoit fort troublée, & Tiran ne ſavoit quelle contenance tenir. Quand l'empereur eut achevé de s'habiller, il

alla à la messe. Tiran accompagna l'impératrice & la princesse. Au retour il eut occasion de lui parler, & lui dit: Qui promet, s'engage. Elle lui répondit oui; mais je n'ai rien fait en présence de notaire. Plaisir de ma vie qui les entendoit, lui dit: Non, madame, les promesses d'amour & leur accomplissement n'ont pas besoin de témoins. Nous serions bien à plaindre s'il nous falloit un acte pardevant notaire à chaque fois, tout le papier du monde n'y suffiroit pas, ces promesses s'accomplissent à tâtons aussi-bien qu'au grand jour. O quelle folle, dit la princesse! Parlera-t-elle toujours de ces choses-là? Tiran n'osa seulement pas la prier de lui rien accorder. Quand ils furent de retour dans sa chambre, l'empereur demanda à Carméfine avec bonté de quelle part venoient les discours que Plaisir de ma vie lui avoit tenus. Je vous jure que je n'en sai rien, lui répondit la princesse, jamais je n'ai pensé à rien de semblable; mais elle est folle, & rien ne la peut empêcher de dire ce qui lui vient en pensée. Elle n'est pas folle, reprit l'empereur, c'est peut-être la fille de ma cour qui est du meilleur conseil. Ne vois-tu

pas que je la fais parler souvent? Et n'entends-tu pas les bonnes choses qu'elle me dit? Tu voudrois, n'est-il pas vrai, épouser notre général. La princesse à ces paroles rougit, sans pouvoir répondre; mais enfin elle se remit un peu, & dit: Je ferai tout ce que V. M. ordonnera, quand le général aura terminé la guerre des Maures, & soumis l'empire. Pendant ce tems-là Tiran étoit allé dans la chambre de la duchesse; il fit conjurer Plaisir de ma vie de s'y rendre, & lui dit: Je suis dans le plus cruel état où l'on puisse se trouver. Je ne sai lequel je desire le plus, ou de la vie ou de la mort. Daignez trouver un remede à mes maux. Ne vous affligez pas, dit-elle, général, je vous promets de vous soulager cette nuit, si vous voulez vous en rapporter à moi. Dites-moi, je vous conjure, poursuivit Tiran, pourquoi avez-vous parlé tantôt devant l'empereur, l'impératrice & la princesse, comme vous avez fait? L'empereur & la princesse m'ont fait la même question, lui répondit Plaisir de ma vie; mais je leur en ai dit encore davantage pour leur prouver qu'ils ne pouvoient donner la princesse à personne qu'à vous:

ils ont très-bien reçu ce que je leur ai dit, & sur-tout l'empereur ; car je n'ai tenu tous ces propos, que parce qu'il est amoureux de moi, & qu'il me leveroit volontiers la chemise, si je le laissois faire. Gardez-moi le secret sur cette confidence, ajouta-t-elle, de plus il m'a juré sur les saints évangiles que si l'impératrice mouroit, il m'épouseroit, & pour gage de sa foi, il a voulu me baiser. Je lui ai dit que j'étois étonnée, qu'ayant été si moderé dans sa jeunesse, il s'avisât de devenir libertin dans sa vieillesse. Quelques heures après cette conversation, il m'a fait présent de ce collier de grosses perles. Il est maintenant avec la princesse, qui lui demande si elle a envie de vous épouser ; je n'ai voulu l'engager à lui faire cette question, qu'afin de pouvoir dire, si malheureusement vous étiez surpris cette nuit avec elle, que l'empereur m'avoit déclaré ses intentions, & qu'elle m'avoit ordonné de vous faire entrer ; ce qui fermeroit la bouche à tout le monde. Dites-moi, je vous prie, ajouta Tiran, ce qu'il faudra que je fasse ? Plaisir de ma vie lui dit :

L'envie que j'ai de vous obliger l'em-

porte sur toutes les réflexions que je puis faire. Trouvez-vous ici pendant le souper de l'empereur, n'ayez aucune inquiétude, je vous cacherai dans la garde-robe de la princesse, & vous y passerez la nuit ; ce tems est favorable aux amans. Leur conversation fut interrompue par un messager de l'empereur, qui sachant que Tiran étoit chez la duchesse, l'envoya prier de venir. Tiran tint un conseil avec lui sur la guerre & sur tous les préparatifs nécessaires. Ils étoient même déja vêtus en habits de guerre. Tiran revint chez la duchesse ; & pendant que l'empereur soupoit avec l'impératrice & la princesse, Plaisir de ma vie entra gayement dans la chambre où il étoient, & prit Tiran par la main : il étoit vêtu de satin cramoisi, son manteau étoit brodé, il avoit son épée dans la main ; elle le conduisit dans la garde-robe de la princesse, & le plaça dans un grand coffre auquel elle avoit fait un trou pour le laisser respirer. Le bain qu'elle avoit préparé, étoit précisement vis à-vis. Après le souper de l'empereur ; les dames danserent avec les chevaliers les plus galans ; mais quand elles virent que Tiran n'étoit pas de ce nombre, on s'en alla

coucher ; l'empereur de ſon côté, & les demoiſelles du leur, laiſſant la princeſſe dans ſa garde-robe avec celles qui la devoient ſervir. Plaiſir de ma vie, ſous prétexte de prendre du linge fin dont elle avoit beſoin pour le bain, ouvrit le coffre dans lequel Tiran étoit renfermé, & le laiſſa un peu ouvert ; mais elle le couvrit de pluſieurs choſes pour l'empêcher d'être vu. Pendant ce tems, la princeſſe ſe déshabilloit, & Plaiſir de ma vie diſpoſa ſi bien toutes les places, que Tiran pouvoit tout voir. Quand elle fut toute nue, Plaiſir de ma vie approcha une lumiere de la princeſſe, pour obliger Tiran : elle en regardoit & en touchoit elle-même toutes les beautés, faiſant l'éloge des obligations qu'elle avoit à la nature. Elle lui dit après cela : Je crois, madame, que ſi Tiran étoit à ma place, & qu'il vous touchât comme je fais, il ne changeroit pas ſon bonheur contre le royaume de France. Ne crois point cela, lui répondit la princeſſe, Tiran ſeroit plus flatté d'être roi. Enſuite Plaiſir de ma vie s'écria : Où es-tu à préſent, Tiran ! Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puiſſes voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde ? Regar-

de Tiran, vois les beaux cheveux de la princesse, je les baise à ton intention, toi qui es le meilleur de tous les chevaliers ; vois ses yeux & sa bouche, que je baise en pensant à toi ; vois sa belle gorge que je tiens dans mes mains ; vois comme elle est bien taillée, petite ; ferme & blanche ; regarde, Tiran, les belles cuisses ; regarde le trésor de la nature, ce que jamais personne n'a vu ; que ne suis-je un homme ! je voudrois y finir ma vie. Que ne viens-tu ici, Tiran, puisque je t'appelle ! Tiran est le seul dans le monde qui soit digne de toucher ce que je touche.

Tiran de son côté voyoit tout. Les discours de Plaisir de ma vie le mettoient hors de lui-même, & il avoit des terribles envies de sortir de son coffre. Après qu'elles eurent badiné quelque tems de cette façon, la princesse entra dans le bain, & dit à Plaisir de ma vie de se déshabiller & de se baigner avec elle. Je n'en ferai rien, madame, lui répondit-elle, qu'à une seule condition ; c'est que vous permettiez que Tiran passe une heure avec vous dans votre lit. Tais-toi, folle, lui répondit la princesse. Mais, madame, continua Plaisir de ma vie, dites-

moi je vous prie, ce que vous feriez si Tiran venoit une nuit sans que personne l'eut apperçu, & qu'il se trouvât dans votre lit à vos côtés ? Je lui parlerois, reprit la princesse comme il me conviendroit, & je le prierois de s'en aller. Mais s'il ne vouloit point, poursuivit-elle ? Je prendrois alors le parti du silence, répondit Carmésine plutôt que de faire du bruit, & que de me déshonnorer. Pour moi, dit la bonne demoiselle, je n'agirois pas non plus autrement en cas pareil. Pendant qu'elles s'entretenoient ainsi, la veuve Reposée entra, & la princesse la pria de se baigner avec elle. Elle y consentit & se déshabilla : elle demeura toute nue avec des chausses rouges, & un bonnet de toille sur la tête. Quoiqu'elle eut encore beaucoup de beauté, cet équipage la faisoit paroître plus laide qu'un diable. Quand la princesse fut sortie du bain, on lui servit deux perdrix avec de la malvoisie de Candie, & une douzaine d'œufs accommodés avec du sucre & de la canelle. Après qu'elle eut mangé, elle se mit au lit. Pour lors la veuve Reposée & les autres demoiselles passerent dans leur chambre; il ne demeura que les deux qui couchoient

dans la garde-robe. Quand elles furent bien endormies, Plaisir de ma vie se leva en chemise & fit sortir Tiran de l'armoire : elle lui dit de se déshabiller sans que personne l'entendît. Il trembloit comme la feuille, & le cœur lui battoit d'une étrange sorte. Comment donc, dit Plaisir de ma vie, il n'y a point d'homme brave dans les combats qui ne soit timide avec les femmes ! Rassurez-vous, continua-t-elle, je ne vous quitterai pas. Je vous jure, mon Dieu, lui répondit Tiran, que j'entrerois en champ clos pour me battre à outrance contre dix chevaliers plus hardiment que je ne fais ce que vous me faites faire. Mais elle le rassuroit tout autant qu'elle le pouvoit. Enfin elle le prit par la main, il la suivit en tremblant, & lui dit, que l'amour extrême qu'il avoit pour la princesse le reduisoit en cet état de trouble & d'embarras, & que lorsqu'il pensoit à la colere où elle seroit de l'offense qu'il lui faisoit, il aimoit mieux retourner que d'aller plus avant. Je voudrois, continua-t-il, la posséder par mon amour & point du tout par de semblables moyens. Au nom de Dieu laissez-moi retourner, j'aime mieux perdre la chose du monde que j'aime avec

le plus d'ardeur que de rien faire qui la puiſſe offenſer : Je me reproche ſeulement d'être venu ici ſans ſon aveu, & j'en ſuis ſi pénétré de douleur, que je crois que je m'en punirai en me privant du jour. Croyez, ajouta-t-il, que c'eſt l'amour & non la crainte qui me fait parler ; & ſi jamais elle ſait que j'ai été ſi près d'elle ſans l'avoir offenſée, j'eſpere qu'elle ſera touchée de ce bon procédé, & qu'elle m'en aimera davantage. Plaiſir de ma vie trouva toutes ſes raiſons fort mauvaiſes, & lui dit fort en colere : Vous êtes le plus méchant homme que je connoiſſe. Nous ne ſommes pas en ſituation d'avoir une longue converſation : mais ſi vous ne profitez pas de cette occaſion, vous me rendrez malheureuſe pour toute ma vie, & vous ſerez cauſe de ma mort. Je raconterai la fauſſeté de vos paroles & celle de vos procédés ; je toucherai de pitié ceux que j'en inſtruirai. Vous me prierez un jour avec inſtance de vous faire retrouver ce que vous refuſez aujourd'hui. Vous faites le malheur de la ducheſſe. Vous voyez de quelle façon je vous ai conduit dans cette chambre où vous pouvez trouver les plaiſirs ſans aucun danger, & je vois

par votre refus, & par le tremblement que je sens en vous tenant la main, que vous n'osez obtenir ce que tout amant desire. Mais enfin je veux voir la fin de tout ceci ; je suis lasse d'attendre plus long-tems ce que vous m'avez demandé avec tant d'instance, & je vous déclare que puisque vous avez si peu d'égard à ce que je vous dis, que je vais crier de toute ma force pour faire croire à l'empereur & à toute la cour que vous êtes entré ici par force. O chevalier de peu de courage, vous n'osez approcher d'une fille ! O miserable général, qui mourez de peur ! Quelle raison donnerez-vous à l'empereur quand il vous trouvera dans cette situation ? Je vous ferai connoître, & Dieu aussi-bien que le monde seront témoins de votre peu d'esprit ; on calculera votre amour & votre peur. Faites ce que je vous dis, & je vous réponds d'un sort heureux ; comptez sur la couronne impériale. Nous sommes au moment où je ne puis vous dire autre chose, sinon que vous alliez auprès de la princesse sans vous embarrasser de rien. Tiran lui répondit ; Je ne pense plus qu'à prouver mon amour, & je sacrifie tous les plaisirs à ce desir. Je veux mourir, &

mourir fidele pour celle que j'adore. Eh bien, lui dit Plaisir de ma vie en quittant la main de Tiran, demeurez avec votre respect & vos scrupules. Tiran ne sachant où il étoit, parce qu'il n'y avoit point de lumiere dans la chambre, l'appelloit le plus doucement qu'il lui étoit possible. Elle feignit par malice de ne le point entendre. Cependant après l'avoir laissé une demi-heure en chemise & nuds pieds, lorsqu'elle imagina l'avoir suffisamment réfroidi, elle en eut pitié, s'approcha de lui, & lui dit : C'est ainsi que l'on corrige ceux qui sont foiblement amoureux. Pouvez-vous penser qu'il y ait aucnne femme dans le monde qui ne desire d'être aimée, & qui ne trouve très-bon qu'on entre chez elle le jour ou la nuit par le toît & par les fenêtres ? Je serois bien fâchée qu'Hyppolite n'en usât pas ainsi, je l'aimerois mille fois davantage, & si je ne voulois pas répondre à son desir, je ne trouverois pas mauvais qu'il me prît par les cheveux, & qu'il me trainât par la chambre pour me contraindre à ce qu'il desireroit ; je l'aimerois d'autant plus qu'il me paroîtroit un homme. Car enfin on doit servir, honnorer, & respecter une femme.

par tout ailleurs ; mais quand on eſt tête à tête, il ne faut plus avoir ni égard ni politeſſe. Ne ſavez-vous pas que le Pſalmiſte dit : *Manus autem*, & que la gloſe dit poſitivement : Si vous voulez être bien avec les femmes, ne ſoyez ni honteux, ni timide, comptez que nous vous en eſtimons davantage. Par ma foi, demoiſelle, dit Tiran, vous m'avez mieux fait connoître mes torts que jamais aucun confeſſeur n'eut pu faire, quelque bon théologien qu'il eut été : Menez-moi, je vous prie, au lit de ma dame. Plaiſir de ma vie l'y conduiſit, & le fit placer à ſes côtés. Le chevet du lit ne touchoit point au mur. Elle dit à Tiran de ne point remuer, qu'elle ne le lui dit. Elle ſe plaça donc debout au chevet, & mettant ſa tête entre celles de Tiran & de la princeſſe, après avoir ôté ſa chemiſe, parce que ſes manches l'embaraſſoient; & prenant la main de Tiran, elle la mit ſur la gorge de la princeſſe, & la promena partout à ſon gré. Elle s'éveilla, & dit : O Dieu, que tu es incommode, Plaiſir de ma vie ! Comment, tu ne veux pas me laiſſer dormir ! Elle qui avoit la tête ſur le chevet, lui dit : Que vous êtes de mauvaiſe humeur !

vous sortez du bain & vous êtes si bonne à toucher ! Que j'ai de plaisir à vous caresser ! Touche donc, dit la princesse ; mais ne descends pas si bas. Dormez toujours, lui dit Plaisir de ma vie, & laissez-moi toucher votre beau corps ; je suis ici à la place de Tiran : Où est-il à présent ! Qu'il s'estimeroit heureux d'avoir la main où j'ai la mienne ! Pendant ce tems Tiran avoit sa main sur le sein de la princesse, & Plaisir de ma vie qui tenoit sa main sur la tête de Tiran, l'ouvroit quand elle voyoit la princesse endormie ; pour lors il touchoit par tout à son gré ; quand elle se reveilloit, elle serroit la tête de Tiran ; alors il s'arrêtoit. Ils jouerent ce petit jeu pendant plus d'une heure. Mais enfin Plaisir de ma vie voyant que la princesse étoit absolument endormie, ôta la main de dessus la tête de Tiran, qui ne mit plus de bornes à ses entreprises. Pour lors la princesse commença à s'éveiller, & moitié endormie, elle dit : Tu ne veux donc pas me laisser dormir ! mais que fais-tu là, as-tu perdu l'esprit ? Elle ne fut pas long-tems sans s'apperçevoir de ce que c'étoit. Plaisir de ma vie lui ferma la bouche avec la main, & lui dit à l'oreil-

le,

le, de peur que les autres demoiselles ne l'entendissent : Taisez-vous, madame, gardez de vous perdre ; craignez que l'impératrice ne vous entende ; c'est notre chevalier qui mouroit pour vous. O malheureuse que tu es, lui dit la princesse ! Comment as-tu la hardiesse de m'exposer à une telle infamie ! Le mal est fait, madame, lui répondit Plaisir de ma vie, ne nous exposez point toutes deux, il me paroît que le plus sûr & le meilleur est de se taire. Tiran la conjuroit tout bas le mieux qu'il lui étoit possible. La princesse se voyant réduite dans une telle situation, vaincue d'un côté par son amour, & de l'autre tourmentée par la peur, qui dans ce moment étoit la plus forte, prit le parti du silence. La veuve Reposée, qui avoit entendu le cri qu'elle avoit poussé d'abord, se douta que Plaisir de ma vie y avoit donné lieu, & que Tiran étoit avec la princesse ; & sur le champ, elle imagina que s'il avoit couché avec elle, elle ne pourroit jamais l'amener à son but. Tout le monde se taisoit, & la princesse conjuroit Tiran tout bas de ne pas pousser plus loin son entreprise. Mais la veuve Reposée se levant sur son lit, cria si haut : Qu'avez-

vous donc, ma fille ? que toutes les demoiſelles s'éveillerent avec beaucoup de bruit & de rumeur, de façon que l'impératrice en fut elle-même réveillée. Elles ſe leverent en grande hâte, ſoit nues, ſoit en chemiſe, & coururent à la chambre de la princeſſe qu'elles trouverent bien fermée. Elles demanderent de la lumiere. Pendant qu'on en cherchoit, & que l'on frappoit à la porte, Plaiſir de ma vie prit Tiran par les cheveux, & le tira d'un lieu où il auroit voulu finir ſa vie ; elle le conduiſit dans la garde-robe, le fit paſſer ſur un toît, & lui donna une corde, afin qu'il put ſe laiſſer deſcendre dans le jardin, où il trouveroit une porte pour ſortir, qu'elle avoit eu la précaution de tenir ouverte, au cas qu'il eut été ſurpris par le jour. Mais les cris de la veuve Repoſée & des autres demoiſelles l'empêchoient de le faire ſortir autrement. Dès qu'elle lui eut donné la corde, elle ferma la fenêtre & revint auprès de ſa maîtreſſe. Tiran de ſon côté attacha la corde, & dans la crainte qu'il avoit d'être découvert, il ſe laiſſa couler en bas ſans ſavoir ſi elle étoit aſſez longue. Il s'en falloit plus de quatre toiſes qu'elle ne touchât à terre, ſes

mains ne pouvant plus le soutenir, il fut obligé de se laisser tomber ; ce qu'il fit si malheureusement, qu'il se cassa une jambe, & qu'il demeura sur la place, n'ayant pas la force de marcher.

Quand Plaisir de ma vie fut retournée à son lit, on apportat des lumieres, & toutes les demoiselles entrerent avec l'impératrice en demandant à la princesse ce qui l'avoit ainsi fait crier. Madame, lui répondit-elle, il a sauté un gros rat sur mon lit qui m'a passé sur le visage, & qui m'a fait tant de peur, que j'ai crié sans savoir ce que je faisois : il m'a même égratigné le visage, je suis bien heureuse qu'il ne m'ait point attrapé l'œil. Effectivement elle avoit une petite égratignure que Plaisir de ma vie lui avoit fait en l'empêchant de crier. L'empereur se leva de son côté & vint dans la chambre de la princesse avec son épée ; & croyant que c'étoit un rat, il se mit à le chercher par toute la chambre. Mais Plaisir de ma vie fut alerte. Tandis que l'impératrice parloit à la princesse, elle alla dans la garderobe, & montant sur le toît, elle détacha la corde. Elle distingua les plaintes de Tiran. Elle se douta qu'il étoit tombé, & sans rien

dire, elle rentra dans ſa chambre. Le bruit étoit ſi grand dans le palais parmi les gens de la garde, & les officiers de la maiſon de l'empereur, que c'étoit une choſe terrible à entendre, il n'auroit pas été plus conſidérable ſi les Turcs étoient entrés dans la ville. L'empereur qui ſoupçonnoit que ce ne fût autre choſe qu'un rat, remua tous les meubles & les coffres, il fit même ouvrir les fenêtres; & ſi Plaiſir de ma vie n'avoit pas eu la précaution de détacher la corde au moment qu'elle le fit, l'empereur l'auroit apperçue. Le duc & la ducheſſe qui étoient au fait de ce qui ſe paſſoit, ne douterent pas, en entendant un auſſi grand bruit, que Tiran n'eut été découvert. Leur inquiétude fut extrême, en imaginant qu'il étoit pris, ou peut-être tué. Le duc s'arma promptement dans le deſſein de le ſecourir. La ducheſſe ne ſavoit que devenir n'ayant ſeulement pas la force de remettre ſa chemiſe. Le duc ſortit donc tout armé de ſa chambre pour ſavoir la cauſe de ce bruit, & ce qu'étoit devenu Tiran. Il rencontra l'empereur qui lui dit que tout cela n'étoit venu que de la folie des demoiſelles qui ont peur d'une bagatelle. Un rat qui a ſauté

ſur le viſage de ma fille & qui l'a un peu égratignée à la joue, a cauſé tout ce vacarme ; retournéz-vous coucher, continua-t-il, vous n'avez pas beſoin d'aller plus loin. Le duc ſuivit ſon conſeil, & rendit compte à la ducheſſe de ce qu'il avoit appris, dont ils furent l'un & l'autre infiniment ſoulagés. Le duc aſſura ſa femme qu'il auroit tué l'empereur & tous ceux de ſon parti, ſi l'on eut fait le moindre mal à Tiran, & j'aurois mis notre ami ſur le trône ; mais il vaut mieux que les choſes ſe ſoient paſſées comme elles ont fait. La ducheſſe ſe leva & courut à la chambre de la princeſſe. Plaiſir de ma vie la conjura d'y demeurer, & de prendre garde que l'on ne parlât mal de Tiran, pendant qu'elle iroit ſavoir de ſes nouvelles. Elle fut dans la garde-robe, monta ſur le toît, & n'oſant rien dire, elle l'entendit ſe plaindre.

Cependant Hyppolite qui ne ſavoit point ce qu'étoit devenu Tiran au milieu du bruit, & de l'alarme qui ſe répandoit dans la ville ; mais qui n'ignoroit pas qu'il étoit au palais, dit à tous ſes camarades qu'il étoit chez le duc ; & comme il ſavoit, auſſi bien que le comte de Branches, ſes amours avec la prin-

cesse, il fit armer tous les Français. Le seigneur d'Agramont persuadé que ce bruit ne pouvoit regarder que Tiran, leur dit : il peut lui être arrivé quelque accident, allons promptement le secourir, au cas qu'il en ait besoin ; car lorsqu'il a couché ici, tout a été tranquille. Pendant que vous acheverez de vous armer & de vous mettre en ordre, leur dit Hyppolite, je vais à la porte du palais examiner ce qui se passe. Il sortit avec le vicomte de Branches. Celui-ci courut à la grande porte, & Hyppolite à celle du jardin, en convenant que celui qui seroit plutôt instruit, reviendroit promptement avertit l'autre. Quand Hyppolite fut à la porte du jardin, qu'il croyoit fermée, il prêta l'oreille à des plaintes qu'il crut être celles d'une femme. Il dit : j'aimerois bien mieux entendre la voix de Tiran ; puisque ce n'est pas la sienne, que m'importe. Il examina pour voir s'il ne pourroit pas monter sur le mur ; mais voyant que la chose étoit impossible, & ne doutant pas que la femme qu'il croyoit entendre ne fût le sujet de la rumeur du palais, il retourna à la grande porte. Il y trouva le vicomte avec plusieurs autres qui n'a-

voient pu entrer, ni rien découvrir. Cependant les cris étoient un peu diminués, & le calme commençoit à ſuccéder. Hyppolite dit au comte ce qu'il avoit entendu à la porte du jardin, & qu'il ne doutoit pas que les plaintes de cette femme n'euſſent du rapport avec ce qui s'étoit paſſé. Allons-y, reprit le vicomte; ſi c'eſt une femme, & que nous puiſſions ſecourir, notre profeſſion nous y oblige. Ils y furent en effet. Ces plaintes frapperent leurs oreilles; mais ſans pouvoir diſtinguer aucune parole, ni reconnoître le ſon de la voix, parce que la douleur y cauſoit un grand changement. Le vicomte de Branches dit à Hyppolite: enfonçons la porte, il eſt nuit; perſonne ne ſaura que c'eſt nous qui l'aurons fait; mais ils la trouverent ouverte. Le vicomte paſſa le premier, & marcha droit à la voix. Comme elle lui parut fort extraordinaire, il dit: je te commande de la part de Dieu, de me dire ſi tu es un eſprit, ou un corps qui ait beſoin de ſecours. Tiran croyant qu'ils étoient des gens de l'empereur, afin de n'être pas reconnu, contrefit encore plus ſa voix, quoiqu'elle le fût déjà ſuffiſamment, & dit: j'ai été autre-

fois chrétien baptisé ; mais je souffre beaucoup à présent à cause de mes péchés. Je suis un esprit invisible, & quoique vous me voyez, je suis sous cette forme, afin que les mauvais esprits puissent me casser les os & me déchirer la chair. O que je souffre, continua-t-il ! si vous ressentiez la millieme partie de mes douleurs, tout ce qu'on vous a dit vous feroit une grande impression. Ils firent alors le signe de la croix, & dirent l'évangile de saint Jean. Le vicomte dit assez haut pour que Tiran l'entendit : Hyppolite allons au logis, & amenons tous nos gendarmes avec de l'eau benite, & un crucifix, & venons examiner ce que peut être tout ceci qui me paroît un événement considérable. Hyppolite lui répondit qu'il n'étoit pas nécessaire de retourner chez eux : N'avons-nous pas nos épées, dit-il, sur lesquelles il y a des croix ? Je vais approcher. Tiran qui entendit les noms d'Hyppolite & de vicomte, dit : Si c'est toi, Hyppolite de France, approche sans avoir peur. Hyppolite tira son épée, la mit devant lui, & faisant le signe de la croix, prononça ces paroles : Je crois, comme tout bon chrétien, tous les articles de la foi catho-

ſique & romaine, & je veux vivre & mourir dans ces ſentimens. Enſuite il s'approcha avec grande peur. Mais cependant le vicomte de Branches en avoit encore plus que lui; car il ſe tenoit éloigné. Tiran lui dit à voix baſſe : Viens, je ſuis Tiran. Mais ſe doutant bien qu'il auroit plus de peur encore, il éleva la vóix, & lui dit : O chevalier, que vous êtes poltron ! Quand je ſerois mort, qui pourroit vous empêcher d'approcher ? Hyppolite reconnoiſſant ſa voix, vint. Quel malheur vous a réduit, lui dit-il, dans la ſituation où vous êtes ? vous êtes apparemment bleſſé. Ne fais point de bruit, & ne t'en embarraſſe point, lui répondit le général; mais appelle le vicomte de Branches. Il vint, & lui demanda pardon de tout ce qu'ils lui avoient dit. Nous n'avons pas le tems d'écouter tout cela, dit Tiran, mais emportez-moi d'ici. Ils le prirent ſur leurs bras, & le porterent hors du jardin, dont ils fermerent la porte; & delà ſous un portique auprès de ſon logement. Je ſens, leur dit-il, une douleur plus grande que je n'en ai jamais ſenti dans les plus grandes bleſſures. Je voudrois avoir des médecins; mais il faudroit que ce fut à l'inſu de

l'empereur. Seigneur, lui dit Hyppolite, voulez-vous que je vous donne un bon conseil ? Votre blessure ne peut se cacher, surtout avec le bruit qui s'est fait au palais. Si vous pouvez monter à cheval, & vous rendre au palais de Beaulieu, où sont vos écuries, nous dirons qu'en montant vos chevaux, il y en a eu un qui s'est laissé tomber sur vous, & qui vous a cassé la jambe. Hyppolite nous donne un bon conseil, reprit le vicomte de Branches ; autrement l'empereur ne pourra ignorer la vérité. Qui se livre à l'amour, doit s'attendre à toutes les peines, à tous les malheurs, & à tous les chagrins ; pour un plaisir il éprouve cent douleurs. Ainsi je voudrois que lorsque vous serez guéri, & que vous aurez rempli le vœu que vous avez fait, nous prissions le chemin de notre pays. Vicomte, reprit Tiran, il n'est pas si aisé de recouvrer sa liberté. Mais cette conversation n'est pas de saison. Va, mon cher Hyppolite, chercher mes chevaux le plus secrétement que tu le pourras. Amene-moi la haquenée la plus douce.

D'un autre côté, Plaisir de ma vie avoit vu de dessus le toît que l'on em-

portoit Tiran. Elle revint dans la chambre de la princesse, où se trouvoit la duchesse avec toutes les demoiselles. L'impératrice fort étonnée de ce qu'un rat avoit fait un si grand bruit dans le palais, se mit sur le lit de sa fille, & lui dit : puisque le palais est à présent tranquille, nous ferons bien d'aller dormir. La princesse appella Plaisir de ma vie, & lui demanda tout bas où étoit Tiran. Elle lui répondit qu'il s'en étoit allé avec beaucoup de chagrin ; mais elle n'eut pas le courage de lui dire qu'il s'étoit cassé une jambe, ni de lui rendre compte de tout ce qu'elle lui avoit entendu dire. La princesse apprit avec un grand soulagement, que personne ne l'avoit ni vu, ni rencontré. Quand l'impératrice se fut levée, au moment que toutes les dames en chemise alloient se séparer, la veuve Reposée, lui dit : madame, vous feriez bien de mener coucher avec vous la princesse votre fille, de crainte que si le rat revenoit, il ne lui fît plus de peur qu'à la premiere fois. Vous avez raison, lui dit l'impératrice ; venez ma fille, vous dormirez mieux avec moi que toute seule. La princesse la remercia, l'assurant qu'elle ne vou-

loit pas l'incommoder, & qu'elle garderoit la duchesse avec elle; mais la veuve insista encore sur le rat, & fit si bien que l'impératrice dit à la princesse : Allons, venez, je me gele ici. La princesse lui dit : Puisque vous le voulez absolument, madame, je vais vous suivre. L'impératrice s'en alla, & la princesse très en colere, dit à la veuve Reposée : Je commence à vous connoître, & je vois que vous n'êtes occupée qu'à me tromper par toutes sortes de voies, & par les discours du monde les plus faux. Pourquoi, par exemple, êtes-vous assez hardie pour engager ma mere à m'enmener coucher avec elle, pour me faire passer une mauvaise nuit? vous êtes envieuse & méchante. La veuve Reposée lui répondit, qu'elle n'avoit d'autres peines que celles qui lui venoient pour son attachement pour elle, & dont elle ne lui donnoit que des preuves honnêtes, & point de celles que les autres cherchoient à lui donner. Madame, continua-t-elle, vous ne devez pas me savoir mauvais gré, si je suis plus attentive que les autres à votre honneur, qui m'est plus cher que ma propre vie; & pour vous prouver que je vois tout ce qui se passe,

croyez-vous que je n'aie pas pitié de l'état de Tiran, que je ne l'aie pas vu descendre par une corde, qui s'est rompue, de façon que je crois qu'il a les jambes cassées, & le corps fracassé. Alors elle se mit à pleurer. La princesse à ce discours, cria trois fois, Jesus, & tomba évanouie sur le plancher. Elle fit un si grand cri, que l'impératrice, qui étoit déjà endormie, se réveilla, se leva promptement, & courut à la chambre de sa fille, qu'elle trouva sans connoissance. L'empereur se leva encore de son côté, & manda les médecins, qui furent plus de trois heures à la faire revenir. Il demanda comment sa fille étoit tombée dans cet accident. On lui répondit, qu'elle avoit vu un autre rat beaucoup plus petit que le premier, mais qu'à cause de l'impression que l'autre lui avoit fait, elle avoit perdu connoissance. O malheureux empereur que je suis; s'écria-t-il! Pourquoi faut-il que dans ma vieillesse j'éprouve de si grandes peines! Pourquoi la mort me menage-t-elle! Il tomba lui-même évanoui. Les cris dont le palais retentit ne se peuvent concevoir. Tiran qui attendoit sous le portique, les entendit au moment qu'on lui amena

ſes chevaux. Il ſembloit que le ciel alloit tomber ; & l'inquiétude où il étoit pour ſa princeſſe, redoubla la douleur qu'il reſſentoit. Hyppolite lui enveloppa la jambe avec des martres zibelines pour la garantir du froid, & le mieux qu'il leur fut poſſible, ils arriverent à la porte de la ville. Les gardes reconnurent Tiran, & lui demanderent où il alloit à cette heure. Il leur répondit, qu'il alloit voir ſes chevaux à Beaulieu ; parce qu'il devoit inceſſamment retourner au camp. On ouvrit auſſi-tôt les portes. Tiran ſuivit le grand chemin ; mais quand il eut fait une demi-lieue, il dit qu'il craignoit que l'empereur n'eut maltraité la prin-

... par rapport à lui, & qu'il vouloit

... pour la défendre. Le vicomte

... es joli-

... ais en

... ucun

... oible.

... iſſer

tantinople. C'eſt donc afin que l'empereur & tous les autres ſachent ce qui vous eſt arrivé. De plus, ſoyez sûr que ſi vous ne vous faites pas panſer inceſſamment, vous mourrez, ou du moins vous ſerez eſtropié. Que m'importe, dit Tiran! C'eſt moi qui ai fait le mal, c'eſt à moi de le réparer. Par ma foi, vous ne retournerez pas, dit le vicomte, quand je devrois employer la violence. Le duc n'eſt-il pas au palais, pour ſecourir la princeſſe, ſi elle en a beſoin? Vous voyez ce que produit votre amour. Mais ne reſtons pas ici plus long tems: marchons; car chaque moment vous met en danger. Puiſque vous ne voulez pas me laiſſer aller, lui dit Tiran, faites-moi du moins le plaiſir de vous y tranſporter, & ſi quelqu'un veut attaquer, ou faire la moindre choſe à la princeſſe, mourez tous, ſans recevoir aucun quartier. Enfin, il les pria ſi fort, que le vicomte fut obligé de retourner à la ville; ce qu'il fit en diſant tout bas, & ſans être entendu que par Hyppolite: Je veux mourir, ſi je m'embarraſſe de dame, ou de demoiſelle. Je ne penſerai qu'à lui envoyer des médecins. Quand le vicomte fut à la porte, les gardes ne vouloient

pas la lui ouvrir ; ce qu'ils firent cependant, quand il dit que le cheval de Tiran s'étoit abattu, & qu'il venoit promptement chercher des médecins. Il fut très long-tems ſans pouvoir les emmener ; ils étoient occupés auprès de l'empereur & de ſa fille. Quand ils les eurent ſoulagés l'un & l'autre, ils emporterent tout ce qui étoit néceſſaire pour Tiran, ſans oſer apprendre à l'empereur que le général avoit beſoin de leur ſecours. Le vicomte fit tout ſon poſſible pour voir la princeſſe, afin de pouvoir donner de ſes nouvelles à Tiran. Quand elle revint à elle, & qu'elle ouvrit ſes beaux yeux, elle dit : Il eſt mort celui qui tient mon ame captive ! Dites-le moi, je vous conjure ; car je ne veux pas lui ſurvivre. L'impératrice étoit ſi troublée, qu'elle ne comprenoit rien à ce diſcours. Elle en demanda l'explication. La ducheſſe, qui tenoit la princeſſe ſur elle, lui répondit qu'elle demandoit ſi le roi étoit mort. Mais elle l'interrompit, en diſant : Je ne demande point cela, je veux ſavoir ſi celui en qui j'avois mis toute mon eſpérance, ne vit plus. La ducheſſe lui répondit : Non, il n'eſt pas mort, jamais nous ne l'avons pu trouver : & ſe tournant vers l'impé-

ratrice, elle lui dit : Cette maladie fait dire les choſes les plus folles aux gens les plus ſenſés. Quand elle fut abſolument revenue, le vicomte & le duc emmenerent les deux médecins. La princeſſe à cette nouvelle répandit des torrens de larmes, & dit : O Tiran, mon ſeigneur, pere de toute chevalerie ! Voilà donc la maiſon de Roche-Sallée détruite, & la Bretagne, qui fait la plus grande perte qu'elle puiſſe faire ; car vous êtes mort, vous êtes perdu ſans reſſource ! On ne tombe point d'auſſi haut que vous avez fait, ſans perdre la vie. Pourquoi ce malheur ne m'eſt-il pas arrivé, à moi qui ſuis cauſe de votre infortune ! La ducheſſe étoit auſſi très-affligée de ſon côté, & de la maladie de Tiran, & de l'état dans lequel elle voyoit la princeſſe.

Les médecins partirent ſans en rien dire à l'empereur ; ils craignoient, comme il étoit fort délicat, que cette nouvelle ne lui causât quelque altération. Ils trouverent Tiran dans un lit, qui ſouffroit terriblement ; car ſa jambe étoit ſi fort caſſée, que l'os perçoit la peau. Ils lui firent de ſi grandes douleurs pour la remettre, qu'il s'évanouit trois fois. Après avoir poſé leur premier appareil, ils lui

défendirent expressément de sortir de son lit, & revinrent à la ville. L'empereur leur demanda à leur retour, où ils avoient été, puisqu'il ne les avoit pas vus à son dîner. Ils lui dirent, qu'ils avoient été à Beaulieu donner des remedes au général. Quel mal a-t-il, reprit l'empereur? Seigneur, lui répondirent-ils, en essayant un cheval sicilien qu'il montoit, il est tombé dans un canal, & il s'est fait un peu de mal à la jambe. Ah! sainte Marie s'écria l'empereur, il lui arrive tous les jours quelque nouveau malheur. Je veux l'aller voir tout-à-l'heure, pour lui témoigner combien je l'estime. Les médecins obtinrent du prince qu'il ne feroit ce petit voyage que le lendemain, afin qu'il eut le tems de reprendre ses forces.

L'empereur passa dans la chambre de la princesse pour l'entretenir du mal qu'elle avoit eu, & de celui de Tiran. La princesse souffroit tout ce que l'on peut souffrir, mais elle n'osoit le témoigner devant son pere. Elle n'étoit occupée que du mal du chevalier, pour lequel elle avoit tant d'amour. L'empereur demeura avec sa fille jusqu'à l'heure du souper. Le lendemain matin il fit si-

gne par la fenêtre aux médecins qui alloient voir Tiran de l'attendre. Il monta à cheval, & fut avec eux. Il vit mettre le second appareil, & jugea par l'état de la plaie que Tiran seroit très-long-tems sans pouvoir aller au camp. Après qu'on l'eut pansé, il lui parla en ces termes.

Nous ne devons point nous affliger de tout ce que la providence permet qu'il nous arrive. La prudence humaine ne peut le prévoir. Ainsi les hommes courageux s'arment de patience. Cependant je crois que mes péchés sont la cause du malheur qui vous est arrivé. Le ciel veut me punir, & faire triompher les Turcs. Je comptois vous voir incessamment marcher contre mes ennemis, qui viennent en plus grand nombre que jamais attaquer mon empire. Puisqué l'état où vous êtes m'ôte cette espérance, je prends le parti, malgré mon âge & mes infirmités, d'aller leur livrer bataille, & de finir ainsi mes tristes jours. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur j'ai appris votre accident. Je fondois toute ma ressource sur votre valeur. Quand les Turcs ne vous verront plus à la tête de mes troupes,

ils ne craindront plus rien. Ils s'empareront de tout mon empire. Voyez donc, par combien de raisons je m'intéresse à votre santé. Je vous conjure de prendre patience, si vous aimez votre vie & la mienne. J'espere que Dieu aura pitié de vous, & de son peuple chrétien, qui, sans vous, sera réduit en captivité.

Tiran, que la grande douleur empêchoit de parler, lui répondit d'une voix foible : me voici à la fin de ma vie. Mais ce qui me touche le plus, c'est la part que V. M. prend à ce qui m'est arrivé, & je souhaite la mort, puisque je perds l'espérance de vous servir. En même-tems il lui baisa la main, & continua de la sorte : seigneur, vous pouvez choisir dans le grand nombre des bons chevaliers qui sont à votre service, un général qui s'oppose aux ennemis. Pour moi, je me rendrai toujours au camp le jour marqué, pour y faire ce qui dépendra de moi. L'empereur fut charmé de l'entendre ainsi parler, il lui dit adieu, & revint à la ville. Quand l'impératrice le vit, elle lui dit : seigneur, que Dieu vous donne longue vie, & le paradis après la mort. Com-

ment avez-vous laiſſé notre général ? L'empereur lui répondit en préſence de la princeſſe & de toutes les demoiſelles : il n'y a aucun danger de mort, mais il eſt fort mal, & ſa jambe eſt prodigieuſement caſſée, cependant il compte partir lundi. Sainte Marie, s'écria la princeſſe ! quel eſt le deſſein de V. M. Vous voulez faire aller au camp un homme en cet état ! C'eſt donc pour qu'il meure en chemin ? De quel ſecours peut-il être à l'armée ? Songez que vous perdez tout en le perdant, & s'il demeure eſtropié, il n'aura plus d'autre parti à prendre, que celui de ſe faire moine. L'empereur, ſans répondre à la princeſſe, paſſa dans la chambre du conſeil pour déliberer ſur le parti que l'on devoit prendre. Il fut réſolu que Tiran demeureroit à Beaulieu.

Dès que l'empereur ſe fut retiré, le général ordonna qu'on lui fit une caiſſe grande & forte, dans laquelle il pût ſe faire porter la nuit du dimanche ſuivant. Il ne confia ce ſecret qu'à ceux qu'il avoit chargés de la commiſſion, & fit dire au duc & à tous les autres, par le vicomte de Branches & le ſeigneur d'Agramont, de partir comme ſi de rien

n'étoit, & de tout mettre en ordre : aucun d'eux n'imaginoit une semblable folie. Il engagea par de grandes sommes un de ses médecins à le suivre; pour l'autre, il refusa de l'accompagner, & lui défendit même de se donner aucun mouvement. A minuit il se mit dans la littiere, & prit le chemin de la ville de St. George, après avoir donné ordre que l'on dît à ceux qui viendroient de la ville, qu'il reposoit. Quand il fut midi, le duc de Macédoine & le vicomte, étant ses proches parens, forcerent la porte, disant qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme blessé dormît si long-tems. Alors ils apprirent son départ, monterent à cheval, & le suivirent en grande diligence. Ils manderent à l'empereur que Tiran avoit exécuté ses ordres, & poursuivirent leur route en le maudissant, lui, & toute sa race. L'empereur en apprenant cette nouvelle, se récria sur son exactitude à tenir sa parole.

Le duc & le vicomte joignirent Tiran en peu de tems : ils apprirent qu'il s'étoit évanoui cinq fois dans le chemin. Furieux contre Hyppolite & le médecin, ils leur dirent qu'ils n'avoient aucun attachement pour le général : & vous Hyppo-

..te, lui dit le duc, qui êtes de notre maiſon, comment pouvez-vous laiſſer partir notre parent en cet état? Il va mourir, & nous ſommes tous perdus: vous avez un ſi grand tort, que ſans la crainte de Dieu, je vous paſſerois tout-à-l'heure mon épée au travers du corps. Ote-toi de devant moi, car je ſens que la patience commence à m'échapper, en voyant la hardieſſe de ce malheureux médecin, qui expoſe les jours du flambeau de la maiſon de Roche-Salée. Alors la fureur le tranſporta ſi fort, qu'il mit l'épée à la main, & courut ſur le médecin, qui prit inutilement la fuite; il le joignit & lui fendit la tête en deux. Quand l'empereur apprit la mort de ce médecin, il monta à cheval, & vint trouver Tiran dans l'hermitage où le duc l'avoit fait tranſporter. L'empereur touché de l'état dans lequel il trouva Tiran, fit venir tous les médecins, & voulut être préſent à la viſite que l'on fit de ſa jambe. Ils la trouverent beaucoup plus mal, & déclarerent que s'il avoit fait encore une lieue, il ſeroit tombé évanoui, & qu'il en ſeroit mort. Tous les grands barons de l'empire vinrent rendre viſite à Tiran. L'empereur tint ſon con-

ſeil devant lui. On réſolut que tous ceux qui avoient pris la ſolde partiroient le lendemain. Mon avis, dit le général, feroit que quoiqu'il n'y ait qu'un mois & demi, V. M. en fît payer deux. Cette généroſité contentera vos troupes, & les engagera à combattre de meilleur cœur. L'empereur approuva cet avis. Il leur dit qu'il avoit reçu pendant la nuit des lettres du marquis de St. George, qui lui donnoit avis, qu'il étoit venu un ſi grand nombre de maures, que la terre en étoit couverte, & qu'en attendant la fin de la treve, ils étoient allés faire la conquête du royaume de Lybie, voiſin de l'empire Grec, & qu'ils avoient pris ce parti à cauſe de la captivité du grand Caraman, & du roi de l'Inde ſupérieure. On dit encore, ajoutoit-il, que le roi de Jéruſalem eſt venu joindre leur armée ; il eſt couſin germain du grand Caraman, il eſt ſuivi de ſa femme, de ſes enfans & de ſoixante mille hommes au moins, qui ſont du pays de Endaſi, le plus fertile & le plus abondant qui ſoit au monde. D'abord qu'il y naît un enfant mâle, on en donne avis au prince, qui le fait élever avec grand ſoin. Quand il eſt parvenu à l'âge de

de douze ans, on le fait monter à cheval & on lui enseigne à escrimer. Quand il sait bien ces deux exercices, on le met chez un forgeron afin de lui rendre les bras forts & nerveux, & qu'il puisse dans la suite frapper de plus grands coups. Après cela on l'exerce à la lutte, à la joûte & à lancer le javelot. Enfin le dernier métier qu'on lui fait apprendre, est celui de boucher. Afin de les accoutumer au carnage; deux fois l'année on leur fait boire du sang de bœuf & de mouton. Aussi sont-ils les plus braves des payens. Dix de ceux-là valent mieux que quarante des autres. Il mandoit encore que le roi de l'Inde-Mineure, que l'on dit frere de celui qui se trouve prisonnier, est venu avec quarante-cinq mille combattans; qu'un autre roi qu'on appelle Monadon, les avoit joints avec trente-sept mille hommes; celui de Damas avec cinquante-cinq mille, & beaucoup d'autres qui sont à la suite de toutes ces troupes. Tiran dit au roi: laissez-les venir, seigneur, j'espere qu'avec l'aide de Dieu & de sa sainte mere, & avec les braves chevaliers qui sont au service de V. M. elle en sera victorieuse, quand ils seroient en plus grand nombre. Après

le conseil, l'empereur recommanda Tiran à Dieu, & ordonna à ses médecins de ne le point quitter, & de ne le point laisser sortir. La princesse souffroit beaucoup de la maladie de Tiran.

Le lundi suivant toutes les troupes furent prêtes à partir. L'empereur & toutes les dames virent partir les ducs & les seigneurs. Les ducs de Pera & de Macedoine les commandoient. Le marquis de St. George & les autres furent ravis de leur arrivée, quoiqu'il y eût encore un mois de treve. Tiran demeura dans l'hermitage jusqu'à ce que les médecins lui permirent d'aller dans la ville. Mais n'ayant pu marcher avec les autres, il aima mieux demeurer dans cette retraite. Le seigneur d'Agramont n'avoit jamais voulu s'en séparer, disant qu'il n'avoit quitté son pays que pour l'amour de lui, & qu'il ne l'abandonneroit pas dans sa maladie. Hyppolite ne l'avoit pas quitté non plus, pour avoir soin de ce qui lui étoit nécessaire, & surtout pour aller à la ville savoir des nouvelles de la princesse, dont il avoit grand besoin, & quand les médecins vouloient lui faire prendre quelque remede, ou faire quelque operation,

l'étoit toujours au nom de la princesse, qui reprochoit souvent à Plaisir de ma le ce qu'elle avoit fait, & qui la vouloit mettre en pénitence dans une chambre noire ; mais elle se défendoit toujours en badinant, & en lui disant : que dira votre pere, s'il sait que vous me punissez ? Il voudra savoir pour quelle raison. Je lui dirai que je n'ai rien fait que par votre ordre, & que Tiran a tout obtenu de vous. L'empereur veut me faire votre belle-mere, vous le savez : alors j'aurai mon tour. Comptez que quand Tiran viendra vous trouver une autre fois, vous ne vous aviserez plus de crier comme vous avez fait. La princesse se fâcha, & lui ordonna absolument de finir ses mauvais propos. Puisque vous me traitez si mal, lui répondit-elle, & que je vous suis si fort à charge, je ne veux plus vous servir, & je veux m'en aller chez le comte mon pere. Sur le champ elle fut à sa chambre, fit un paquet de ses habits & de ses bijoux, qu'elle mit entre les mains de la veuve de Monte-Santo, qui étoit à la cour, & montant sur une haquenée, elle partit accompagnée de cinq écuyers, & prit le chemin du lieu où étoit Tiran.

La princesse fut très-fâchée d'apprendre son départ : elle envoya de tous côtés pour la faire revenir de force ou de gré ; mais elle avoit pris des chemins détournés pour se rendre à l'hermitage qu'habitoit Tiran. Quand il la vit, il ne sentit pas la moitié de ses maux. Mais Plaisir de ma vie ne put retenir ses larmes en le voyant aussi pâle & aussi défiguré : vous n'imaginez pas, seigneur, la tristesse que j'éprouve en pensant au danger que vous avez couru, puisque je suis cause en partie de la triste situation où se trouve le meilleur chevalier qui jamais ait vécu ; mais vous connoissez mon attachement pour vous, il fait mon excuse, & vous savez si j'ai pu faire autrement. J'ai voulu m'opposer aux mauvais conseils de la veuve Reposée, & je ne sai comment j'ai pu souffrir si long-tems ses discours. Mais à la fin je suis partie, & je viens me livrer à vous pour me soumettre à tout ce que vous ordonnerez ; Tiran laissant échapper un soupir du plus profond du cœur, lui dit : demoiselle, vous n'avez aucun pardon à me demander, car vous ne m'avez point offensé ; & quand cela seroit arrivé, l'amitié que vous m'avez toujours té-

moignée, m'engageroit aſſurément à vous pardonner : mais priez Dieu que je guériſſe, & vous ſerez plus maîtreſſe de moi & de tout ce qui m'appartient, que moi-même. Cependant ſatisfaites ma curioſité, & dites-moi des nouvelles de la princeſſe, & de ce qu'elle a fait depuis que je ne l'ai vue ; je ſuis bien perſuadé qu'elle ne veut plus me voir, & c'eſt cette idée qui me réduit en l'état où je ſuis. Plaiſir de ma vie lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le palais, & qu'il n'avoit pu ſavoir, auſſi-bien que de ce qui la regardoit ; elle finit par lui dire que la grande envie que la princeſſe avoit de le voir ne ſe pouvoit exprimer, & que ſi l'amour n'eût pas été combattu par la honte, elle ſeroit venue lui rendre viſite. Tiran lui répondit : ſi la princeſſe ne veut plus me voir, elle m'ôtera la vie. Qu'elle m'accorde le plaiſir de lui parler encore une fois de mon amour, mais qu'elle ne tarde pas, car je ſuccomberai : je n'ai d'autre tort que celui d'avoir aimé, & je vous le répete encore. Je m'eſtimerai trop heureux de la voir encore une fois. Plaiſir de ma vie le pria de lui écrire une lettre, en l'aſſurant qu'elle l'engageroit

à lui faire réponse, ce qui seroit un moyen de savoir sa derniere volonté. Dans ce moment les gentilshommes que la princesse avoit envoyés après elle, entrerent, & lui firent part des ordres dont ils étoient chargés. Plaisir de ma vie leur dit de répondre à la princesse qu'elle ne pouvoit la contraindre à la servir par force, & qu'elle vouloit retourner chez son pere. Si je vous avois trouvée ailleurs, lui répondit le chevalier, j'aurois exécuté mes ordres ; mais je ne dis rien ici, parce que je m'imagine aisément que le général ne voudroit pas que l'on désobéît à la princesse ; ainsi je compte qu'il en usera comme il doit. Soyez certain, répondit Tiran, que les ordres de la princesse seront exécutés, & j'obtiendrai par mes prieres, que cette demoiselle retourne avec vous. Il demanda ce qu'il falloit pour écrire, & malgré les douleurs qu'il souffroit, il écrivit ces mots :

« La crainte de déplaire à V. A. m'a » seulement empêché de vous écrire » jusqu'ici ; elle redouble les maux que je » souffre. Si je perds V.A. je perds tout » dans ce monde. La seule consolation » que j'aie eue, a été celle d'apprendre » que lorsqu'on vous annonça mon acci-

» dent, vous criâtes trois fois Jesus, » & que vous perdîtes connoissance. » Jugez combien je dois être flatté, moi » qui connois l'étendue de vos perfec» tions, & qui vous suis toujours atta» ché. Je ne me lasserois point de vous » écrire, il me semble que c'est vous » entretenir ; je finis en vous assurant » que j'obéirai éternellement à tous les » ordres de V. A. »

Quand la princesse sut que Plaisir de ma vie arrivoit, elle courut au devant d'elle sur l'escalier, & lui dit : que vous êtes cruelle, ma chere sœur, de m'abandonner comme vous avez fait ! C'est cependant vous-même, madame, lui répondit-elle, qui m'avez dit que vous ne me vouliez plus voir. La princesse la mena dans sa chambre pour l'entretenir, après avoir remercié celui qui l'avoit été chercher. Quand elles furent seules, elle lui dit : ne sais-tu pas, Plaisir de ma vie, qu'il arrive des querelles entre les plus proches parens ; & quand il me seroit échappé quelques paroles, devois-tu te fâcher contre moi, qui t'aime plus qu'aucune autre, & qui n'ai jamais rien eu de caché pour toi ? V. A. parle fort bien, lui répondit Plai-

fir de ma vie, mais elle ne ſe conduit pas de même, elle ne donne ſa confiance qu'à la veuve Repoſée, dont elle connoîtra tôt ou tard les mauvaiſes intentions. C'eſt elle qui a cauſé tout le mal que nous éprouvons, & je crains bien qu'elle ne s'en tienne pas là, & qu'elle ne me faſſe de la peine auſſi bien qu'à vous. Je n'oublie point cette cruelle nuit où Tiran ſe caſſa la jambe, & où vous perdîtes connoiſſance. Nous étions toutes en pleurs, elle ſeule étoit dans la joie. Laiſſons-là tous ces propos, dit la princeſſe, apprends-moi des nouvelles de Tiran, & quand je pourrai le voir; car l'attachement que j'ai pour lui m'y fait penſer plus que je ne voudrois; ſon mal me met au déſeſpoir, je l'aime plus que jamais. Parle-moi donc de lui, ma chere ſœur; dis-moi s'il eſt en danger. Tout ce que je demanderois à Dieu, ce ſeroit de le voir entrer en bonne ſanté dans ma chambre. Plaiſir de ma vie l'aſſura qu'il falloit eſpérer cette grace du ciel; mais qu'elle avoit une choſe à faire qui le guériroit promptement. Il ſoupire ſans ceſſe, continua-t-elle, après les faveurs & les bontés de V. A. croyez que perſonne n'eſt plus digne de

vous posséder. Voici une lettre qu'il vous écrit. La princesse la prit avec joie, la lut, & lui fit sur le champ cette réponse.

« Croyez que j'ai éprouvé les peines » les plus sensibles depuis votre malheur, » j'ai partagé vos douleurs. Jamais au- » cune passion n'a été si mêlée de pei- » nes & de tendresse que la mienne. » Tu sais combien je t'avois prié de » ménager & conserver mon honneur ; » cependant tu en as usé avec moi » comme un lion furieux. Et quel mal » ne m'as tu point fait ? Mes plaintes » éveillerent la veuve Reposée. L'im- » pératrice accourut, & je mourois de » honte en lui parlant, car elle est en- » nemie de l'amour. Mes soupirs au- » roient enfin découvert ce que je vou- » lois cacher. Mais succombant à la » peine que tu m'avois faite, je tombai » dans les bras de la duchesse, & puis- » que tu n'as pas eu plus d'attention » pour moi, en dois-je avoir pour toi ! »

Elle donna cette réponse à Hyppolite, & le chargea de mille complimens. Tiran reçut la lettre avec une extême plaisir ; mais la fin lui en déplut, & sur le champ il lui répondit.

« Je souffre moi seul dans la nature,
» & la fin de votre lettre me met au
» désespoir. Souvenez - vous de la fa-
» çon & du tems qu'il y a que je vous
» aime. Malgré toutes vos rigueurs, je
» ne demande à Dieu que le bonheur
» de vous voir ; je le remercie cepen-
» dant tous les jours d'avoir bien voulu
» que je connusse la dame la plus par-
» faite que le soleil ait éclairé. L'excès
» de votre beauté & celui de votre mé-
» rite me persuade que vous ne méritez
» d'être possédée que par l'excès de mon
» amour. Daignez me mander si vous
» voulez que je meure ou que je vive,
» j'obéirai en tout à votre excellence. »

Tiran remit cette lettre entre les mains d'Hyppolite, en le priant de ne la donner qu'à la princesse, qu'en présence de Plaisir de ma vie, & de lui rapporter la réponse le plutôt qu'il lui seroit possible. Hyppolite executa ses ordres. La princesse ne put lire la lettre d'abord, à cause de l'arrivée de l'empereur ; mais pendant qu'il demandoit à Hyppolite des nouvelles de Tiran, elle passa dans sa chambre avec Plaisir de ma vie pour satisfaire sa curiosité. L'impératrice demanda aussi beaucoup des nouvelles de

Tiran, & trouvant Hyppolite pâle & défait, ce qu'il étoit véritablement à cause de la maladie de son parent, qu'il veilloit avec un soin extrême, elle lui en demanda la raison. Il lui répondit qu'il s'ennuyoit de coucher seul & que quelque dormeur qu'il pût être naturellement, il ne laisseroit pas dormir une femme, surtout si elle lui ressembloit, car, ajouta-t-il, nous n'avons de maux en ce monde que ceux que nous cause l'amour, & je prie Dieu tous les jours de m'ôter ces tristes idées. L'impératrice ne douta point à cette réponse que l'état d'abattement où elle le voyoit, ne fût causé par l'amour, & voulant savoir si Plaisir de ma vie, qui disoit qu'elle aimoit Hyppolite, avoit quelque lieu de s'en flatter, elle lui dit: je voudrois que Dieu t'accordât tes souhaits. Mais dis-moi ce qui te fait tant souffrir. Mon malheur, répondit Hyppolite, qui me rend ingrat envers Dieu & ses Saints. V. M. croit-elle que la vie que je mene, soit moins pleine de hasard, que celle de Tiran? L'impératrice lui dit: parle-moi avec franchise de tes actions, & compte que j'aurai soin de ton honneur, comme de toi-même. Qui pourroit rien dégui-

ser, s'écria Hyppolite, à quelqu'un d'aussi grand dans le monde que vous l'êtes? Vous à qui il ne manque que d'être canonisée, & dont toutes les églises devroient célébrer la fête avec douze leçons. Car enfin vous méritez d'être déesse de toute la terre. On est obligé d'entendre le bien & le mal qu'on nous veut dire, reprit l'impératrice. Madame, lui répondit-il, je n'ai aucune raison qui puisse m'engager à parler. L'amour seul me détermine. Je le crois, dit l'impératrice, mais tu dis que tu aimes; pourquoi ne me confies-tu pas le sujet de ton chagrin? Il y a quatre choses, poursuivit-il, qui sont plus considérables que les autres; mais il y en a une cinquieme plus vraie, c'est que le ciel m'ordonne d'aimer V. M. & de la servir toute ma vie. Après cet aveu, il n'osa la regarder; il sortit sans lui rien dire davantage. L'empereur cependant l'appella; mais il étoit si honteux, qu'il fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Il arriva chez lui, se repentant très-fort de ce qu'il avoit dit. L'impératrice de son côté en étoit fort occupée, & craignant que l'on ne s'apperçut de l'agitation de son ame, elle passa dans sa

chambre. Hyppolite qui n'osoit paroître devant elle, & qui cependant vouloit avoir une réponse de la princesse, fut averti que l'impératrice s'étoit renfermée. Il fut donc à la chambre de Carméfine, qu'il trouva assise & renversée sur les genoux de Plaisir de ma vie & entourée des autres demoiselles qui aimoient Tiran ; il lui demanda une réponse. Mais elle le chargea de lui dire qu'elle étoit charmée de ce qu'il lui mandoit de tendre, qu'elle lui feroit réponse de tout son cœur, & que leurs ames étoient d'intelligence, malgré leur séparation : je n'ai pas le tems de lui écrire ; mais le messager est si fidele, qu'on peut lui tout dire, ajouta-t-elle ; tu lui diras donc que je ferai si bien que j'irai le voir avec l'empereur un des jours de cette semaine, & que je prie Dieu sans cesse de le guérir promptement, & de nous tirer l'un & l'autre de la peine où nous sommes. Pars, & dis-lui que je me suis renfermée pour lire sa lettre, & que je préfere la solitude à toutes les compagnies du monde. A madame ! lui répondit Hyppolite, se peut-il que votre cœur soit insensible aux maux que souffre Tiran, & dont

son amour & vos rigueurs sont la seule cause ? V. A. lui refuse une légere consolation, qui est la seule qui puisse le soulager : sa vie & sa mort sont entre vos mains, un seul mot suffit pour le rappeller à la vie. Je ne puis lui écrire, lui repliqua la princesse ; mais pour te satisfaire, & lui tenir lieu de ma réponse, Plaisir de ma vie, dit-elle, coupe-moi trois cheveux, & qu'Hyppolite les porte à Tiran. Mais du moins, madame, lui dit-il pourquoi trois plutôt que quatre ? Madame, nous ne sommes plus au tems passé ; alors un amant se contentoit pour preuve de l'amour de sa dame, d'un bouquet de fleurs ou de deux de ses cheveux : ce tems-là n'est plus. Madame, l'amour de Tiran demande quelque chose de plus réel pour son soulagement, c'est V. A. qu'il voudroit tenir entre ses bras nue ou en chemise.

Il lui importeroit même peu que le lit fût parfumé. Mais pour vos trois cheveux, si vous voulez que je m'en charge, que du moins V. A. m'apprenne le mystere qu'ils signifient. Pourquoi trois ? Pourquoi les faites-vous prendre sur votre tête ?

J'y consens, reprit la princesse : l'un

repréſente l'amour que j'ai pour lui, qui ne peut-être comparé à rien dans le monde, & qui me rendroit, s'il en étoit néceſſaire, ingrate envers mon pere & ma mere, & ſi je l'oſe dire, envers Dieu même, pour me donner à lui avec tout ce que je poſſede. Le ſecond témoigne l'extrême douleur que je reſſens à cauſe de lui, & le chagrin de l'offenſe que j'en ai reçue. Le troiſieme marque ſon peu d'amour pour moi, & ſon peu de reſpect pour mes défenſes. Alors l'idée du peril que ſon honneur avoit couru dans cette fatale nuit, ſe préſentant à ſon eſprit, ſes yeux ſe remplirent de larmes, le dépit la tranſporta ; elle arracha le trois cheveux des mains d'Hyppolite, & le jeta par terre. Eh quoi, madame, lui dit Hyppolite, voyant la colere qui la tranſportoit ! V. A. veut-elle donner la mort à Tiran, en l'accuſant de manquer d'amour & de reſpect pour vos ordres ? N'ont-ils pas été plus forts que ſon amour ? L'honneur de V. A. n'eſt-il pas encore tout entier ? La violence de cet amour, les ſuites funeſtes qu'il a eu pour Tiran, l'état déplorable auquel il l'a réduit, rien de tout cela ne vous tou-

chera-t-il? Voulez-vous ne rien pardonner au meilleur de tous les chevaliers du monde? Voulez-vous causer sa mort, pour en être punie en ce monde & en l'autre? Vous mettrez toute la maison de Bretagne au désespoir, & vous perdrez plus de dix mille combattans, qui vous seront nécessaires pour terminer la guerre. Voyez tous les secours qui sont venus, & que vous ne devez qu'à lui seul. La veuve Reposée fera-t-elle la guerre pour vous, & pour l'empereur? Mais je vois que le malheureux Tiran ne peut espérer de vous ni joie, ni santé, tant vous avez peu de bonne volonté pour lui. Plaisir de ma vie, pour appuyer les discours d'Hyppolite en faveur de Tiran, lui dit: je voudrois n'avoir jamais connu ce brave chevalier, dont vous êtes si peu touchée, & qui se trouve le plus malheureux en amour, & le plus heureux aux armes. V. A. me fera mourir de chagrin; car elle ne connoît pas cet amour. Pour moi je ne puis comprendre qu'étant douée d'autant de vertus, vous soyez privée de la plus grande des faveurs du ciel, puisqu'enfin vous n'aimez point de la façon dont mérite d'être aimé celui qui vous a si

loyalement servi. Comment se peut-il que je vous serve avec tant de zele? Tout ce que je demande à Dieu, c'est de vous faire connoître quelle est la satisfaction de ceux qui sont amoureux. Quant à moi, je l'éprouve, & j'en puis parler savamment. Si elle vous étoit connue, V. A. mériteroit tous les éloges possibles, & connoîtroit des plaisirs qu'elle ignore. Et je conclus très-aisément que, puisque vous n'aimez pas Tiran, vous n'aimez aucun de ceux qui lui sont attachés. Le tems viendra cependant que vous les aimerez tous, & que vous gémirez. Car enfin, pourquoi le jour qu'il pourra monter à cheval, ne retournera-t-il pas dans son pays? Ses parens & ses amis le suivront, & l'empire sera perdu. Quand vous serez morte, le Seigneur vous demandera au jour du jugement compte de votre vie. Il vous dira qu'il a créé l'homme à son image & ressemblance, que de sa côte il en a tiré sa compagne, & qu'il leur a dit: croissez & multipliez, peuplez l'univers. Répons, Carmésine, vous dira-t-il, je t'ai ôté ton frere, pour te faire impératrice de constantinople. Qu'as-tu fait pour répondre à mes vues. T'es-tu ma-

riée ? As-tu laissé des enfans qui puissent défendre la foi catholique, & augmenter la chrétienté ? Que répondrez - vous ? Mais je vous vois embarrassée sans savoir que lui dire. Je vais, poursuivit-elle, répondre comme vous ferez. O mon Dieu, plein de bonté, pardonez-moi, je vous prie. Votre ange gardien vous fera répondre : il est bien vrai que j'ai aimé un chevalier très-brave que votre divine bonté m'avoit envoyé pour délivrer son peuple des infideles. Je l'aimois & je le souhaitois pour mon mari ; j'avois même pour lui toutes les complaisances que l'honnêteté peut exiger. J'avois à mon service une demoiselle qui s'appelloit Plaisir de ma vie, qui me donnoit toujours de bons conseils, que je ne voulois pas suivre. Elle le fit venir un jour dans mon lit. Quand je l'apperçus, je fis un cri, & lorsque je fus revenue à moi, je gardai le silence. Mais une veuve Reposée, que j'avois aussi à mon service, fit de si grands cris, que tout le palais fut en rumeur, & j'éprouvai toutes les craintes, & tous les chagrins possibles. Ensuite on me pria de répondre aux desirs du chevalier, & je n'en voulus rien faire. Alors saint

Pierre, qui tient les clefs du paradis, lui dira : seigneur, celle-ci n'est pas digne de jouir de votre gloire ; car elle n'a point observé vos commandemens. Alors on vous enverra en enfer avec la veuve Reposée, & moi, j'éprouverai tout le contraire. Quand j'arriverai en paradis, on m'y fera fête ; on m'y mettra dans la plus haute hiérarchie ; & comme une fille obéissante, on me placera parmi les plus grands saints.

L'empereur entra lorsqu'on s'y attendoit le moins, & quand il eut été quelque tems avec sa fille, il prit Hyppolite par la main ; & s'entretenant avec lui de la guerre & de la santé du général, ils passerent sans s'appercevoir dans la chambre de l'impératrice, dans laquelle Hyppolite n'avoit assurément aucune envie de se trouver. Mais pour elle, quand elle l'apperçut, elle lui fit un accueil gracieux, & le regarda avec beaucoup de bonne volonté. Elle se leva, & fut auprès de l'empereur. Ils parlerent de plusieurs choses, & surtout du malheur qui leur avoit enlevé le prince leur fils, ce qui fit pleurer, l'impératrice. Alors il vint dans la chambre où étoient plusieurs chevaliers qui la

consolerent, & qui raconterent à Hyppolite le grand courage que l'empereur témoigna quand il apprit une si triste nouvelle. L'empereur, disoient-ils, apprenant ce malheur, répondit au cardinal & aux autres qui le lui annoncerent : vous ne m'apprenez rien de nouveau, leur dit-il, je ne l'avois mis au monde que pour mourir. C'est une loi de la nature à laquelle on ne peut s'opposer. Mais quand il sut qu'il avoit été tué dans une bataille contre les infideles ; c'étoit un premier jour de l'an, jour auquel il étoit dans l'habitude de donner une grande fête, & de porter une couronne ; il ne fit autre chose, que de l'ôter pour écouter le détail de la mort de son fils ; & quand il eut appris les belles actions qu'il avoit fait en mourant, il remit sa couronne, en assurant qu'il avoit appris avec plus de plaisir les actes de chevalerie qu'il avoit faites, que sa mort ne lui causoit de chagrin. L'empereur prit alors quelques personnes de son conseil, pour causer dans un coin de la chambre. L'impératrice demeura pendant ce tems avec Hyppolite ; mais comme elle vit qu'il ne lui disoit rien, & qu'il étoit honteux avec elle, elle

l'attaqua de converſation, & lui fit cette queſtion.

Quoique je ne te diſe pas abſolument tout ce que je penſe ſur ton compte, j'eſpere que tu pourras le comprendre. Le peu d'expérience que j'ai me fait douter de ce que tu m'as dit. Je te prie donc de m'expliquer pourquoi tu m'as tenu un ſemblable propos. Hyppolite lui répondit tout bas : oſe-t-on parler à V. M. ſans trembler ! Un ſeul regard fier ou mécontent qu'elle jetera ſur un malheureux, peut le faire rentrer vingt pieds ſous terre. Mais cependant je vous dirai avec la plus grande vérité, qu'en entrant dans cette chambre, & vous appercevant, mon premier mouvement a été de me mettre à genoux devant vous. J'ai craint même que l'empereur ne reconnût le trouble & l'embarras où j'étois. Après cela j'ai ſoupiré, & je n'ai que trop remarqué que V. M. ſe moquoit de mon ſoupir. Je vous conjure donc de vouloir m'ordonner comme dame & maîtreſſe, & V. M. verra quelle eſt l'autorité qu'elle à ſur moi, & quelle ſera la patience avec laquelle je ſoutiendrai tout ce qu'elle me voudra faire ſouffrir. Je vous jure partout ce qu'il y a de ſacré,

que Tiran, ni même mon confeſſeur, ce qui eſt bien plus fort, ne ſaura jamais rien de ce qui nous regarde. Qui donc pourra jamais ſoupçonner l'amour que j'ai pour vous ? Mais je n'ai pas la force de vous en dire davantage. L'impératrice lui répondit : je voudrois que tu ſatisfis ici ma curioſité. Rien ne doit t'en empêcher ; car l'amour rend tout égal. Il n'y a que les indiſcrets & les inconſtans, qui méritent punition. Ceux qui aiment bien, doivent au contraire être conſiderez. Car enfin, Hyppolite, quand une dame aime un chevalier, il eſt ſans doute qu'elle le préfere à tous les autres. Vois donc quelle eſt la conſtance qu'un homme doit avoir; car la dame qui l'aime n'a plus d'égards, ni pour mari, ni pour enfans. Elle abandonne ſon honneur à l'objet de ſes vœux, auſſi-bien que ſa perſonne ; & ſi elle a quelques défauts cachés, c'eſt à ſon amant à les ſupporter. Ce que j'en dis au moins, n'eſt pas que j'en aie le moindre ſur ma perſonne, mais ſeulement pour te prouver combien une femme ſe ſoumet à un homme. Je te dirai donc que tout ce que tu m'as dit m'auroit fait grand plaiſir, ſi tu étois moins timide, & ſi tu me l'avois répeté.

Tout ce que tu me diras me sera agréable, & quelque criminel qu'il puisse être, je ne le dirai ni à l'empereur, ni à personne au monde. Mais, je te le redis encore, un amour honteux ne me plaît pas. Ces mots ayant rassuré Hyppolite, il répondit : vos rares qualités m'ont mis cent fois à vous déclarer l'amour que vous m'avez inspiré ; mais le respect dû au rang auguste que vous occupez, m'a toujours retenu. L'éclat de votre beauté m'a charmé ; & si Dieu me fait la grace de vous posséder, quel est le chevalier qui pourra m'être comparé ? Votre excellence doit me pardonner en faveur de ma jeunesse. Si je lui explique mal tout ce que je sens, vous venez de me consoler, & je ne vis que dans l'espérance de vous plaire. Si vous ne m'aimez pas, je ne survivrai point à un si grand malheur. C'est de vous que dépend ma destinée, j'attends aux pieds de V. M. un arrêt qui reglera le sort de mon amour. Jugez de sa violence. Il me fait oublier ce que je suis.

Tout ce que tu me dis d'agréable, repliqua l'impératrice, mérite que je te réponde. Ce ne sera cependant pas de la façon que tu le desires ; car tu as mis

mon esprit dans une grande agitation. Je ne comprends pas pourquoi tu veux me plaire, ton âge étant si différent du mien ; & si l'on savoit que je t'aimasse, que diroit-on en me voyant amoureuse d'un homme qui pourroit être mon petit-fils ? Je sai d'un autre côté que l'amour des étrangers n'est point constant, & que celles qui n'ont point de maris, sont plus en liberté de bien aimer. J'en ai un, & je ne sai point encore comment m'y prendre pour le tromper. Ton amour s'accommoderoit-il de voir un autre posséder ce que tu désires ? Peut-être qu'à ma place toute autre femme chercheroit les moyens de se rendre heureuse, en t'accordant ce que tu demandes ; car, je te l'avoue, tu me sembles fait de façon à porter avec toi l'excuse des fautes que tu ferois faire. Mais je veux t'aimer sans avoir rien à me reprocher, & m'exposer au péril d'aimer un étranger. L'impératrice ne put en dire davantage, parce que l'empereur se leva, & vint lui donner la main pour aller souper. Hyppolite de son côté assaya inutilement de lui parler. Plaisir de ma vie s'en étant apperçue, lui demanda ce qu'il avoit de si secret & de si important à dire à l'impératrice. Ce n'est rien autre chose,

chose, lui répondit-il, que des nouvelles qu'elle me demande de Tiran. Elle voudroit bien qu'il pût être au camp, d'où on écrit tous les jours qu'il y est infiniment desiré.

Le lendemain matin Hyppolite partit sans avoir de réponse. Tiran lui demanda pourquoi il avoit été cinq jours absent. Seigneur, lui répondit-il, l'empereur & la princesse m'ont retenu, pour me parler de vous. Ils veulent incessamment venir vous rendre visite. C'est pourquoi la princesse ne vous a point fait de réponse. Je suis bien aise, répondit, Tiran, d'imaginer que je la verrai bientôt. Il fit sur le champ appeller les médecins, & les pria de le faire porter à la ville, parce qu'il se trouvoit beaucoup mieux, & les assurant qu'il s'y rétabliroit plus en un jour, qu'en dix où il étoit, parce que l'air de la mer, auprès de laquelle étoit la ville, lui étoit fort sain, & que c'étoit une expérience qu'il avoit faite plusieurs fois, lorsqu'il avoit été blessé. Les médecins approuverent sa résolution. Il en partit deux pour en instruire l'empereur, qui monta à cheval avec une nombreuse suite, & vint au-devant du général, qui fit le chemin en quatre

ours dans un brancard porté par des hommes. Quand il fut arrivé dans sa maison, l'impératrice, & toutes les dames furent lui rendre visite, le féliciter sur sa convalescence. Une des demoiselles de l'impératrice, la plus affidée, ne quittoit point la princesse lorsqu'elle étoit chez Tiran. Cependant malgré son importunité, ils se donnoient des marques de leur amour, pendant que Plaisir de ma vie alloit & venoit pour mener cet affaire à bien.

La treve étant expirée, la guerre recommença avec beaucoup de chaleur. Les Turcs n'ignoroient pas la maladie de Tiran; & comme le nombre s'étoit considérablement augmenté, ils venoient tous les jours à la ville de Saint George, & c'étoit-là qu'il se faisoit de beaux faits d'armes, qui coutoient la vie à bien des chevaliers de part & d'autre. Les Turcs vinrent un jour avec toute leur armée, pour s'emparer des écluses, afin de n'en plus être incommodés. Mais loin d'y réussir, ils perdirent plus de trois mille des leurs. Ils vouloient donner bataille ce our-là même; mais leur grand nombre mpêcha les chrétiens de l'accepter. Ce oit alors que vœux dans toute l'ar-

mée, pour la ſanté de Tiran. On diſoit hautement : s'il avoit été préſent on n'auroit pas refuſé le combat.

L'empereur mandoit tous les jours de ſes nouvelles, aſſurant qu'il commençoit à ſe lever; mais qu'il falloit attendre que ſa jambe fût fortifiée. A la vérité Tiran ſe rétabliſſoit chaque jour, & marchoit dans la chambre avec une bequille. Les dames venoient lui tenir compagnie de tout leur cœur, & la princeſſe avoit toutes les attentions du monde pour lui. Tiran bien aſſuré de n'être point eſtropié, n'avoit aucune impatience pour ſa guériſon, puiſqu'il voyoit tous les jours ſa belle princeſſe; & ſans trop s'embarraſſer du ſuccès de la guerre, il ne penſoit qu'à ſatisfaire ſon amour. Mais l'impératrice étant un jour dans ſa chambre, & placée de façon que la princeſſe ne pouvoit rien dire que ſa mere ne l'entendît, Tiran appella Hyppolite, & lui dit tout bas : ſors, & reviens te mettre auprès de l'impératrice. Parle lui de tout ce que tu croiras qui la pourra le plus amuſer, afin que je puiſſe entretenir la princeſſe. Hyppolite obéit, & dit tout bas à l'impératrice : mon amour m'oblige à venir auprès de V. M. je me déplais

partout ailleurs. Je vous conjure, tant je souffre par l'incertitude où je suis de vous plaire, de m'accorder un don : c'est d'être aimé de V. M. elle me rendra le plus heureux des hommes.

Tu me parois digne de l'être, lui répondit-elle, ta vertu & ta douceur me feront passer toutes les bornes de la pudeur ; disposes-de moi ; ordonnes en, pourvu que tu me jure d'être discret ; car enfin ne pense pas seulement à te satisfaire, songe au danger & au déshonneur auquel tu m'exposerois. Mais je me fie en ta vertu, & je compte que tu te conduiras à ma volonté. Attends-moi donc cette nuit sur une petite terrasse qui est auprès de ma chambre. Sois sûr que je ne serai pas long-tems sans t'y venir trouver ; car je t'aime à la folie.

Hyppolite voulut lui représenter un doute qu'il avoit sur cette démarche. Mais l'impératrice lui dit : L'excès de l'amour n'envisage pas les dangers. Si tu en ressens autant que tu m'en assures, tu feras ce que je te dis, sans t'embarrasser du reste. Hyppolite lui répondit qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonnoit. Ils finirent là cet entretien. L'impératrice suivie de toutes ses dames, sortit de chez

Tiran. Quand elle fut arrivée au palais, elle alla rendre visite à l'empereur. Après l'avoir entretenu quelque tems, occupée de son nouvel amour, elle sortit, & dit à la princesse de demeurer avec les demoiselles pour tenir compagnie à l'empereur. Elle passa dans sa chambre, & fit changer son lit, qui n'étoit que de drap, pour en mettre un d'étoffe de soie brodée, sous prétexte que l'empereur l'avoit assurée qu'il vouloit venir coucher avec elle; & comme il y a long-tems, dit-elle, qu'il n'est venu, je veux le bien traiter. Toute la chambre fut donc promptement tendue de brocard d'or, & le lit bien parfumé.

Après le souper l'impératrice passa dans sa chambre, feignant un mal de tête. Une de ses demoiselles, nommée Elisée, lui demanda devant toutes les autres, si elle ne vouloit pas faire venir les médecins, pour prendre quelque remede. Fais ce que tu voudras, lui répondit l'impératrice; mais que l'empereur n'en sache rien, il se serviroit de ce prétexte pour ne pas venir cette nuit. Les médecins arriverent & lui trouverent le pouls fort ému, à cause de l'agitation où la mettoit le combat qu'elle s'atten-

doit d'avoir à soutenir contre un jeune chevalier. Ils lui conseillerent de prendre un peu de sirop de cinnamome, ce qui lui soulageroit infailliblement la tête, & la feroit dormir. L'impératrice leur répondit : je ne compte pas beaucoup sur le sommeil de cette nuit ; & de la façon dont je me trouve, je m'attends à chercher tous les coins de mon lit. Si vous croyez passer une si mauvaise nuit, lui répondirent les médecins, envoyez-nous chercher promptement, & nous viendrons vous veiller. Je n'accepte point votre proposition, leur répondit-elle, je ne veux pas que vous me voyez, le mal que j'ai n'a pas besoin de témoins. Je vais me coucher. En s'en allant, ils lui recommanderent bien de ne pas oublier la malvoisine. Elle n'eut garde de l'oublier. Elle se baigna, se parfuma, & fit encore parfumer son lit. Ensuite elle dit à ses demoiselles d'aller se coucher, & de fermer la porte de leurs chambres. Elle avoit à côté de la sienne un petit cabinet dans lequel elle avoit coutume de se coëffer. Ce cabinet donnoit sur la terrasse où l'attendoit Hyppolite. Quand l'impératrice se leva, Elisée qui l'entendit, vint à elle,

croyant qu'elle se trouvoit mal, & lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle se trouvoit à merveille ; mais qu'elle avoit oublié de dire une oraison qu'elle disoit tous les soirs. Elisée la pria de vouloir bien la lui apprendre. L'impératrice y consentit, & lui dit: il faut se mettre à genoux devant la premiere étoile que l'on voit, & dire trois *Pater*, & trois *Ave* en l'honneur des trois rois d'Orient, pour les prier d'obtenir du glorieux Jesus, & de sa sainte mere, que l'on soit bien conduit, & délivré de tout malheur, comme ils l'ont été eux-mêmes du cruel Hérode. Par ce moyen l'on obtient, continua-t-elle, tout ce que l'on demande. Va, ne me détourne pas plus long-tems de ma priere. La demoiselle retourna se coucher. L'impératrice entra dans le cabinet. Quand elle entendit sonner l'heure dont elle étoit convenue, elle mit par dessus sa chemise une robe de velours verd doublée de martre zibeline. Elle ouvrit la porte de la terrasse, & vit Hyppolite, qui pour n'être point apperçu, s'étoit couché à plat. Cette attention, & ce ménagement de sa réputation lui fit plaisir. Quoique la nuit fut très-obscure, Hyppolite re-

connut l'impératrice. Il se mit à ses genoux, lui baisa les mains, & voulut lui baiser les pieds. Mais loin d'y consentir, elle le baisa mille fois sur la bouche, le prenant par la main, & lui témoignant tout l'amour imaginable, elle lui proposa de passer dans sa chambre. Non, madame, lui répondit Hyppolite, je n'y passerai jamais, que mon bonheur ne soit assuré; & la prenant dans ses bras, il la mit à terre, & satisfit là l'impératrice de l'amour.

Ils entrerent ensuite dans la chambre. Hyppolite la mettant au comble de la joie par l'amour qu'il lui témoignoit, lui dit qu'il n'avoit point de termes assez forts pour exprimer tout ce qu'il venoit de trouver de charmant en elle, ni combien de moment en moment son amour augmentoit. L'impératrice lui répondit: je ne me plaindrai de rien dans la vie, puisque j'ai été assez heureuse pour t'avoir. Madame, lui dit Hyppolite, nous ne sommes pas ici pour discourir, de grace mettons-nous au lit; là nous parlerons de choses qui augmenteront votre plaisir & qui mettront le comble à ma félicité. Hyppolite se déshabilla promptement, il en fit autant à l'impératrice

qui lui parut si agréable en chemise, qu'il étoit aisé de s'imaginer combien elle avoit eu de charmes étant fille. La princesse lui ressembloit en beaucoup de choses, mais l'impératrice avoit été encore mieux dans son tems. Hyppolite la prit par les bras, se mit dans le lit avec elle, les plus tendres badinages, les caresses les plus vives se succédoient mutuellement; mais au bout de quelque tems une partie de la nuit étant passée l'impératrice jeta un grand soupir. Hyppolite lui demanda: pourquoi soupirez-vous, madame? Seriez-vous mécontente de moi? Helas! au contraire, lui répondit-elle, mon goût pour toi est encore augmenté: je te croyois seulement un bon chevalier, & tu me parois à présent le meilleur & le plus brave de tous; mais ce qui m'afflige, c'est que l'on te regardera comme un hérétique. Comment donc, madame, reprit Hyppolite? qu'ai-je donc fait pour cela? On le peut, continua l'impératrice, puisque tu as couché avec ta mere. Il n'y a que moi, reprit Hyppote, qui connoisse ce que vous valez; plus je vous examine & plus je trouve que tout est beau en vous. Cette raillerie ayant ranimé l'amour d'Hyppolite, ils

passerent le reste de la nuit jusqu'au jour sans dormir. L'impératrice avoit bien raison de dire aux médecins qu'elle la passeroit sans fermer les yeux. Enfin ils s'endormirent, & quand le jour fut grand, la demoiselle Elisée après s'être habillée, entra chez l'impératrice pour voir si elle n'avoit besoin de rien. Lorsqu'elle fut auprès du lit, elle vit un homme à côté de sa maîtresse; il avoit un bras étendu, sur lequel elle avoit la tête appuyée, la bouche de ce même homme étoit appliquée sur la gorge de l'impératrice. Sainte Marie, dit Elisée, qui est ce traître qui trahit ma dame ? Elle eut envie de crier pour dire, meure le traître qui est entré par adresse dans cette chambre pour satisfaire ses desirs. Mais elle fit réflexion qu'il n'y avoit personne qui fût assez hardi pour venir là sans sa permission. Elle se douta bien que l'appareil de la chambre ne s'étoit pas fait sans mystere. Elle n'oublia rien pour reconnoître l'homme; mais comme il avoit la tête baissée, elle ne put y réussir. Elle craignit que les autres demoiselles ne vinssent à leur ordinaire, pour le service de l'impératrice : elle entra donc dans leur chambre, & leur

dit, que leur maîtresse ne vouloit pas qu'elles entrassent, qu'elles ne fissent point de bruit, parce qu'elle n'avoit pas encore assez dormi. Une demi-heure après les médecins vinrent pour savoir comment elle se trouvoit. La demoiselle Elisée fut à la porte, leur dit qu'elle réposoit, après avoir été tourmentée pendant la nuit. Nous resterons ici jusqu'à son réveil, répondirent-ils, l'empereur nous l'a ordonné. La demoiselle ne sachant quel parti prendre, ni décider si elle l'éveilleroit ou non, étoit dans cette irrésolution, lorsque l'empereur vint frapper à la porte. La demoiselle épouvantée courut au lit, & dit tout bas : levez-vous promptement, madame, ou vous êtes morte. Votre mari frappe à la porte, & vous voyez que vous l'avez offensé ; que maudit soit celui qui est à vos côtés ; si j'avois le pouvoir de la reine Pantasilée, je saurois bien le punir ; mais nous n'avons nous autres de ressource que dans nos larmes. L'impératrice reveillée par ces paroles n'eut pas la force de rien dire. Hyppolite qui n'avoit pu distinguer ce que disoit cette demoiselle, & qui pour n'être pas reconnu, avoit mis la tête sous la couverture,

voyant l'état où l'impératrice se trouvoit, lui passa le bras sur le cou & la tirant dans le lit, demanda qu'elle étoit la cause de son chagrin. Helas ! mon fils, on ne peut avoir dans ce monde un plaisir complet. Le vieil empereur est à la porte, ta vie & la mienne sont en grand danger, mon bonheur est fini, je ne te survivrai pas. Hyppolite fut très-inquiet de cette nouvelle. Il ne s'étoit jamais trouvé dans une pareille situation, & n'avoit pas beaucoup d'expérience. Il se mit à pleurer avec l'impératrice, sans savoir quel conseil lui donner. Il pria la demoisellle de lui apporter son épée qui étoit dans le cabinet, & reprenant courage, il dit, je veux mourir devant V. M. & quelque juste que soit ma mort, je la vendrai bien cher. L'impératrice n'entendant aucun bruit, dit à Hyppolite : va, mon fils, sauve-toi, sauve-toi dans ce cabinet, je l'entretiendrai, s'il a quelque chose d'important à me dire, pendant ce tems tu pourras sauver tes jours, que je desire uniquement qui te soient conservés aussi-bien que l'honneur. Pour l'empire grec & quatre fois autant, je n'abandonnerai pas V. M. baisez-moi, je vous prie, pour gage de la parole que je vous en donne.

Ce discours augmenta la douleur de l'impératrice, & sa douleur augmenta son amour. Comme elle n'entendoit faire aucun bruit, elle sortit du lit en chemise pour voir ce qui se passoit, & par une fente de la porte, elle vit l'empereur qui parloit avec les médecins. Le danger ne lui parut pas aussi grand qu'elle le craignoit, elle courut à Hyppolite, & le prenant par les deux oreilles, elle le baisa tendrement, & lui dit : mon fils, je te prie au nom de l'amour le plus tendre de passer dans ce cabinet, afin que je puisse voir l'empereur & les médecins, & trouver quelque excuse dans leur esprit. Hyppolite lui répondit, qu'il étoit parfaitement soumis à ses volontés ; mais qu'il la prioit de ne le point renvoyer, parce qu'il ignoroit à quel dessein ils venoient. Ne craignez rien, poursuivit l'impératrice, il y auroit un autre bruit dans le palais, si ce qu'Elisée m'a dit d'abord étoit vrai. Hyppolite entra donc dans le cabinet, pendant qu'elle fit ouvrir la porte de sa chambre. L'empereur & les médecins approcherent de son lit, & lui demanderent comment elle se trouvoit, & comment elle avoit passé la nuit. Elle leur répondit, que la

douleur qu'elle avoit ſentie à la tête & à l'eſtomac ne lui avoient permis de fermer l'œil que ſur le matin ; mais à préſent, ajouta-t-elle, je me trouve mieux, & je ſerois abſolument guerie, ſi j'avois dormi plus long-tems ; mais on ne peut avoir de plaiſir parfait en ce monde, car Eliſée m'a réveillée cruellement ; & tout ce que je deſirerois, ſeroit de me retrouver dans la ſituation où j'étois, & d'avoir encore dans mes bras ce que j'aime avec le plus d'ardeur ; pour lors je ſerois guérie de tous les maux. Qu'aviez-vous donc dans vos bras, reprit l'empereur ? Tout ce j'aime le plus, vous dis-je, pourſuivit l'impératrice, car dans le peu de tems que j'ai dormi, il m'a paru que j'étois en chemiſe avec une robe de velours verd, doublée de martres, & que je diſois la priere que je dis ordinairement aux trois rois d'Orient. Après l'avoir prononcée, j'ai entendu une voix qui m'a dit : attends, tu vas avoir le plaiſir que tu demandes. Un moment après, j'ai vu paroître mon fils, que j'aimerai toute ma vie, ſuivi de pluſieurs autres chevaliers : ils étoient tous vêtus de blanc, il tenoit Hyppolite par la main ; l'un & l'autre ſe ſont approchés de moi,

ils m'ont baisé les mains, & je n'ai pas voulu leur permettre de me baiser les pieds, ils se sont assis par terre, & m'ont dit des choses que j'ai entendues avec un grand plaisir, & qui ne sortiront jamais de mon cœur : nous sommes entrés après cela dans cette chambre, & mon fils s'est couché auprès de moi, j'ai passé mon bras sur ses épaules, pendant qu'il me baisoit la gorge. Jamais je n'ai dormi avec un si grand plaisir. Mon fils me disoit : puisque vous ne pouvez plus m'avoir dans ce monde, regardez mon frere Hyppolite comme votre fils, je l'aime autant que ma sœur Carmésine. Hyppolite pendant ce tems étoit à genoux au milieu de la chambre, & je demandois à mon fils quel étoit le beau lieu qu'il habitoit. Il m'a fort assuré qu'il étoit en paradis avec les chevaliers martirs, parce qu'il avoit péri faisant la guerre aux infideles. Dans ce moment Elisée m'a réveillée. Ne vous le disois-je pas, interrompit l'empereur ? elle ne parle que de son fils. Ah ! Seigneur, poursuivit l'impératrice, songez-vous bien que je le tenois sur ce bras, pendant qu'avec son agréable bouche il me baisoit la gorge ? Vous savez que les songes du

matin ſont vrais. Je crois même qu'il n'eſt pas encore parti ; & je voudrois éprouver en dormant encore, s'il ne viendroit pas me parler, & ſi je n'aurois pas autant de plaiſir que j'en viens d'avoir. L'empereur la pria de ne ſe point mettre ces folies en tête, & lui conſeilla de ſe lever, puiſqu'elle ſe trouvoit mieux, en l'aſſurant que plus l'on s'occupoit de ſemblables idées, plus elles ſe préſentoient à l'eſprit. L'impératrice le conjura encore de la laiſſer un peu repoſer : & les médecins conſeillerent à l'empereur de ſortir, qu'il pourroit arriver que ſa maladie devint plus conſidérable, ſi on ne lui donnoit pas ce foible ſoulagement. Il ſortit donc auſſi-bien que toutes les demoiſelles, à la réſerve d'Eliſée.

Quand les portes furent fermées, elle fit revenir Hyppolite à la place qu'il occupoit, & dit à Eliſée : Puiſque ton bonheur a voulu que tu fuſſes inſtruite de tout ceci, je te recommande d'avoir plus de ſoin d'Hyppolite que de moi-même ; demeure dans ce cabinet juſqu'à ce que nous ayons un peu dormi, tu ſeras mieux avec moi que toutes tes compagnes, je te marierai plus avantageuſement ; je te promets de plus qu'Hyp-

polite te fera tant de bien que tu feras contente. Je jure Dieu, madame, répondit Elifée, que je ne ferai ce que vous m'ordonnez que pour obéir à V. M. car pour Hyppolite, je ne lui rendrois pas le moindre fervice. Je ne l'aime ni ne l'honore, & depuis que je l'ai vu aux côtés de V. M. je le détefte, & lui veux un mal infini. Je voudrois qu'un lion le devorât. Hyppolite lui fit quelques honnêtetés auxquelles elle répondit fort mal. Elle paffa dans le cabinet où elle fondit en larmes. Les deux amans demeurerent fi long-tems au lit, qu'il étoit prefque l'heure de vêpres quand ils en fortirent : Ils trouverent Elifée qui pleuroit encore ; l'impératrice la confola, & la pria de ne point penfer à l'aventure d'Hyppolite, car elle craignoit qu'elle ne la découvrît. Elifée lui répondit qu'on lui feroit fouffrir autant de maux qu'à aucun des faints Apôtres, qu'elle ne diroit rien que par fon ordre ; & que par rapport à elle, elle rendroit à Hyppolite tous les fervices imaginables. L'impératrice fut très-contente, & laiffant Hyppolite dans le cabinet, elle fe remit au lit. Elle fit ouvrir les portes de fa chambre où l'empereur, Carméfine &

toutes les dames accoururent avec les médecins ; elle leur fit encore part du ſonge qu'elle avoit eu. On ſervit le dîner. L'impératrice mangea comme une perſonne fatiguée du grand chemin qu'elle avoit fait. Eliſée eut beaucoup de ſoin d'Hyppolite, elle lui porta deux faiſans, & tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire, ſans oublier le deſſert ; & quand il ne vouloit plus manger, elle l'en prioit au nom de ſa maîtreſſe. Hyppolite, pour n'en être pas haï, lui diſoit les choſes les plus agréables ; mais elle ne lui répondit jamais rien que ſur celles qui étoient néceſſaires à ſon ſervice. L'impératrice demeura au lit juſqu'au lendemain après le dîner de l'empereur. Pour lors elle ſe para, & fut à la chapelle pour entendre la meſſe. Il y eut même une grande diſpute parmi les chapelains pour ſavoir ſi l'on diroit la meſſe, parce qu'il étoit plus de midi. Hyppolite demeura une ſemaine entiere au milieu des plaiſirs. Enſuite l'impératrice lui donna congé, en l'aſſurant qu'il pourroit revenir quand il ſeroit repoſé, & qu'il la trouveroit toujours prête à le recevoir. Elle tira de ſa caſſette où elle mettoit ſes diamans, un collier compoſé de croiſſans d'or

ayant une belle perle à chaque pointe & un gros diamant au milieu, d'où pendoit une petite chaîne d'acier qui soutenoit une pomme de pin d'or émaillé, une partie des écailles étoient entr'ouvertes, & laissoient voir de gros rubis qui représentoient les grains ; les autres écailles étoient formées par des émeraudes, des saphirs, & par d'autres pierres de couleur, du plus grand prix. Ce bijou valoit plus de cent mille ducats : elle le lui mit elle-même au cou, en lui disant : Demande à Dieu, mon fils Hyppolite, que je vive, & sans miracle je pourrai dans peu d'années te faire roi ; porte ce collier pour l'amour de moi, & souviens-toi que celle qui te l'a donné t'aime plus que sa propre vie. Hyppolite se mit à genoux, lui baisa la main, & lui demanda pourquoi elle vouloit lui faire présent d'une chose aussi magnifique ; qu'il la supplieroit d'accepter si elle lui appartenoit. L'impératrice lui répondit : Il est juste, Hyppolite, que ta maîtresse te donne, & tu ne dois pas la refuser ; car la premiere fois que l'on se voit, le plus riche & le plus élevé doit donner à celui qui l'est moins. Vous êtes maîtresse de ma vie & de mon sort, lui répondit

Hyppolite, que voulez-vous que je fasse? Je veux, dit l'impératrice, que tu t'en ailles. Je crains que l'empereur n'entre demain dans ce cabinet, & qu'il ne t'y surprenne. Va-t-en, nous trouverons bien le moyen d'y revenir, quand l'inquiétude que j'ai pour demain sera passée. Hyppolite lui dit alors : J'ai remarqué que V. M. ne m'aime pas autant que je l'aime ; ma passion pour vous est extrême, mais je me tiens perdu dans votre cœur au peu d'amour que vous me témoignez. Comment ! c'est ainsi que vous me dites adieu, à moi qui suis au désespoir de me séparer de vous, & de penser que je ne vous verrai plus. Vous en usez avec moi comme on fit avec un homme qui mourant de faim, s'écarta de son chemin, & fut obligé de passer la nuit sans secours dans la campagne. Le lendemain matin il apperçut un château sur une montagne, il marcha de ce côté, & trouvant une vigne auprès, il y entra pour satisfaire sa faim qui étoit extrême ; cette vigne étoit pleine de raisins. Le seigneur, qui l'avoit remarqué, envoya un de ses valets pour examiner ce qu'il faisoit, avec défenses de lui rien dire. Le valet revint, & rapporta qu'il étoit con-

ché par terre mangeant tout ce qu'il trouvoit sans distinction & jusqu'aux feuilles: c'est qu'il les trouve bons, répondit le chevalier, mais va encore voir comme il se gouverne. Le valet rapporta qu'il ne mangeoit plus avec la même avidité, mais qu'il prenoit les grains quatre a quatre, cinq à cinq: Ne lui dis mot, il y trouve encore du goût. Quelque tems après le valet renvoyé encore, l'assura qu'il choisissoit les grains les plus mûrs, & qu'il n'en prenoit que le jus: Le maître lui dit alors: Va, cours & fais sortir ce coquin de ma vigne. V. M. me traite de la même maniere, cependant je lui obéirai toujours.

L'histoire d'Hyppolite fit un si grand plaisir à Elisée, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Ce qui surprit beaucoup les deux amans, & s'adressant à Hyppolite, elle lui dit qu'elle voyoit bien qu'elle lui avoit fait injustice, & qu'il étoit homme de bon esprit, qu'elle lui promettoit de l'aimer & de lui rendre service autant qu'elle le pourroit; se tournant ensuite vers l'impératrice, elle la pria de le laisser tout autant qu'il le voudroit, ce que l'impératrice accorda. Hyppolite courut l'embrasser pour la remer-

cier de la grace qu'elle avoit obtenue pour lui : Par ce moyen la paix fut faite entr'eux. Un jour qu'Hyppolite étoit dans le cabinet, Elisée qui s'entretenoit avec l'impératrice, lui dit : Mais, madame, comment souffrez-vous qu'un chevalier que vous aimez demeure dans la maison de Tiran ? V. M. ne peut-elle pas le mettre en état d'avoir la sienne, & de n'être aux gages de personne ? Pour moi, qui ne suis qu'une pauvre demoiselle, je voudrois donner à mon amant tout ce que j'aurois. J'y consens, lui dit l'impératrice, puisque tu me le conseilles ; quoique pour l'ordinaire les étrangers, quand ils sont riches, ou retournent dans leur pays, ou deviennent indiscrets. madame, celui-là, reprit Elisée, n'est pas de ce caractere, vous l'avez vu si jeune dans votre cour. Eh bien, poursuivit l'impératrice, je vous accorde cette grace, afin qu'il vous en aime encore plus. Hyppolite étoit demeuré quinze jours dans le cabinet. La veille qu'il en devoit sortir, il pria l'impératrice, qui étoit appuyée sur ses genoux, de vouloir bien lui chanter une chanson tendre, car elle chantoit à merveilles. Pour lui faire plaisir, elle chanta

le Lay de Triftan, lorfqu'il fe plaignoit du coup de lance qu'il avoit reçu du roi Mare ; après quoi elle dit. Que feras-tu, malheureufe, fans ton Hyppolite ? Pour lors elle fe mit à pleurer. Elifée, pour empêcher qu'ils ne s'affligeâffent, les fit paffer dans le cabinet, & prenant les clefs de la caffette, où étoient les diamans, elle commençoit à l'ouvrir : Mais l'impératrice l'empêcha de continuer jufqu'à ce qu'elle eut dit à Hyppolite : Il ne te convient point de demeurer avec perfonne, penfe que je t'adore comme Dieu, que j'efpere tout de toi, & que je veux dépenfer pour toi tout ce que j'aurai pendant le cours d'une vie que je confacre à ton amour : Je veux donc que tu prennes une maifon fur le pied de trois cents bouches. Crois que je fuis affez riche pour toi & pour moi. Hyppolite fe mit à genoux pour la remercier, & la pria de ne le point faire fortir avec tant de précipitation de la maifon de Tiran, de peur que l'on en parlât, mais que dans quelques jours il feroit tout ce qu'elle ordonneroit. Elifée ouvrit la caffette, & tira par ordre de l'impératrice un gros fac de ducats qu'Hyppolite avoit peine à porter. Enfuite elle lui donna quatre

cents très-belles perles, & lui dit d'en faire broder des grappes de raisins sur un habit, puisqu'elles avoient été la cause de leur réconciliation.

Pendant le souper de l'empereur, Hyppolite sortit du palais, il fut chez un marchand choisir du brocard verd, dont il fit faire une robe traînante, doublée de martre zibeline avec les chausses brodées sur le dessein que la demoiselle Elisée lui avoit donné. Quand il eut donné ordre à toutes ses affaires, il partit secrétement de la ville & s'en fut à Beaulieu, sous le prétexte de voir ses chevaux. Il écrivit delà à Tiran, & lui manda qu'il y étoit demeuré quelques jours, parce qu'il s'étoit trouvé incommodé. Le messager s'acquitta si bien de sa commission, que Tiran & tous les autres ne soupçonnerent rien. Lorsqu'Hyppolite sut que ses habits étoient prêts, il partit de Beauséjour sur un cheval très-leger. Quand il fut à la ville, il mit ses nouveaux habits qui étoient aussi magnifiques que de bon goût. L'impératrice & la princesse étoient aux fenêtres chez Tiran, quand elles le virent venir. Il les apperçut de son côté, & fit faire quelques voltes à son cheval : Après quoi

quoi il mit pied à terre. Quand il eut fait la révérence aux dames, il s'informa de la santé de son maître, qui lui répondit qu'il se trouvoit très-bien, & que depuis deux jours il alloit à la messe. On ne peut exprimer le plaisir que l'impératrice eut de le revoir, elle lui dit : O mon fils, je veux savoir de tes nouvelles & où tu étois lorsque je t'ai vu en songe avec mon fils. Elle ne put prononcer ces paroles sans pleurer. Tiran & tous les autres s'empresserent à la consoler. L'empereur arriva suivi de beaucoup de chevaliers, & la voyant dans cet état, il lui dit : Est-ce ainsi, madame, que vous tenez compagnie à notre général ? Il me semble que vous devriez l'amuser autrement que par des larmes. Seigneur, répondit l'impératrice, vous connoissez tous mes chagrins, dans ce moment la vue d'Hyppolite a rappellé toutes les idées du songe que je fis le jour que vous arrivâtes avec les médecins, & que vous interrompîtes le plaisir dont je jouissois ; car en peut-on imaginer un plus sensible que de mourir dans les bras de ce que l'on aime ? & puisque je suis privée de ce que j'avois de plus cher, je t'adopte pour mon fils, continua-t-elle, en s'adressant à Hyp-

polite ; & le prenant par la main, regarde-moi comme ta mere, rien dans le monde ne pourra changer mes ſentimens, tu le mérites, & je t'aimerai pour l'amour de ce que j'aime le plus ; elle avoit en vue Hyppolite, & tout le monde penſoit que c'étoit le prince qu'elle avoit perdu : Elle raconta encore le ſonge qu'elle avoit eu. Après quoi l'empereur ſe retira avec toutes les dames. L'impératrice ne voulut point qu'aucun autre qu'Hyppolite lui donnât la main ; elle avoit toutes les attentions imaginables pour lui ; elle lui faiſoit mille préſens devant l'empereur ; elle ne vouloit ni dîner, ni ſouper, qu'il ne fût à ſes côtés.

Tiran profitoit de tous les inſtans pour avancer ſes amours. Il avoit encore le ſecours des lettres, graces aux ſoins de Plaiſir de ma vie ; & quand il ſe trouvoit bien de ſa jambe, il s'en alloit tout ſeul au palais, quoique les médecins le contraigniſſent encore. L'empereur leur demandoit ſouvent quand il ſeroit pleinement rétabli. Ils lui répondoient qu'il ſeroit inceſſamment en état de monter à cheval. Tiran inſtruit de l'inquiétude que l'empereur avoit pour ſon départ,

étoit très-affligée de ne pouvoir accomplir son dessein. L'amour que la veuve Reposée avoit pour lui étoit toujours demeuré dans le silence ; mais frappée de ce que l'empereur avoit dit, elle ne douta pas que son départ ne fut proche ; elle ne songea plus qu'à engager Tiran à la mener avec lui pour avoir soin de sa santé ; & supposé qu'elle ne réussît pas dans ce dessein, son esprit diabolique lui suggéra les moyens de brouiller toute la cour. Elle fut donc trouver la princesse, & lui dit. Tiran, en revenant de la messe, m'a demandé un moment d'entretien. Je lui ai répondu que j'y consentois, si vous m'en donniez la permission. Je ne doute pas, comme il se voit près de son départ, que ce ne soit pour me parler mal de V. A. car à peine sera-t-il parti, qu'il ne se souviendra pas de vous avoir vue ; & c'est ce qu'il me disoit encore l'autre jour avec autant de plaisir & de confiance, que s'il me racontoit quelques-unes de ses prouesse. Il ajouta qu'un homme ne devoit ni prendre, ni quitter les armes pour une femme quelque belle qu'elle pût être. En verité il parle comme un homme du monde, & nullement comme

un chevalier amoureux. Eh bien, lui répondit la princesse, voyez ce qu'il veut vous dire ; examinons s'il a quelque mauvais dessein. En tout cas, ajouta-t-elle, vous me donnez toujours un bon conseil, c'est de bien prendre garde à lui. Mais, poursuivit la veuve Reposée, pour que je puisse découvrir toutes ses faussetés, je crois qu'il ne faut pas que vous sortiez de cette chambre qu'après mon retour.

Alors elle vint dans la salle, & chargea un page d'aller dire à Tiran que la princesse étoit dans la chambre de parade, qu'elle avoit à lui parler, & qu'elle le prioit d'y venir. Le page exécuta promptement la commission. Tiran accourut aussi-tôt avec le plus grand empressement pour voir sa belle princesse. La veuve qui faisoit sentinelle, ne le vit pas plutôt entrer dans la chambre qu'on lui avoit indiquée, qu'elle feignit de sortir de celle de la princesse, vint à lui avec toute la politesse imaginable & l'air le plus affectueux, & lui dit : notre malheur à fait venir l'impératrice dans la chambre de la princesse dans le moment que nous lui parlions de vous, & que nous la supplions de vous faire venir ; car vous

nous éclairez toutes quand nous entrons dans le palais, comme J. C. éclairoit les apôtres; & quand vous nous quittez, nous sommes tristes & affligés. Pour moi, continua-t-elle, toutes les fois que je vous vois, je suis contente, quelque chagrin que je puisse avoir dans l'esprit. Je consens à ne voir jamais Dieu, si je vous en impose. Mais comme la princesse m'a chargé de vous tenir compagnie pendant que l'impératrice sera chez elle, nous devrions nous asseoir, d'autant que vous pourriez vous faire mal à la jambe. Tiran se mit sur un petit lit, & lui dit: Je suis bien sensible au discours que vous me tenez, & aux sentimens que vous avez pour moi; j'attends tout de vous. La passion dont je suis agité, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter. Pour vous donner une forte preuve de tout ce que je voudrois faire pour vous, recevrez, ajouta-t-il, après lui avoir dit mille autres choses, pour se la rendre favorable, recevez cette chaîne, & portez-là pour l'amour de moi. La veuve lui répondit.

Je sens très-bien à quoi tend tout ce que vous venez de me dire; mais je ne puis parler différemment de ce que j'ai fait; & pour répondre à votre propos, je

vous dirai que si vous aimez l'honneur & la vie, je vous conseille de vous retirer du précipice où vous êtes engagé, & de l'abyme de douleur que vous vous préparez ; car personne n'ignore de quelle façon vous vous êtes cassé la jambe. On dissimule à cause de la guerre, & du besoin que l'on a de vous. Mais quand la paix sera faite, Carmésine sera la premiere à vous causer les plus violens chagrins. Comment se peut-il que vous ne vous apperceviez pas de tout ce qui se passe de honteux & d'abominable dans ce palais ? Parce que je les contraints toutes, autant qu'il m'est possible, personne n'a d'amitié pour moi. Ce que je sai plus surement encore, c'est que vous n'êtes point aimé, comme vous mérités de l'être. Cherchez une maîtresse qui soit sincere, franche & loyale. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous que vous aimassiez une honnête femme, qui sut ce que c'est que l'amour, sans vous embarrasser qu'elle soit fille ? Elle vous suivroit par tout où vous voudriez aller, soit en guerre, soit en paix elle ne quitteroit pas votre tente, & le jour & la nuit elle ne penseroit qu'à vous plaire. Dites-moi, je vous prie, lui demanda Tiran, quelle

eſt la dame qui me rendra de ſi grands ſervices ? Malheureuſe que je ſuis, s'écria la veuve! n'en ai-je pas dit aſſez ? Pourquoi voulez-vous feindre de n'entendre pas ce que vous avez ſi bien entendu ? J'ai ſaiſi ce moment, que j'ai cru le plus favorable pour vous déclarer ce que vous me faites ſouffrir depuis que vous êtes arrivé dans cette ville. Tiran lui dit : Je voudrois bien pouvoir répondre au diſcours que vous me tenez ; mais mon cœur ne peut être ſenſible qu'à la paſſion dont il eſt rempli pour la princeſſe. Elle ſeule l'occupe tout entier, il eſt aveugle pour tout le reſte. Regardez la franchiſe avec laquelle je vous parle, comme la preuve de l'eſtime qu'a pour vous un homme qui ne veut pas vous tromper. Choiſiſſez quelque autre chevalier, vous en trouverez dont vous ferez le bonheur, & qui vaudront mieux que moi de toutes manieres. Si je vous avois rendu la maîtreſſe de mon cœur, comme j'ai fait celle qui mérite d'être dame de tout le monde, il n'eſt rien qui me pût engager à vous tromper.

Le veuve Repoſée lui repliqua d'un air tranquille & ſouriant : Tout ce que je vous ai dit n'étoit que pour vous



éprouver, & pour vous connoître à fonds. Mais afin que vous sachiez combien je vous suis attachée, & quels services j'ai dessein de vous rendre, je veux bien vous apprendre ce que vous ignorez, & vous empêcher d'être trompé sur la conduite de la princesse. Elle n'a pas seulement oublié tout ce qu'elle doit à votre amour & à votre mérite, elle a encore oublié ce qu'elle doit à sa naissance, à son rang & à elle-même; car enfin, si l'amour nous fait commettre des fautes, il faut que le mérite qui nous l'a inspiré, puisse nous faire espérer que l'on ne regardera ces fautes que comme des foiblesses. Que celles de la princesse sont d'une nature différente! Je ne comprends pas comnent le ciel est si lent à les punir. Si vous étiez instruit de ses désordres, vous n'auriez plus pour elle que du mépris, & peut-être étendriez-vous ces sentimens sur tout son sexe. Mais pourquoi ne pas vous les découvrir? A quoi bon tant de détours, puisque je vous en ai tant dit? C'est Lauzette, c'est un esclave noir des jardins du palais, à qui elle s'est abandonnée, & qui lui a inspiré cette honteuse passion. Ne croyez pas que ceci soit une fable. Si vous me

promettez de me garder le ſecret, je vous en rendrai vous-même le témoin. Loin de pouvoir arrêter le cours de ſon déſordre, il a fallu moi-même m'y prêter, il a fallu cacher à l'empereur, & le crime, & les ſuites de ce crime. Devois-je laiſſer éclater ſa honte! Devois-je l'abandonner dans le péril où elle étoit! C'eſt à vous, chevalier, à prendre le parti que l'honneur & la raiſon vous conſeillent. Eteignez une paſſion que vous a inſpiré une princeſſe, qui par le plus honteux déſordre, ſe rend chaque jour plus indigne de vous. Quel eſt l'aveuglement des amans, s'écria Tiran! Combien s'empreſſent-ils de perdre l'honneur & la vie, & combien pour ſatisfaire à leurs deſirs, s'expoſent-ils à perdre le royaume des cieux! Vous m'avez percé le cœur, & je ſouffre la plus grande peine que j'aie éprouvée de ma vie. Si je ſurvis au chagrin que j'éprouve, je ne ceſſerai point de pleurer, & jamais je ne pourrai me conſoler.

Mais je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites. Je ne puis me perſuader mon malheur, ni croire qu'il ſoit poſſible qu'une beauté divine s'abandonne à un monſtre, comme celui dont vous me

parlez. Faites-moi donc voir tout ce que je crains. Et toi, belle princesse, viens écouter ce que nous disons ; non, tu ne peux être capable d'une pareille infamie. O ma princesse ! ô mon unique bonheur ! Tiran interrompit son discours par un soupir qui fut suivi de ces mots : Qui jamais a autant aimé que je t'aime ! Puis il se tut, & la veuve Reposée demeura très-inquiete de ce qu'il n'avoit pas ajouté foi à ce qu'elle avoit supposé.

Alors l'empereur entra dans la chambre, & voyant Tiran, il l'emmena pour lui parler des affaires de l'armée. La veuve demeura seule. Elle dit en elle-même : Puisque Tiran n'a pas ajouté foi à mes paroles, la tromperie que j'avois méditée ne peut avoir lieu. Mais quand je devrois donner mon ame au diable, je l'amenerai à ce que je desire. Ils s'éclairciront la princesse & lui ; mon imposture sera découverte. Je veux attendre que l'empereur ait fini, il faut tout tenter, plutôt que de rester perdue d'honneur. Tout est bon, pourvu que je réussisse. Il y a long-tems que je devrois avoir fait ce que je fais aujourd'hui. Au même instant, quoiqu'elle fut en colere, elle entra, en faisant de grands éclats de rire, dans la

chambre de la princesse ; & lui montrant la chaîne que Tiran lui avoit donnée, qui pesoit plus de dix marcs, elle lui dit : madame, vous seriez trop étonnée, si vous saviez la derniere résolution à laquelle il m'a proposé de consentir. Il veut armer une galere, & vous enlever pendant la nuit, pour vous mener dans son pays ; & tout ce que j'ai pu lui dire pour lui faire abandonner ce projet, ne sert qu'à lui en donner plus d'envie. La princesse affligée de ce discours, passa dans son cabinet sans lui répondre. Son amour pour le chevalier lui faisoit souhaiter que ce discours n'eut point de fondement. Mais le crédit que la veuve avoit acquis sur son esprit ne lui permettoit pas de la soupçonner d'une imposture. Elle passa quelque tems dans la plus cruelle agitation ; mais enfin elle crut devoir encore dissimuler. Elle rajusta sa coëffure ; & ayant repris un air plus tranquille, elle repassa dans sa chambre, où elle ne doutoit pas que Tiran ne vînt la chercher. La veuve attendit le chevalier à la porte du conseil : & lui dit : *Je veux encore exiger votre parole, que pour quelque raison que ce soit, vous ne direz rien à la princesse de ce que je vous ai*

confié, & je vous promets de vous en rendre témoin ; & cela avant que les 24. heures soient passées Je vous serai très-obligé, répondit-il, de satisfaire cette triste curiosité ; & je vous jure par le bienheureux monseigneur saint George, au nom duquel j'ai reçu l'ordre de chevalerie, de vous garder le secret. L'empereur appercevant la veuve, lui dit d'aller avertir promptement l'impératrice & sa fille, de les venir trouver dans le jardin où il alloit les attendre. Elles s'y rendirent avec leur suite. L'empereur leur dit qu'il avoit donné ordre que l'on envoyât deux mille lances du camp pour accompagner le général. A cettte nouvelle, la princesse se troubla, & se plaignant d'un grand mal de tête, elle dit : Quoique le général soit ici, je ne puis avoir du soulagemeut, qu'en défaisant ma coëffure. Ce qu'elle fit, & montra les plus beaux cheveux que jamais femme ait portés. Tiran la voyant si belle, sentit redoubler son amour & ses desirs. Elle avoit une robe de damas blanc, & pardessus une mante de toile de France, dont toutes les coutures étoient galonnées d'or. Elle marchoit à grands pas dans le jardin, déboutonnant

ſa robe comme une perſonne qui a peine à reſpirer, & qui ſouffre beaucoup. L'empereur inquiet de ſa ſanté, lui demanda, ſi elle vouloit que l'on fît venir les médecins : mais elle ne le voulut pas. Pendant ce tems la veuve ſortit avec une demoiſelle & deux écuyers ; elle fut chez un peintre, auquel elle dit : Toi, qui es le meilleur de la ville, ne pourrois-tu pas me faire un maſque appliqué ſur un cuir noir, qui reſſemblât à Lauzette le jardinier du palais ? Je voudrois qu'il eut une barbe épaiſſe, & commençant à griſonner comme la ſienne. Il me faudroit auſſi des gands noirs, afin de reſſembler à ce negre. Nous approchons de la Fête-Dieu. C'eſt une maſcarade que je veux faire ce jour-là. Madame, lui répondit le peintre, je ſuis à préſent chargé d'ouvrage ; mais ſi vous me payez bien, je ferai ce que vous deſirez. La veuve lui donna trente ducats. Quand la princeſſe ſe fut promenée quelque tems, elle apperçut Lauzette, qui tailloit un oranger. Elle lui fit quelques queſtions. La veuve étoit alors de retour, elle fit ſigne à Tiran de regarder la princeſſe. Il étoit à côté de l'empereur. S'étant retourné, il ne put s'empêcher de dire en lui-même :

Que maudite soit la veuve, qui veut absolument me faire croire une chose aussi indigne, dont je ne soupçonnerai jamais la princesse, & que je ne croirois pas même quand je la verrois de mes propres yeux. L'empereur dit à une demoiselle, qui se nommoit Prasidé : Dis à ma fille qu'elle appelle le général, & qu'elle le prie de partir au plutôt pour le camp ; car les jeunes chevaliers font plus pour les dames, que pour les hommes. La princesse lui manda qu'elle lui obéiroit. Après qu'elle eut causé quelque tems avec Lauzette sur les orangers & les myrtes, dont il avoit l'inspection, elle vint toujours en se promenant ; & se trouvant vis-à-vis l'empereur, elle appella Tiran. Quand ils furent éloignés de tout le monde, Tiran lui dit : Je serois le chevalier le plus heureux de tous ceux qui respirent, si votre amour avoit été tel que vous me l'aviez promis. Mais la fortune cruelle m'a prouvé l'inconstance de V. A. Cependant malgré tout ce que vous me faites souffrir, votre image est présente à mon esprit le jour comme la nuit. Je serois trop heureux d'obtenir la moitié de ce que je desire. Ecoutez les tendres prieres que je vous

fais, soyez-y sensible. Mais la princesse qui renfermoit avec peine la douleur qu'elle ressentoit, lui dit avec beaucoup de chagrin.

Je ne puis te faire comprendre quel est l'amour que je te porte. Je souffre pour un mal que je n'ai pas commis, & la passion que j'ai pour toi s'en augmente à chaque instant. Mais pour mettre fin à une telle situation, & pour assurer mon répos, & satisfaire à ta demande, mets ta main droite dans la mienne. Après quoi la princesse poursuivit en ces termes : Pour que ceci soit un véritable mariage, je me donne, moi Carmésine, à toi Tiran le Blanc pour femme légitime, & je te prends pour légitime mari. Tiran en dit autant. Après cela la princesse dit : baisons-nous pour gage de la fidélité que nous nous promettons. Saint Pierre & saint Paul l'ordonnent ainsi, comme une preuve de la vérité. Au nom de la sainte Trinité, le Pere, le Fils & le saint Esprit, continua-t-elle, tu peux me traiter comme ta femme, & je jure par tous les Saints, par saint Pierre & saint Paul, que tu as en moi une femme qui vivra dans le devoir, & qui, tant qu'elle respirera, ne t'abandonnera pour

quelqu'autre que ce puiſſe être. Crois, mon cher Tiran, que mon cœur & mon eſprit ont toujours été conformes à ta volonté, & que je t'ai regardé comme Dieu, quoique je t'aie paru quelquefois cruelle. Mon amour augmente avec l'âge. L'honneur que les filles doivent avoir en recommandation, m'a ſeul empêché de répondre à tes deſirs; mais à préſent je ne le conſerverai qu'autant que tu le voudras; & tu verras ſi je t'aime; car je veux dorénavant que mon amour l'emporte ſur le tien. Sois donc tranquille & content. Pour moi, je ne redoute que ton abſence, dont les momens s'approchent. Cette idée m'empêche de te montrer tous mes ſentimens; j'attendrai donc des momens plus heureux. Tiran reſſentoit une joie extrême, en voyant qu'il alloit poſſéder ce qu'il aimoit, & ſe trouver empereur, puiſque la princeſſe lui avoit parlé avec tant d'amour, de ſincérité & de nobleſſe. Il avoit une grande envie de faire part de ſon bonheur au duc de Macédoine ſon couſin-germain.

Mais avant que de quitter la princeſſe, pour avoir encore une plus grande ſureté, il tira de ſa poche un reliquaire

qu'il portoit toujours, dans lequel étoit un morceau de la vraie croix, il pria la princeſſe de mettre les mains deſſus, & de renouveller les ſermens de ſon mariage. Elle jura encore une fois avec grand plaiſir, & renonça à toutes les loix qui pouvoient être contraires à celui qu'elle prenoit pour époux, qui de ſon côté lui fit encore de nouveaux ſermens. Alors il ſe mit à genoux & voulut lui baiſer la main, car il craignoit plus de l'offenſer qu'aucun ſaint; mais elle ne le voulut pas permettre. Il lui témoigna combien il étoit pénétré de reconnoiſſance, & qu'il eſpéroit un autre jour avoir le tems de l'entretenir de pluſieurs affaires. La princeſſe lui répondit : La jeuneſſe & la honte m'ont empêchée de vous montrer juſques ici l'excès de mon amour ; mais cependant je ne me ſuis réſervé que ce que l'honneur exigeoit, & que vous deſiriez le plus. Vous cueillerez ce fruit que le mariage permet, quand il vous plaira ; ce fruit qui vous donne l'empire grec pour votre vie, & que votre valeur vous a fait conquérir ; mais ne ſoyez pas impatient de le poſſéder, car vous ſavez que l'on n'a rien ſans peine en ce bas monde : Pour moi

je n'ai point d'autre plaisir que celui de vous aimer, vous qui êtes tout mon bien ; jugez donc tout ce que votre absence me va faire souffrir. L'idée de votre heureux retour me soutiendra dans ma peine : Je n'ai plus qu'à vous répéter que vous êtes le maître absolu de ma personne. Tiran d'une voix toute émue par l'excès de sa joie, lui répondit : Je vous aurois servi toute ma vie, j'aurois souffert mille fois davantage, que je serois trop recompensé par le présent que vous me faites de votre personne ; vous joignez à la jeunesse un esprit sage, & toutes les vertus à la plus grande élévation ; mais quoique j'aie à présent l'espérance de posséder ce que je desire avec tant d'ardeur, j'éprouve cependant une si cruelle impatience, que chaque heure me paroît un siécle ; je crois que le ciel pour me punir de mes fautes me privera d'un aussi grand bonheur. Je vous conjure donc avant mon départ de m'accorder quelques-unes des faveurs que V. A. vient de me promettre ; & s'il étoit possible d'avancer le tems à venir, vous mettriez le comble à vos bontés ; mais en vous promettant sur tout ce qu'il y a de plus sacré de ne faire que ce

que vous ordonnerez, car je vous regardé comme la déeſſe de ma vie, & je vous adore comme le Dieu dont j'attends le ſalut de mon ame. Tu me parois ſi plein d'amour, lui répondit la princeſſe, & tu as fait de ſi belles actions pour augmenter la foi catholique, que je crois te devoir accorder une partie de tes demandes; mais la honte d'un côté, & de l'autre le ſoin de ma réputation me retiennent encore, & me font craindre de perdre ce que l'on ne peut jamais retrouver; mais il faut, continua-t-elle, que je me ſépare de toi, afin que l'empereur n'ait aucun ſoupçon: Parle à Plaiſir de ma vie, j'exécuterai tout ce dont vous ſerez convenus enſemble. Après cela ils ſe baiſèrent pluſieurs fois, car l'épaiſſeur des orangers les empêchoit d'être vu de perſonne.

Quand la princeſſe fût auprès de ſon pere, elle lui demanda la raiſon de la profonde rêverie où elle le trouvoit. L'empereur lui répondit: Je veux faire demain une grande fête à l'honneur de Tiran pour les grandes batailles qu'il a gagnées ſur terre & ſur mer: Je veux que l'on mette dans ſainte Sophie toutes les bannieres qu'il a priſes, & que les étendarts

de tous les châteaux & villes qu'il a réunis à l'empire grec, ſoient placés avec ſes armes ſur le grand autel, afin que l'on ſe ſouvienne du bien qu'il a fait à cet empire. L'empereur fit venir tous ceux qui compoſoient ſon conſeil, & leur dit ce qu'il vouloit faire. Ils l'approuverent; on en dreſſa un acte en l'honneur de Tiran; & afin que cela ſervît d'exemple aux chevaliers à venir, on fit le compte des conquêtes que Tiran avoit faites, l'on trouva qu'en quatre ans il avoit pris trois cent ſoixante-douze villes ou châteaux. Tiran qui fut informé du deſſein de l'empereur; ne voulut pas entrer dans le conſeil, il demeura chez lui pendant qu'il ſe tenoit. Après le conſeil, l'empereur ordonna que le lendemain on plaçât les bannieres. En ſortant du jardin, Tiran dit à Hyppolite : Va dire à Plaiſir de ma vie que je la prie de ſe rendre dans la grande ſalle où je voudrois lui parler. Elle y courut auſſi-tôt. Tiran après l'avoir embraſſée de l'air du monde le plus content, la mena dans une fenêtre & lui dit : Je viens me recommander à vous, car ſans votre ſecours je ne ſuis rien, mon eſprit eſt incapable de tout; je ſuis comme S. Jean dont on célebre la

fête chez toutes les nations, & dont on dit que l'ame dort, de crainte que l'honneur qu'il reçoit parmi les hommes, ne lui inspire des sentimens qui le fassent déchoir du rang qu'il tient dans le ciel. Mon bonheur & l'excès de mon amour me réduisent au même état pour celle que j'adore, que je vois sans cesse & que je prie continuellement. Elle m'a enfin promis par serment de faire tout ce dont nous serions convenus vous & moi: Je voudrois lui parler cette nuit, d'autant que nous nous sommes donnés la foi de mariage; mon espérance est donc absolument en vous. Plaisir de ma vie fut quelque tems à réfléchir sur les moyens qu'elle pourroit employer pour le soulagement de Tiran. Après quoi elle lui dit, qu'elle étoit toujours disposée à la servir: Ne vous inquiétez de rien, reposez-vous absolument sur moi; j'irai chez vous pendant le souper de l'empereur, & je vous dirai des choses dont vous serez content. Alors Tiran au comble de sa joie la quitta, après lui avoir baisé le visage & les yeux. Plaisir de ma vie retourna au jardin, où la princesse tenoit conseil avec l'empereur au sujet des bannieres dont l'arrangement occu-

poit tous les ouvriers. Quand ils furent partis, l'empereur rentra dans le palais, & la princesse avec Plaisir de ma vie s'entretinrent de l'heure à laquelle Tiran viendroit. Carmésine lui conta tout. Plaisir de ma vie fut charmée de la joie qu'éprouvoit la princesse. Quand l'heure du souper de l'empereur fut venue, Tiran vint tout seul au palais : il trouva Plaisir de ma vie sur l'escalier qui descendoit pour l'aller trouver. Elle lui dit tout ce qu'il avoit à faire. Après quoi ils se séparerent. Pendant que tout le monde étoit dans le premier sommeil, la princesse se leva, & n'ayant avec elle que Plaisir de ma vie, & une autre qui étoit du secret, qui se nommoit de Montblanc, elle mit une robe qui n'avoit jamais paru, que l'empereur lui avoit fait faire pour le jour de ses nôces ; elle étoit d'une richesse qui surpassoit tout ce que l'on avoit jamais vu, elle étoit de satin cramoisi, toute brodée de perles, & doublée d'hermines. Elle mit sur sa tête la couronne impériale, qui étoit d'une valeur inestimable ; du reste, elle étoit parfaitement bien coëffée. Plaisir de ma vie, & la demoiselle de Montblanc prirent chacune deux flambeaux

dans leurs mains ; elles demeurerent dans cet état à attendre onze heures, c'étoit le moment donné à Tiran, qu'il attendoit avec une extrême impatience. Quand elles furent sonnées, il courut à la porte du jardin, & montant par un petit escalier de la garde-robe, il trouva la demoiselle de Montblanc, avec un flambeau, qui le salua profondément, & qui lui dit : Vous êtes le meilleur chevalier du monde, & favorisé de la plus belle de l'univers. Tiran lui répondit, qu'il lui souhaitoit pour elle un semblable bonheur. Ils entrerent dans la garde-robe, où ils demeurerent jusques à ce que Plaisir de ma vie parut plus gaie & plus contente, que Paris quand il conduisoit Hélene. Tiran entra dans une chambre, où la princesse entra par une autre porte. Il tomba à ses genoux. Après cela ils se baiserent, mais de si bonne façon, qu'un homme auroit eu le tems de faire un quart de lieue avant que leurs bouches se fussent séparées. Plaisir de ma vie qui voyoit que rien ne se décidoit, s'approcha d'eux, & leur dit : Je vous déclare bons & loyaux amans. Mais je suspens le combat jusqu'à ce que vous soyez au lit : Et vous, dit-elle, à Tiran, je ne vous tiendrai

pas pour franc chevalier, s'il n'y a du sang répandu. La princeſſe ôta la couronne de deſſus ſa tête, & l'ayant poſée ſur celle du général, elle ſe mit à genoux, & dit :

Seigneur tout-puiſſant & miſéricordieux, qui avez bien voulu deſcendre du ciel par pitié pour la nature humaine, & prendre naiſſance dans le ſein d'une Ste. Vierge, pour racheter nos péchés ſur l'arbre de la croix, où vous avez bien voulu mourir véritable Dieu & véritable homme pour reſſuſciter le troiſieme jour; je vous prie de vouloir laiſſer poſſéder cette couronne à Tiran avec ſes dépendances, après la mort de mon pere; vous qui avez permis qu'il en fît la conquête ſur les infideles; je vous demande que ce ſoit pour votre gloire, pour celle de votre ſainte mere, & pour l'augmentation de la foi catholique.

Après cette priere, la princeſſe ſe leva, & prenant une balance en main, avec laquelle l'empereur peſoit ordinairement de la monnoie d'or, elle la montra à Tiran, & lui dit : La fortune veut aujourd'hui que je me ſoumette à toi ſans le conſentement de mon pere, de ma mere, encore moins de celui du peuple grec:

grec : regarde cette balance, & vois combien elle eſt juſte. Du côté droit eſt la chaſteté, l'amour & l'honneur ; & de l'autre, la honte, l'infamie & le repentir. Choiſis. Tiran prit le côté droit, en lui diſant : Comme V. A. ſurpaſſe toutes les autres femmes en beauté & en mérite, je veux réſiſter au plus violent deſir qui fut jamais ; par conſéquent je choiſis ce côté de la balance. Mais ſi V. A. veut ſe ſouvenir de tout ce qu'elle m'a promis, & de tout ce que je deſire, elle accomplira notre mariage. Je n'aime que l'honneur, répondit la princeſſe ; tu viens d'en prendre la balance, ne l'abandonne point ; daigne conſerver ma virginité, je te le demande en grace : ſi tu ne me l'accordes pas, que veux-tu que je devienne ? Que diront mon pere, ma mere & tout le peuple ? J'ai paſſé juſques ici pour une ſainte, perſonne ne voudra ſe fier à moi ; il n'en faudra pas davantage pour me faire perdre l'empire, & tout ce que je puis eſpérer. Tu ſeras alors abſent, à qui m'adreſſerai-je ? Si l'on m'offenſe, à qui demanderai-je du ſecours ? Que deviendrois-je enfin, ſi je ne pouvois cacher l'état où ma foibleſſe m'auroit miſe. Je ſai bien, mon cher

amant, que je ne puis reculer, que tu es le maître de mon ſort, que je ſuis ta femme, & que je dois t'obéir. Mais penſe, je te conjure, à tous les malheurs qui peuvent m'en arriver. On m'enfermera peut-être dans une tour; envain je t'appellerai & j'implorerai ton ſecours, ma voix ne pourra ſe faire entendre. Tu es mon ſeigneur, & tu le ſeras tout le tems de ma vie: Tu es le maître de tout ce que je poſſede, mais Dieu eſt le maître de mon ame; & ſi je commets quelque faute, comment oſerai-je me montrer? Tiran ne pouvant laiſſer la princeſſe ſe plaindre plus long-tems, lui dit en riant: Je meurs d'impatience de vous voir en chemiſe, ou toute nue dans le lit, je ne veux ni de votre couronne, ni de l'autorité qui la ſuit; mais répondez-moi, je vous prie, à ce que je vais vous demander: Quand une femme eſt mariée, ne péche-t-elle pas mortellement en ne couchant pas avec ſon mari, quand elle n'a pas des raiſons légitimes? Ayez donc ſoin de mon ame & de la vôtre; ne me mettez point en péché mortel. Vous ſavez bien que Dieu n'a point de pitié pour ceux qui vont ſe battre en cet état. Cependant Tiran la déshabilloit

toujours en la baisant mille fois, & lui disant, qu'il mouroit d'envie d'être dans le lit, qu'il craignoit de perdre l'occasion de la grande grace que Dieu lui accordoit. Plaisir de ma vie lui dit : Pourquoi tant de façon, portez-la moi sur le lit toute habillée, nous fermerons les yeux, & nous dirons que nous n'avons rien vu. Si vous attendez qu'elle ait fini, vous en avez pour jusqu'à demain, & si vous manquez une aussi belle occasion, Dieu vous punira comme un faux chevalier. La princesse lui dit de se taire, qu'elle l'avoit toujours regardée comme sa sœur & son amie, mais qu'elle agissoit en ennemie. Tiran avoit achevé de la déshabiller, il la prit entre ses bras & lui donnant mille baisers, il la porta dans le lit : elle le sentit bientôt tout nud à ses côtés, qui ne pensoit qu'à se rendre maître de la place. Elle n'espera pas la pouvoir défendre par force d'armes, elle eut recours aux prieres & aux pleurs, & lui dit les yeux baignés de larmes : Comment ! tu ne veux pas écouter mes plaintes ! mon honneur t'est si peu cher, & rien ne peut t'empêcher d'abuser de l'amour que tu m'as inspiré ! Tu veux me mettre au désespoir. Je

'eſtime mon honneur que par rapport à toi ; cependanr je ſuis prête à t'obéir, fâchée ſeulement du peu de retour que tu m'auras montré ; mais j'eſpere que Dieu ne permettra pas qu'un Français & qu'un homme de la maiſon de Bretagne ait ſi peu de tendreſſe. Ouvre les yeux, mon cher Tiran, modere tes deſirs, reprime-les pour l'amour de moi, & penſe combien les loix de l'amour ont de force ; n'altere point par ta faute mes ſentimens pour toi, mon cher Tiran, & crois que le plus grand mérite, c'eſt de ſurmonter ſes paſſions. Tiran touché des larmes & des diſcours de la princeſſe, voulut bien ſe rendre à ſes prieres, & lui obéit encore cette nuit. Elle ne fut pourtant pas une nuit tranquille pour eux, ils l'employerent à toutes les folies & à toutes les careſſes qu'ils purent inventer pour tromper les deſirs que l'amour leur inſpiroit. Le jour étant prêt à paroître, & le bruit commençant dans le palais : Hélas, dit la princeſſe, pourquoi faut-il nous ſéparer ! que cette nuit m'a paru courte ! que ne peut-elle durer une année entiere ! Leve-toi, Tiran, empereur des Grecs, avertis Plaiſir de ma vie pour revenir ici quand tu le voudras. Tiran lui obéit fort

affligé, en l'assurant qu'il feroit toute sa vie ce qu'elle ordonneroit; mais qu'il craignoit avec raison de ne jamais voir ses desirs satisfaits. Après mille baisers, il la quitta avec beaucoup de peine, afin de n'être aperçu de personne. Plaisir de ma vie & la demoiselle de Montblanc s'approcherent; elles savoient ce qui s'étoit passé. Eh bien, madame, lui dit Plaisir de ma vie, V. A. & Tiran se sont vraiment fait beaucoup d'honneur, votre chevalier a donné de belles preuves de sa valeur dans un combat qu'il n'a osé mettre à fin. Allez, laissez-moi faire, vous verrez comme je le traiterai, je ne le servirai plus, je me déclare son ennemie: Mais, dit la demoiselle de Montblanc, par ma foi, je ne le blâme point, il a sacrifié, en courtois chevalier, son plaisir à la peine qu'il eût faite à la princesse.

Elles s'entretinrent de cette façon jusques au grand jour, que l'empereur envoya chercher l'impératrice & sa fille pour venir avec toute leurs dames à la fête qui se faisoit pour Tiran. On avertit aussi les chevaliers & les dames de la ville. La princesse auroit alors dormi plus volontiers; mais pour une semblable fête, & pour l'amour qu'elle portoit à Tiran,

elle se leva sans peine, prit ses plus belles parures, & vint dans la grande sale où l'empereur étoit avec toute sa cour. On fit d'abord marcher en procession les deux cent soixante-douze bannieres, & chacun suivant son rang, alla jusqu'à l'église. Tiran s'approcha de la princesse, qui le reçut de l'air le plus content, & lui dit : Tout ce que j'ai dans le monde je te le donne. Tiran n'osa lui répondre, craignant que l'impératrice, & celles qui l'environnoient, ne le pussent entendre. On commença la messe avec beaucoup de solemnité. A l'eau bénite on plaça une banniere; après la confession, une autre, ainsi de suite à tous les pseaumes & à toutes les antiennes. Pendant la cérémonie, Tiran ne se mit point selon sa coutume aux côtés de l'empereur, il entra, ses heures à la main, dans une chapelle, d'où il pouvoit aisément voir la princesse; aussi, dit-il, peu de prieres pendant cette messe, & je crois que la princesse en fit de même, car elle ne cessa de regarder Tiran. Après la cérémonie on sortit de l'église, & l'on se rendit à la place auprès du palais. Elle étoit tendue de draps rouges, & remplie de tables: Car l'empereur recevoit magni-

fiquement les chevaliers, dont il vouloit honorer les prouesses & les vertus. Il voulut donc que cette fête durât huit jours, pendant lesquels on donnoit à manger à tout le monde sans distinction. Mais la fortune ennemie ne voulut pas que les huit jours s'accomplissent. Après le dîner on commença les danses. La princesse monta dans sa chambre pour changer d'habit: elle fit d'abord fermer la porte, & s'étant mise en jupon, elle monta avec ses deux demoiselles dans la tour du trésor, & toutes trois elles prirent autant de ducats qu'elles en pouvoient porter. La princesse chargea Plaisir de ma vie de faire rendre cette somme chez Tiran. Elle reprit d'autres habits, & vint auprès de l'empereur. Tiran s'approcha d'elle. Alors elle lui dit: Tes mains ont pris possession de toute ma personne, & il n'y a rien en moi qui n'en conserve encore le souvenir. Pendant que Tiran lui répondoit, l'empereur leur demanda de quoi ils parloient si bas. Seigneur, reprit la princesse, je demandois à Tiran si une fête si belle se passeroit sans joutes. Il m'a répondu qu'oui, à cause que les Turcs l'attendoient. Voilà la meilleure nouvelle que

je puiſſe apprendre, répondit l'empereur. Vous ſentez-vous en état de partir, dit-il, s'adreſſant à Tiran ? Oui, ſeigneur, lui répondit-il, quand les fêtes ſeront finies, & je menerai vos médecins avec moi. Après cela ils s'entretinrent d'autre choſe. Plaiſir de ma vie fit ſigne à Tiran qu'elle avoit à lui parler. Il vint à elle pendant que l'empereur adreſſoit la parole à d'autres, elle lui dit : Vous avez perdu ce prix de toutes vos peines que vous demandiez avec tant d'ardeur, & puiſque vous en avez donné quittance ſans le recevoir, vous n'en avez plus d'autre à prétendre ; ſi j'en ſuis la maîtreſſe, vous ne vous trouverez plus en pareil cas. Je ne me veux plus mêler des affaires d'un chevalier, qui a forfait ainſi aux loix de l'amour, c'eſt à la veuve Repoſée à vous protéger. Comment, vous tenez entre vos bras pendant toute une nuit une fille jeune, charmante, du plus haut rang, & elle en ſort comme elle y eſt entrée ! Vous devriez mourir de honte. Il n'y a plus de femme ni de fille qui puiſſe vous eſtimer. Allez chez vous après le dîner de l'empereur. Voilà la clef de votre chambre que j'ai fermée, liſez ce que vous y trouverez écrit.

Tiran prit les clefs, sans avoir le tems de répondre, parce que l'empereur le demandoit expressément. Quand il fut devant lui, il lui ordonna de se mettre tout seul à table, où toutes les demoiselles le serviroient, sans qu'une autre dame ou chevalier pût lui rendre le moindre service, pendant que toute la compagnie étoit assise pour entendre le discours que lut un vieux chevalier très-éloquent, & très-expérimenté sur tous les faits d'armes de Tiran. Toute la compagnie en fut si satisfaite, que l'on oublia aisément que l'on n'avoit point dîné. Cette lecture du vieux chevalier dura cependant plus de trois heures. Après le dîner de Tiran, l'empereur se mit à table avec tous les autres, placés suivant leur rang. Le repas fini, on fut au grand marché, que l'on trouva tendu des plus belles tapisseries, & là on courut des buffles qui étoient infiniment courageux; ce qui produisit un magnifique spectacle, qui fut suivi des danses & des intermedes convenables à la fête. Ces amusemens durerent toute la nuit; l'empereur ne voulut partir qu'au point du jour. Pour la princesse, elle demeuroit avec grand plaisir; car elle étoit avec Tiran, qui

n'osoit pas trop lui parler, de peur que l'empereur ne l'entendît. Il lui dit cependant à basse voix : La nuit derniere valoit mieux que celle-ci Plaisir de ma vie, qui l'entendit, lui répondit : Vous êtes plus fort en paroles qu'en actions.

L'empereur voyant que le jour paroissoit, voulut que tout le monde vînt avec lui reconduire le général. Tiran comblé de l'honneur qu'il lui faisoit, vouloit l'accompagner à son tour ; mais le noble empereur s'y opposa. Quand Tiran fut dans sa chambre, il ne douta pas que Plaisir de ma vie ne lui eût écrit une lettre dans le goût du discours qu'elle lui avoit tenu. Mais il ne trouva qu'une charge d'or, qui lui fit admirer la générosité de la princesse. Plus touché de l'attention que du présent, il fit appeller Hyppolite, & le lui donna pour en avoir soin. Le lendemain à l'heure de la messe tout le penple accourut à la fête. Tiran ne put trouver un moment pour remercier la princesse de ce qu'elle lui avoit envoyé, qu'après le dîner. Les fêtes seroient trop longues à raconter. Elles étoient plus belles de jour en jour. Après le dîner on conseilla à l'empereur d'aller dormir, parce qu'il s'étoit couché fort

tard. Il y consentit ; & l'on convint que tout le monde se rassembleroit à l'heure de vêpres. Les dames s'en allant au palais, Tiran s'approcha de la princesse, & lui dit : Je n'ai point de termes assez forts pour exprimer ma reconnoissance & mon amour. Malgré tous ceux dont elle étoit environnée, elle lui répondit : Tu es mon seigneur & mon maître, dispose absolument de moi. Ce que je t'ai envoyé est peu de chose ; mais tu n'as qu'à parler, le trésor n'est ouvert que pour toi. Tiran la remercia encore. Quand ils arriverent à la porte de la chambre de l'empereur, qui s'enferma, aussi-bien que toutes les dames, à la réserve de la veuve Reposée, qui se tint sur l'escalier pour attendre Tiran, & qui avoit préparé tout ce que la méchanceté d'une femme peut inventer de plus noir ; elle fut à lui en le regardant tendrement, dans le dessein de l'enflammer, & lui dit :

Seigneur, l'amour que je vous porte m'oblige à vous dire, que c'est avec chagrin que je vous vois courir à votre perte, & que moi seule je vous avertis des malheurs où vous vous précipitez. Mes avis sont plus clairs que les prédictions de l'apocalipse, & je suis sure que

vous m'aurez obligation tout le tems de votre vie. Ainsi je pourrai vous faire voir ce soir même, d'un lieu où je vous placerai, tout ce que je vous ai dit. Tiran l'assura qu'il seroit prêt à l'heure qu'elle l'ordonneroit. La veuve le quitta promptement. Elle avoit fait accommoder la maison d'une vieille dame, qui voyoit sur le jardin du palais. Elle avoit eu soin d'y faire dresser un lit. La méchante veuve voyant l'heure convenable à son dessein, alla trouver Tiran, lui fit faire de nouveaux sermens, & le fit déguiser. Ils arriverent tous deux dans la chambre qu'elle avoit fait préparer. Cette chambre avoit une fenêtre très-haute, & où l'on ne pouvoit atteindre sans échelle. Cette fenêtre découvroit tout le jardin. La veuve avoit fait placer un miroir vis-à-vis, & un autre à l'opposite, au-dessus de la fenêtre; mais disposé de maniere que par la refléxion du premier, on voyoit dans le second tout ce qui se passoit dans le jardin. La veuve enferma Tiran dans cette chambre, & courut au palais. Elle réveilla la princesse, en lui disant: Levez-vous, madame, l'empereur vous mande qu'il ne faut pas trop dormir après le dîner, quand il fait chaud. Vous êtes dé-

licate, & vous pourriez vous en trouver mal. Pour la mieux réveiller, elle ouvrit les fenêtres de sa chambre. La princesse ne doutant point que ce message ne fût une attention de l'empereur, se leva, mit une robe de brocard, & demeura la gorge nue, & les cheveux épars. Alors la veuve lui dit, que les médecins pensoient qu'elle feroit bien de prendre l'air, & de descendre au jardin. Nous nous y divertirons, ajouta-t-elle, j'ai un habit de la Fête-Dieu, & un masque qui ressemble au jardinier; Plaisir de ma vie le mettra, & certainement elle vous amusera. La princesse descendit avec ses demoiselles. Tiran la voyoit dans le miroir s'asseoir auprès d'un bassin. La veuve avoit si bien arrangé toute sa méchanceté, qu'elle avoit envoyé le jardinier à la ville de Pera, afin qu'il ne parut point dans le jardin. Elle habilla Plaisir de ma vie de l'habit qu'elle avoit fait faire. Pour elle, elle parut avec ses habits ordinaires. Tiran crut aisément voir le jardinier; elle avoit une bêche sur l'épaule, dont elle fit semblant de travailler. Fort peu de tems après il la vit qui s'approchoit de la princesse, & qui s'asseyant à ses côtés, lui prit les mains, les baisa ensuite,

lui manioit la gorge, & lui tenoit des propoſitions d'amour, qui faiſoient mourir de rire la princeſſe, & qui la réveillerent à merveille. Le faux jardinier lui mit enſuite la main ſous la juppe. Plaiſir de ma vie contrefaiſoit le jargon des eſclaves noirs, & diſoit toutes les folies qu'elle étoit capable d'imaginer. La veuve Repoſée tournoit la tête du côté de la chambre où étoit Tiran, comme ſi elle eut été indignée de ce qui ſe paſſoit. On ne peut concevoir dans quelle affreuſe ſituation il ſe trouvoit alors. Il crut dabord que les miroirs étoient charmés; il les examina, & n'y trouvant rien d'extraordinaire, il voulut s'aſſurer ſi leur rapport étoit véritable. La veuve n'avoit rien laiſſé pour monter à la fenêtre. Il en vint pourtant à la fin à bout, en dreſſant un banc le long du mur, & attachant au bareau un cordon qui retenoit les rideaux du lit. Alors il vit la princeſſe, qui donnant la main au negre, ſe laiſſoit conduire dans une petite cahutte, où Lauzette reſerroit en effet ſes outils, & où il couchoit en été. Pendant que la princeſſe & Plaiſir de ma vie s'amuſoient à déranger tout dans la cahutte du negre, la veuve Repoſée

donnant un voile à une des filles de la princesse, lui dit, que pour continuer le jeu, il falloit que quand elle sortiroit, elle allât faire semblant de l'essuyer par-dessous ses jupes. La princesse, qui ne pouvoit soupçonner la malice diabolique de la veuve, se laissa faire, & confirmoit par-là dans l'esprit de Tiran, tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire.

Tiran ne put soutenir plus long-tems l'infamie apparente de ce qu'il voyoit, il tomba dans le plus violent désespoir. Il s'étoit cru la veille élevé au plus haut degré de gloire & de bonheur, & il se voyoit précipité aux fonds des abymes les plus profonds. Sa douleur étoit trop forte pour se plaindre. Il ne sortoit de son accablement, que pour pousser de tems en tems des cris perçans.

La veuve qui étoit revenue à sa chambre, ne douta point lorsqu'elle entendit ses gémissemens, que son artifice n'eut réussi. Elle lui voulut parler, mais il la pria de le laisser à sa douleur. Elle ne se rebuta pas, & lui dit: Quand je pense à l'affront que l'on vient de vous faire, je vous avoue que je ne puis me consoler. Car enfin, quoi de plus insultant pour un chevalier tel que vous, d'avoir si mal

placé son affection ! Pour moi, je ne comprends pas comment j'ai pu faire une pareille nourriture. Seigneur, croyez-moi, consolez-vous, comme ceux qui éprouvent les plus grands malheurs. Le seigneur tout-puissant, la véritable trinité sont témoins des chagrins que j'ai éprouvés, & de l'affliction que sa conduite m'a donnée. C'est un grand bonheur dans les adversités, lui répondit Tiran, que d'avoir des compagnons d'infortune ; mais c'est une consolation qui n'est point faite pour moi ; car mon malheur n'a point d'exemple. Votre amour ne peut se comparer au mien. J'ai éprouvé toutes les révolutions possibles dans un même jour ; j'ai vu offrir & donner à un negre, ce que je n'ai pu obtenir par les plus importans services, & par le plus violent amour. Je suis l'homme le plus malheureux en amour qui respire ; je ne survivrai pas à ma douleur. Alors il se leva pour sortir, & la veuve lui dit, de se reposer encore quelque tems ; qu'il y avoit beaucoup de monde dans la rue, & que pour rien elle ne voudroit qu'on le vît sortir. Je vais, continua-t-elle, regarder à la fenêtre, & je vous avertirai quand vous pourrez

sortir, sans m'exposer. Tiran se laissa tomber sur le lit, accablé de la plus vive douleur. La veuve passa dans une autre chambre ; & croyant ne devoir plus rien ménager pour satisfaire sa passion, & pour profiter, s'il étoit possible, du dépit qui transportoit le chevalier, elle se déshabilla promptement, & mit une chemise parfumée, avec une simple robe de velours noir par-dessus. En cet état, & ayant sa gorge toute découverte, elle s'approcha du lit, sur lequel étoit Tiran ; & sans aucune pudeur, elle luidit : Vous seriez touché de pitié, si vous saviez tout ce que l'amour me fait sentir, ô brave chevalier ! Combien ai-je adressé de prieres aux saints pour votre santé & pour votre conservation ! Combien ai-je fait d'aumônes, de macérations & de jeûnes à cette intention ! J'ai souffert toute la peine, & la princesse a été au moment d'en avoir le plaisir. Qui trouverez-vous qui vous aime plus que moi ? Moi, qui ai toujouts été sage & fidele à mon mari. Je suis emportée pour vous d'un amour effréné ; & je trouve que vous n'avez pas de comparaison à faire entre une femme comme moi, qui vous suivra partout pour vous servir, & une

fille pleine de fausseté, qui aime un vil esclave, & qui ne peut être fidele à son mari, puisqu'elle a trompé son pere & sa mere. On ne dira point que la veuve Reposée se soit abondonnée à nul autre qu'à un chevalier, digne de porter une couronne. Quel tort ne vous feriez-vous pas dans le monde, si l'on savoit que vous eussiez épousé une fille telle que la princesse! Aimez, seigneur, mais aimez qui vous aime, & ne pensez plus à qui vous méprise. Quoique cela ne soit pas trop bien à dire, prenez-moi pour vous servir, moi qui vous aime plus que tout au monde. Sans regarder la naissance & les biens, ne pensez qu'à l'amour, l'honneur, la fidélité & la constance. Madame, lui répondit Tiran, faites-moi la grace de ne me plus tourmenter. Je ne pense qu'à mourir, & je n'ai rien entendu de tout ce que vous m'avez dit. Puisque vous ne voulez pas m'aimer, reprit la veuve, trouvez bon qu'au moins je me mette toute nue à vos côtés; & sur le champ elle jeta sa robe. Tiran qui la vit en chemise, sauta promptement du lit en bas, ouvrit la porte, & s'en alla plongé dans la plus profonde douleur, laissant la veuve dans un pa-

reil état. Il ne ſavoit quel parti prendre ; il ſe promenoit à grands pas. Ses yeux étoient baignés de larmes ; tantôt il marchoit, tantôt il ſe jetoit ſur ſon lit. Il fut plus de trois heures dans cette agitation, mais enfin il ſortit ſeul de chez lui, ſans que perſonne s'en apperçut.

Quand il fut à la porte du cruel jardin, il vit le negre, qui ſur la porte de ſa chambre mettoit des chauſſes rouges. Tiran regarda ſi perſonne ne l'appercevoit ; & le prenant par les cheveux, il le traîna dans la chambre, & lui coupa la tête. Après quoi il retourna chez lui, ſans avoir rencontré perſonne. Tout le monde étoit ſur la grande place où la fête ſe faiſoit. Tiran fit alors cette priere. Dieu juſte, qui puniſſez nos fautes, c'eſt à vous à me venger de cette criminelle princeſſe : ce n'eſt pas à moi à la punir. Dis, fille ingrate, étois-je moins propre à ſatisfaire tes deſirs, que ce miſerable negre ? Non, ce n'eſt point des feux de l'amour que tu as brûlé, jamais tu ne les as reſſentis. Ses feux n'ont jamais pu inſpirer une paſſion ſi infame.

Pendant que Tiran s'épuiſoit en regrets, & que l'empereur ſe préparoit avec

toutes les dames pour se rendre à la fête ; il arriva un courier qui lui apporta de mauvaises nouvelles du camp. Le duc de Macédoine, & le duc de Pera, qui commandoient l'armée, étoient plusieurs fois sortis du camp pour former des entreprises ; mais rien n'incommodoit tant les Turcs que les écluses, par le moyen desquelles les chrétiens inondoient la plaine où ils étoient campés. La tête des digues avoit été souvent attaquée, & l'on avoit perdu beaucoup de monde de part & d'autre ; mais pour deux chrétiens, il y périssoit trois cents Turcs. Il arriva malheureusement un jour que les Turcs marcherent avec quatre mille fantassins, portant les outils nécessaires pour rompre les digues & les écluses. A une lieue du camp des Turcs étoit un village dépeuplé & ruiné, où il y avoit une vieille muraille. Toute l'infanterie du soudan y vint pendant la nuit, & la cavalerie se cacha dans un bois, qui n'en étoit éloigné que d'une demie-lieue. Les gardes vinrent avertit les généraux des postes que les ennemis avoient occupés. On tint un conseil, dans lequel il fut résolut d'une voix unanime, que l'on prendroit les armes, & que l'on iroit

au-devant des Turcs. Les coureurs rapporterent que les ennemis vouloient couper la montagne. Les chrétiens marcherent de ce côté. L'infanterie de part & d'autre commença l'escarmouche, si long-tems & si vivement, qu'il y eut bien du monde de tué des deux côtés. Enfin sur le midi, les Turcs jeterent les outils qu'ils avoient apportés, & prirent la fuite. Les chrétiens les suivirent pendant une demi-lieue, jusqu'à un défilé dont l'inondation avoit rendu le passage dangereux. Les Turcs se rallierent de l'autre côté. Leur cavalerie avoit pris les devants, & l'infanterie qui faisoit l'arriere-garde, au nombre de cinq mille, se jeta dans le village ruiné, qui ne se trouva que trop peuplé dans ce moment ; ils se posterent derriere le grand mur. Le duc de Macédoine dit alors, qu'il ne lui paroissoit pas que l'on dût aller plus avant, & qu'il falloit être en garde contre les embuscades des ennemis. Mais le duc de Pera, piqué de jalousie sur le commandement, lui répondit : qu'il étoit novice à la guerre ; que la proposition qu'il faisoit étoit infame & déshonorante ; & que s'il avoit peur, il pouvoit prendre la fuite, & s'en

aller trouver les dames, avec lesquelles il seroit plus à son aise, & plus convenablement qu'à la tête des troupes. Le duc de Macédoine résolut de supporter patiemment ces reproches, afin de ne pas mettre de divisions dans les troupes. Il ne put cependant s'empêcher de lui répondre. Duc de Pera, vous feriez mieux de ne rien dire, que de parler comme vous faites. Nous sommes connus l'un & l'autre des troupes que nous commandons, & cela même n'est pas à votre avantage. Les chevaliers & les seigneurs les empêcherent de porter les choses plus loin. Ils étoient d'avis contraire sur l'attaque : ce qui arrive toujours quand il y a plusieurs commandans. A la fin il fallut marcher aux ennemis ; car le duc de Pera dit, que ceux qui voudroient s'en retourner étoient les maîtres. Ainsi tout le monde le suivit. Ils trouverent les Turcs derriere ce mur, devant lequel il y avoit un petit fossé, qui obligea tous les chevaliers de mettre pied à terre, & de les venir attaquer avec leurs lances ; car ils n'avoient point d'autres armes. Dans cette situation, le sultan d'un côté, & le grand Turc de l'autre, déboucherent par la droite & par la gau-

che, & fondirent ſur eux, dont ils tuerent un grand nombre, & firent beaucoup de priſonniers; car aucun de ceux qui avoient mis pied à terre, ne ſe put ſauver. Après cet avantage les Turcs s'en retournerent à leur ville de Beaumont, & mirent leurs priſonniers dans de fortes priſons. Voilà quelle fut la nouvelle que reçut l'empereur, en ſe diſpoſant d'aller à la place pour les fêtes. La conſternation fut générale, & l'empereur dit, que puiſque la fleur de chevalerie étoit priſe, on devoit s'abandonner à la douleur. Malheureuſe grece, s'écria-t-il, après avoir été ravagée par la guerre, tu vas changer de maître. Ainſi les fêtes ſe convertirent dans la plus grande douleur.

L'empereur envoya chercher Tiran, pour l'entretenir ſur ces triſtes nouvelles, & pour lui faire part des lettres qu'il avoit reçues. Quand le valet de chambre fut à la porte, il entendit qu'il ſe plaignoit ainſi: O fortune! pourquoi m'as-tu rendu témoin de mon malheur? Que ne m'as-tu plutôt fait mourir? Ah! princeſſe de l'empire grec, deviez-vous être la proie d'un maure, d'un infame ennemi de notre ſainte foi catholique? O

malheureuse veuve ! Pourquoi t'ai-je connue, toi qui es la cause de mon malheur, & de ma perte ? Le valet de chamcre de l'empereur ne comprit rien à ces paroles ; & pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il cria à travers la porte, car elle étoit fermée : seigneur, il ne faut pas se désespérer, un chevalier ne doit point s'affliger, comme vous le faites, des choses que Dieu a permises, il faut soutenir l'adversité comme le bonheur. Ne savez-vous pas qu'ils se succédent les uns aux autres ? Vous desirez la mort, c'est une douleur aveugle qui vous donne ce conseil. Tiran demanda quel étoit celui qui le vouloit consoler. Il se nomma, & lui dit tout de suite, que l'empereur le prioit de le venir trouver. Tiran ouvrit sa porte, & lui dit les yeux baignés de larmes : mon ami, je te prie de ne point parler de l'état où tu m'as trouvé : va, dis à sa majesté que je te suis.

Le valet de chambre qui croyoit que la douleur de Tiran venoit des mauvaises nouvelles, rendit compte à l'empereur de l'état où il l'avoit trouvé. Tiran prit un manteau sans aucun ornement, avec les chausses de même couleur & son épée dans la main ; il passa dans le jardin & monta

monta au palais. Il entra dans la grande salle, où il trouva tout le monde extrêmement affligé, au point que personne ne lui pouvoit parler.

Le triste général passa dans une chambre où il vit la princesse évanouie, entourée des médecins; son cœur en fut attendri, il ne put s'empêcher de s'écrier: grand Dieu, est-ce parce qu'elle ne peut plus conserver la dignité de son rang que tu veux lui ôter la vie? La laisserez-vous périr ainsi, vous autres? Pourquoi faut-il que cette horrible image soit sans cesse présente à mon souvenir! Les médecins croyoient qu'il ne parloit ainsi qu'à cause de la mauvaise nouvelle, pendant que lui n'attribuoit la douleur de tout le monde qu'à la maladie de la princesse. En se retournant il apperçut l'impératrice qui avoit arraché tous les voiles de sa tête, & déchiré ses habits, de façon qu'on lui voyoit toute la gorge; elle étoit environnée de ses demoiselles, toutes dans le plus cruel état, & disoit en jetant de hauts cris: nous voici donc esclaves sans ressource! Qui pourroit à présent nous délivrer? D'un autre côté, il apperçut l'empereur par terre, & sans aucun mouvement; sa douleur le suffo-

quoit, sans qu'il eût la force de parler. Il fit signe à Tiran d'approcher, & lui donna les lettres à lire. Tiran après les avoir lues, dit que les affaires alloient plus mal qu'il ne l'avoit pensé. Cependant, continua-t-il, en s'adressant à l'empereur, V. M. devroit moins s'affliger; il est d'une grande ame de soutenir les revers; la fortune n'est pas toujours contraire; le ciel nous donnera une autre fois la victoire. Dans ce moment la princesse ouvrit les yeux, & la connoissance lui étant revenue, elle pria Tiran de s'approcher; ce qu'il fit, après en avoir obtenu la permission de l'empereur. Alors la princesse fit asseoir Tiran à côté d'elle, & lui dit: tu es ma seule espérance, s'il est vrai que tu m'aimes, comme tu me l'as prouvé: puissions-nous voir la perte de tant de ducs & de seigneurs réparée, & la liberté rendue à ceux qui sont dans les fers! Sans l'amour que j'ai pour toi je serois morte de douleur.

La princesse n'eut pas le tems d'en dire davantage. Il arriva deux hommes qui fuyoient du camp. Ils raconterent fort au long la perte qu'ils avoient faite, & la mésintelligence du duc de Macé-

doine, & du duc de Pera; qu'il y avoit cinq mille chevaliers à l'éperon d'or de tués ou de pris, sans compter ceux qui n'étoient pas connus. A ce nouveau récit, les pleurs & les cris recommencerent plus fort qu'auparavant. L'empereur dans un état difficile à décrire, dit : Ce n'est point la mort que je crains, c'est la maniere de finir. O infortunés chevaliers! les maux que vous souffrez me percent le cœur : mais j'en serois encore plus affligé, si je ne vous les avois point annoncés ; vous avez été plus braves que sages, & vous n'avez pas suivi les avis que je vous ai donnés ; vous avez causé votre malheur & le mien ; attendez-vous donc à ne jamais me revoir, & soutenez votre captivité avec courage, puisque c'est votre mauvaise conduite qui vous l'a attirée. L'empereur se leva ensuite, & tenant ses mains sur sa tête, il passa dans une autre chambre. Quand la princesse le vit en cet état, elle fut si touchée, qu'elle tomba encore évanouie. Le premier médecin dit : pour moi, je la crois morte ; voici la troisieme fois qu'elle perd connoissance, & je ne lui trouve point de pouls. Tiran qui entendit ces paroles, s'écria : ô mort, que tu es cruelle, d'en-

lever ceux qui ne te désirent point, & de refuser ton secours à ceux qui t'invoquent ! A ces mots, il tomba de sa hauteur sans connoissance, de façon qu'il se blessa cruellement à la même jambe qu'il avoit déjà eu cassée. Les médecins le crurent mort. On courut promptement apprendre cette nouvelle à l'empereur, qui dit : tous ceux de sa famille sont tués ou pris ; du moins celui-ci me restoit, je comptois sur lui pour délivrer par ses belles actions, ses proches & ses amis. A ces mots, il vint auprès de Tiran, & trouvant sa fille presque morte : Dieu, dit-il, auquel irai-je ! Il fit porter la princesse dans son lit, & Tiran dans une belle chambre, on le déshabilla promptement ; les médecins lui racommoderent la jambe, & tout cela se passa sans qu'il donnât signe de vie ; il fut trente-six heures en cet état. Après quoi il demanda comment il se trouvoit, où il étoit. Hyppolite lui répondit, qu'il y avoit deux jours qu'il lui causoit une inquiétude affreuse, qu'il étoit sans connoissance, & qu'il n'avoit rien pris de ce que les médecins avoient ordonné. Je ne veux rien prendre, répondit Tiran, je ne souhaite que la mort. Il demanda

des nouvelles de la princesse. Hyppolite lui dit, qu'elle se trouvoit mieux. Je le crois bien, répondit-il, son mal ne devoit pas être considérable, elle a eu tant de plaisir il n'y a pas long-tems ; cependant je crois qu'à présent, elle n'est pas trop contente. Après tout, elle n'est pas la premiere, & ne sera pas la derniere. Non le malheureux Ixion sur sa roue, n'est pas plus à plaindre que moi. Quelle douleur de ne pouvoir se plaindre de ses maux ! L'empereur, l'impératrice & leur suite vinrent alors dans sa chambre lui demander de ses nouvelles. Mais il ne répondit rien. Tout le monde fut très-étonné de ce qu'il ne salua pas même l'empereur, ni les dames. Toujours en proie à sa douleur, il dit :

Je suis le plus infortuné des hommes, j'éprouve les plus cuelles disgraces de l'amour, sans aucune espérance de soulagement, mes procédés ne méritoient pas une pareille récompense. Tout ce qui m'afflige, est de savoir la victoire entre les mains des Turcs. Je prévois la destruction des Grecs, ils sont punis des maux qu'ils n'ont point commis. C'est un grand malheur de ne pas savoir mourir. Puis s'étant fait donner un crucifix,

il lui adressa ces paroles avec des soupirs & des larmes : ô Seigneur, je sai que vous connoissez mes péchés, daignez me les pardonner, ô Dieu éternel ! placez-moi au nombre des élus. Ensuite joignant les mains & baisant la croix, il dit : ô Jesus-Christ, fils de Dieu tout-puissant ! je meurs par amour ; & toi, Seigneur, tu as bien voulu souffrir & mourir pour nous : & moi, j'ai souffert par la vue d'un maure noir. Toi seul peux comparer tes douleurs aux miennes ; ta sainte mere étoit au pied de la croix, souffrant une extrême douleur ; & moi, j'étois une corde à la main, avec deux miroirs qui me représentoient le plus cruel objet que j'aie jamais vu, que jamais aucun chrétien ait rencontré. Quel est donc celui qui peut comparer ses peines avec les miennes ? Sois touché, Seigneur, de tout ce que je souffre, & ne me punis pas davantage : pardonnez-moi, comme au saint larron, & à la glorieuse Magdelaine.

L'empereur étoit dans la chambre avec le cardinal & beaucoup d'autres gens d'église. Tous étoient dans l'admiration des choses pathétiques que Tiran disoit, & tous le regardoient comme un bon

chrétien. Il ſe confeſſa au patriarche, qui lui donna l'abſolution. Après quoi il ſe leva un peu ſur ſon lit, & continua ainſi : Bons & pieux auditeurs, écoutez-moi, regardez quel eſt l'excès de ma triſteſſe ; voyez quelle eſt la ſource de ma douleur. Conſolez-vous, mes parens & mes amis, je touche à la fin de ma triſte & malheureuſe vie. Tournant alors les yeux du côté de la princeſſe, il lui dit : je meurs, je vous laiſſe mon cœur, & je recommande mon ame à Dieu. Jamais aucun autre chevalier n'eſt mort de douleur ; auſſi jamais on n'a pu comparer leur déplaiſir au mien. L'empereur & tous les ſpectateurs pleuroient & s'affligeoient de ſa mort, à cauſe de ſon mérite & de ſes vertus ; mais plus encore par le beſoin que l'on avoit de lui. Enſuite il tourna la tête du côté de l'empereur, & lui dit : ſeigneur, reçois mon ame, elle veut quitter ce miſerable corps. O malheureux que je ſuis ! la lumiere m'abandonne. Rends-moi témoin, ſeigneur, de ta brillante gloire. Le moment approche que je vais vous quitter. Vous voulez me conſoler ; mais une dame m'a tué, car mon mal n'eſt rien. Seigneur, s'adreſſant à l'empereur,

qui combattra pour vous, à présent que vos meilleurs chevaliers sont tués ou pris, & que Tiran, qui vous étoit attaché, va mourir; lui qui vous aimoit plus que tous les princes de la terre? Une seule chose m'afflige, c'est de n'avoir pas fini la guerre: je n'ai jamais pensé qu'à vous servir, & à étendre les bornes de l'empire grec; cependant si j'ai pu vous offenser, je vous en demande pardon. Et vous princesse, à qui tout le monde doit être soumis, j'ai toujours été prêt à vous défendre contre tous ceux qui vous auroient offensée: mais je ne puis dire autre chose, sinon que jamais il ne fut de douleur égale à la mienne. Après cela s'adressant à toutes les dames, il leur dit: quoique je n'aie point eu occasion de vous prouver mon zele, je vous prie de conjurer le seigneur tout-puissant de me pardonner. Après quoi il baissa la tête & se mit à pleurer amérement, en attendant la mort. Pour Hyppolite, il lui dit: vois mon fils, où aboutissent toutes les choses de ce monde! vois en quel état je suis; & remarquant que la douleur d'Hyppolite l'empêchoit de répondre, il ajouta: ne pleure pas,

je te vais recommander à l'empereur ; & se tournant vers lui, il lui dit : seigneur, vous savez quel a été mon zele pour vous servir, trouvez bon que je vous demande pour toute grace, de prendre sous votre protection mes parens, mes amis, & tous ceux qui m'ont servi. L'empereur l'assura malgré le serrement de cœur qui le suffoquoit, que sa volonté seroit exécutée. Alors la tête de Tiran tomba de dessus le chevet, il ferma les yeux, & parut dans un profond sommeil, que l'on prit pour celui de la mort. Hyppolite s'écria : ah ! mort, en quel état me laisse-tu ! Tous ses gens étant accourus, Hyppolite s'écria de nouveau : si ce chevalier meurt, toute la chrétienté est perdue ; & poussant de grands cris, il dit : seigneur Tiran, pourquoi ne voulez-vous pas entendre les pleurs & les regrets de tous ceux qui vous sont attachés ? Tiran lui répondit : qui m'appelle ? C'est le malheureux Hyppolite, repliqua-t-il, que vous mettez au désespoir. Quelque malheureux que vous croyez être, ne cherchez point la la mort, c'est la derniere des choses terribles : voyez le seigneur d'Agramont qui veut vous parler. A ce nom, Tiran

ouvrit les yeux avec beaucoup de peine, & lui dit : qu'il étoit venu pour le voir expirer, & que cette peine se joignoit à celle de n'avoir pas obtenu ce qu'il méritoit, & qu'il les prioit de partager entr'eux ce qu'il laissoit. Alors avec bien de la peine, il tendit la main à ses parens & à ses domestiques. Sa voix étant déja fort altérée, il dit, en baisant encore le Crucifix : seigneur, je te remercie de me laisser mourir devant mes parens & mes domestiques, l'empereur, l'impératrice & la princesse leur fille : je te prie de me pardonner, de te contenter des peines de mon corps, & de placer mon ame parmi tes saints dans la gloire du paradis. Se tournant ensuite du côté de ses parens, il leur dit : qu'est devenue la fleur de la maison de Bretagne & de la Roche-Salée ? Je vous quitte, la cruelle mort ne me permet plus de remuer la tête. O Diofebo, duc de Macedoine, & toi, vicomte de Branche ! je vous dis un triste adieu ; vous êtes prisonniers pour l'amour de moi ; vous êtes au pouvoir des infideles, & sans moi, vous seriez dans votre pays. Qui pourra vous tirer de captivité ? mon malheur m'a séparé de vous. O Diofebo !

Quelle sera ta douleur, quand tu sauras que je meurs pour avoir été trompé par celle qui n'a point eu pitié de moi. L'empereur m'a promis d'avoir soin de vous. Je demande que mon corps soit embaumé, porté en Bretagne, & remis aux bons chevaliers. Je veux que mes armes & la chemise que j'ai portées dans les combats, soient mises sur mon tombeau dans l'église cathédrale, avec les quatre écus que j'ai gagnés dans un combat corps à corps contre les rois de Frise & d'Apollonie, les ducs de Bourgogne & de Baviere. Si on peut l'éviter, je prie que l'on ne montre mon corps ni à mon pere, ni à ma mere. Je veux encore que l'on mette sur mon tombeau une tête de negre avec ces mots: *elle donna la mort à Tiran le Blanc.* Après quoi il pria tout le monde de ne lui plus rien dire. Sa douleur étoit si forte, que les médecins ne pouvoient la soulager. L'empereur & toute la cour étoient au désespoir. Personne ne pensoit à prendre aucune nourriture. On n'envisageoit qu'une prochaine captivité, car on n'avoit d'espérance qu'en Dieu & en Tiran. Le voyant dans cet état, le désespoir s'emparoit des esprits. Ils for-

tirent tous de la chambre du malade. Les médecins lui ordonnerent plusieurs choses, qui toutes ne servirent à rien.

Il vint une juive sur le bruit de son mal, qui se présenta devant l'empereur, & lui dit avec hardiesse : l'attachement que j'ai pour V. M. m'oblige à paroître devant elle. Votre situation me touche, & je crains de vous voir perdre vos états sur la fin de vos jours. Je n'ignore pas que toute votre ressource est dans la vie du brave chevalier Tiran le Blanc. Tous les médecins l'on abandonné. Moi seule j'entreprends de le guérir, me soumettant à la mort & à toutes les peines qu'il vous plaira de m'imposer, si je ne lui rends pas la santé. Il a du courage, & certainement il prendra le dessus. Voici ce qu'il faut faire, continua-t-elle : faites assembler beaucoup de gens armés, qu'ils fassent semblant de se porter des coups d'épées & de lances qu'ils pareront avec des écus. Quand il se réveillera au bruit des armes & des combattans, il faut lui dire que ce sont les Turcs qui sont dans la ville, & qu'il n'a point d'autre parti à prendre que celui de la fuite. La honte qu'il aura de fuir le fera lever sur le champ.

L'empereur consulta les médecins sur cette idée, & tous l'approuverent. Les cris furent si forts avant que d'arriver à la chambre de Tiran, qui les intendit, qu'il demanda à la juive qui étoit au chevet de son lit, ce qui les pouvoit causer. Elle lui répondit : levez-vous, seigneur, ce sont les Turcs qui se sont emparés de la ville, & qui viennent pour se venger de vous. Comment, répondit-il, les Turcs sont si près de moi ! Levez-vous, repliqua-t-elle, regardez par la fenêtre, vous verrez combien le danger est prochain. Tiran se fit donner des habits, & mettre plusieurs bandes autour de sa jambe, il s'arma le mieux qu'il put. Il monta à cheval, & suivi de plusieurs, il marcha avec une si grande valeur, que presque tout son mal se dissipa. L'empereur & les médecins lui conseillerent de prendre quelque chose pour réparer ses forces ; il consentit à tout. Après quoi on ne lui fit point mystere de ce qui s'étoit passé, ni du motif que l'on avoit eu. Dieu soit loué, dit alors Tiran, de m'avoir rendu la vie, après me l'avoir ôtée. Avant que Tiran se levât, la princesse qui n'étoit point aver-

tie de ce qu'on alloit faire, s'étoit mise à genoux dans son cabinet devant une image de la S. Vierge, & avoit dit en baisant la terre : ô reine, mere des anges, souveraine, pleine de bontés, exaucez-moi, & me prenez en pitié ! Toutes mes espérances se sont évanouies : j'invoque la mort, c'est le seul remede qui me reste : si je perds mon seigneur que j'aime plus que ma vie, je veux que tout le monde sache qu'au même instant je mourrai moi-même. Alors elle prit un couteau qu'elle cacha dans les plis de sa robe en attendant cette cruelle nouvelle, & dit ; il vaut mieux que je me tue, que d'être à la merci des Turcs. J'ai recours à toi, avocate des pécheurs, pour conserver mon ame & mon corps.

Quand Hyppolite vit que Tiran étoit habillé, & qu'il demandoit ses armes, il courut promptement à la chambre de la princesse, & lui dit : Madame, consolez-vous, livrez-vous à la joie. Ce changement subit saisit tellement la princesse, qu'elle se laissa tomber par terre. Hyppolite lui raconta tout ce qui venoit de se passer. Elle en eut tant de plaisir, qu'elle le baisa au front, & versa des larmes de joie. Hyppolite en-

tendant le bruit qui se faisoit, quitta la princesse, pendant qu'elle passa dans la chambre de sa mere. Toutes les dames se mirent aux fenêtres, & virent Tiran qui revenoit avec l'empereur. Tout le monde n'étoit occupé que de la santé du général. En passant sous la fenêtre de la princesse, il baissa la viziere de son casque, & mit ses deux mains devant son visage. L'impératrice demanda à Carmésine pourquoi il avoit fait une telle action, qui ne se pratiquoit que pour marquer le mécontentement d'amour. La princesse lui répondit, qu'elle l'ignoroit. Lorsqu'ils furent à la porte du palais, l'empereur mit pied à terre, & voulut, mais inutilement, empêcher Tiran de s'en aller chez lui. Ce fut en vain qu'il lui dit, qu'il seroit beaucoup mieux servi au palais. La princesse ne put comprendre pourquoi il avoit refusé une chose qu'il avoit autant desirée, & le geste qu'il avoit fait en passant devant elle, lui faisoit aussi faire beaucoup de réflexions. Tiran de retour chez lui, fit venir Hyppolite & le seigneur d'Agramont. Il les pria de faire promptement armer dix galeres, ce qu'ils firent. Après son dîner, il mit tout

en ordre pour son départ. Il fit partir tout ce qu'il avoit de troupes pour se rendre par mer au château de Malvoisin. Sur le soir les médecins l'ayant quitté & rendu compte à l'empereur de sa santé, la princesse qui brûloit d'envie de l'aller voir, conjura Plaisir de ma vie & la demoiselle de Montblanc de l'aller trouver, & de lui peindre l'état affreux, où son inquiétude la réduisoit, en l'assurant qu'elle avoit une si grande envie de le voir, qu'elle obtiendroit de l'empereur d'aller avec lui dans sa maison. Un page qui vit arriver ces demoiselles, courut avec beaucoup de joie & d'empressement en avertir son maître, qui lui dit de se tenir à la porte, & de leur dire qu'il se portoit bien, mais qu'il dormoit, & qu'il avoit grand besoin de sommeil. Le page exécuta ses ordres.

Les demoiselles ayant rendu compte de leur commission à la princesse, elle fit si bien qu'elle engagea l'empereur & l'impératrice à lui aller rendre visite. Tiran qui en fut averti, chargea deux pages de ce qu'ils avoient à faire. Quand l'empereur fut à sa porte, un des deux pages lui dit, qu'il croyoit que sa majesté ne voudroit pas entrer, parce que

Tiran dormoit ; ce qu'il y avoit longtems qui ne lui étoit arrivé ; que même il avoit une grande sueur, & qu'il faudroit seulement laisser entrer un médecin, qui ne l'éveillât point. Tiran se mit dans son lit, après avoir fait mouiller un drap, & s'être rougi le visage, il fit semblant de dormir. Le médecin entra, & vint dire à l'empereur, qu'il seroit mal de l'éveiller, que le lendemain il seroit en état de recevoir l'honneur de sa visite. La princesse étoit au désespoir de ne point voir Tiran. Mais elle fut obligée de suivre l'empereur. Dès que Tiran se vit seul, il fit promptement embarquer son équipage, & lui-même seroit parti à minuit ; mais tout le monde n'étoit pas embarqué. Au lever du soleil, l'empereur entendit les trompettes qui sonnoient le départ des galeres, & le seigneur d'Agramont vint de la part de Tiran, pour lui dire qu'il s'embarquoit pour se rendre au port de Tramésine, & que delà il iroit à Malvoisin, où les troupes devoient arriver par terre. L'empereur lui répondit, qu'il le remercioit de la bonne nouvelle qu'il lui apprenoit, & qu'il remercioit le ciel d'avoir rendu la santé à Tiran, puisqu'il

étoit en état de partir ; ce qu'il desiroit le plus au monde, après le salut de son ame, & que l'espérance qu'il avoit en lui, lui faisoit oublier tous ses maux passés. Et comme je crois, continua-t-il, qu'il sera le repos de ma vieillesse, je le veux regarder comme mon fils. Dites-lui que je lui garde une récompense proportionnée à ses services.

Le seigneur d'Agramont prit congé de l'empereur, après lui avoir baisé la main ; & passant dans la chambre de l'impératrice, où étoit la princesse, il reçut leurs ordres. L'impératrice ne put voir partir Hyppolite sans verser des larmes. Elle ne fut pas moins affligée que la princesse. Elles ressentoient chacune leur mal. Mais la princesse étoit inconsolable, en pensant que Tiran étoit parti sans lui rien dire.

Pour savoir si cette nouvelle étoit véritable, elle courut chez l'empereur, qui la lui confirma. Et comme elle n'avoit d'autre moyen de revoir son amant, elle conjure l'empereur d'aller sur ses galeres. L'impératrice n'eut pas de peine à se joindre à la princesse. L'empereur étoit arrivé avant elles. Il recommanda à Tiran les intérêts de l'empire, & le combla

d'éloges & de promesses. Cependant les matelots le prierent de retourner promptement à terre, parce qu'ils voyoient un orage qui s'approchoit. La princesse étoit au désespoir de n'avoir pas été sur la galere avec l'empereur. Elle auroit vu son amant, & lui auroit parlé. La mer devenoit trop grosse, pour qu'on lui permit de s'embarquer, & l'empereur n'y auroit jamais consenti. Elle ne sut donc que pleurer & soupirer, en conjurant Plaisir de ma vie d'aller savoir pourquoi Tiran partoit ainsi, sans lui rien dire; pourquoi il avoit mis les mains sur son visage, en la voyant; & pour quelle raison il n'avoit pas voulu demeurer au palais.

Plaisir de ma vie comprenant l'intention de sa maîtresse, se mit dans une chalouppe avec Hyppolite, qui laissa l'impératrice dans la douleur la plus amere. Tiran reçut assez froidement Plaisir de ma vie; mais il lui parla de façon, qu'il consentit à l'écouter, & qu'elle lui dit : vous êtes trop généreux pour me traiter comme vous faites. Je vous avertis que vos procédés me mettent au désespoir. Malgré les traverses que vous avez essuyées, la fortune vous a donné

les moyens de satisfaire votre amour. Mais vous avez mieux aimé souffrir & pleurer. O crüel chevalier ! Où sont à présent les prieres que tu m'as faites si souvent pour être heureux, en me disant, que ta vie & ta mort étoient en ma disposition ? Où sont les larmes que tu as si souvent répandues ? Se peut-il qu'un brave chevalier réduise à une telle extrêmité une aussi grande princesse ! Le crime du péché de Caïn est moins punissable, que l'indignité avec laquelle tu abandonnes ton épouse. Donnez-lui la vie ou la mort, l'un & l'autre dépendent de vous; mais au moins, daignez la voir. Ces dernieres paroles furent entrecoupées de sanglots, Plaisir de ma vie ne put en dire davantage. Tiran lui répondit tout bas; dans la crainte d'être entendu : quel est celui qui peut me consoler dans le triste état où je suis ? La mort seule est mon unique remede; puisque seule elle peut m'ôter les idées du jardinier negre. Je souffre, & je n'ose en dire la raison, surtout à vous, fille ingrate, qui avez consenti à tout ce qui me tue, & qui me prouvez, que les étrangers ne doivent se fier à personne. Je ne desire que la mort, & mon amour n'est pas pour cela dimi-

nué. Mes ſentimens ſont purs. Il n'en eſt pas de même des ſiens ; rien n'égale leur noirceur. Mais pourquoi feignoit-elle d'agréer mon attachement ? Pourquoi me parloit-elle ſi bien ? Etoit-ce pour me rendre le cruel témoin d'un baiſer donné par l'infame à Lauzette, à ce monſtre, avec toute la tendreſſe que l'amour peut inſpirer ? Etoit-ce pour augmenter l'horreur que j'éprouvois par le ſpectacle des careſſes qu'elle lui faiſoit au ſortir de ſa cabane ? Etoit-ce pour y mettre le comble qu'elle ſe fit eſſuyer au ſortir des bras de ce digne amant, avec le voile de la veuve Repoſée ? Tu n'eſt point complice de toutes ces horreurs. Si je t'avois vue dans le jardin avec elle, ma fureur n'auroit pu ſupporter ta préſence. Je t'aurois déjà précipitée dans la mer. Va-t-en, au nom de Dieu, laiſſe-moi ; abandonne-moi à ma rage & à ma jalouſie. Je pars, parce que j'en crains la violence. L'infame negre en a déjà reſſenti les effets. Peut-être ne ſerois-je pas toujours le maître de lui donner des bornes. Car enfin, je ſens que je l'aime, que je l'adore toujours cette ingrate princeſſe, toute indigne qu'elle en eſt. Puiſſe une mort prompte terminer mes peines !

Puisse la mer jeter mon corps à ses pieds : ce corps d'un chevalier qu'elle a fait son époux & qui l'a tenue dans ses bras. Puisse-t-il recevoir par ses soins les derniers devoirs ! A ces mots, la douleur lui étouffa la voix.

Plaisir de ma vie instruite par ce détail de ce qui causoit son désespoir, ayant eu le tems de se remettre de sa surprise, prit la parole, & lui dit : Seigneur, comment est-il possible que vous soyez resté un seul moment dans l'erreur où vous êtes, & que vous ayez pu faire un telle offense à la vertu la plus pure, & à l'amour le plus tendre ? Votre cœur ne devoit-il pas démentir les apparences trompeuses, par lesquelles l'infame veuve Reposée vous a sans doute fait illusion ? C'étoit moi que avez vue sous les habits & sous un masque semblable à ce malheureux negre. C'étoit cette abominable veuve qui l'avoit fait faire. C'étoit elle qui avoit imaginé ce fatal déguisement, & qui nous proposa elle-même ce badinage, qui a pour vous & pour nous des suites si funestes. Tiran refusoit d'ajouter foi aux paroles de Plaisir de ma vie, il vouloit avoir des preuves qu'elles étoient véritables. La demoiselle lui répondit, en

riant : Seigneur, je consens de demeurer ici, & qu'Hyppolite aille voir s'il ne trouvera pas sous mon lit les habits & le masque du jardinier. Si par hasard ils n'y sont pas, faites-moi jeter à la mer. Tiran frappé de ce discours, envoya Hyppolite pour s'assurer de ce fait, & lui recommanda de faire diligence, & de revenir promptement, parce que la mer grossissoit à chaque instant. Hyppolite partit sur le champ, mais à son retour, il trouva le tems si gros, qu'il ne put jamais aborder la galere, ni Plaisir de ma vie en descendre pour retourner à terre. Cependant avec une corde, on tira à bord le paquet que l'on avoit fait des habits & du masque. Tiran reconnut alors la méchanceté de la veuve Reposée, & il jura publiquement que d'abord qu'il seroit débarqué, il la feroit brûler vive devant l'empereur, ou qu'il la traiteroit du moins comme il avoit traité le negre. Ensuite il conjura Plaisir de ma vie d'obtenir de la princesse son pardon. Elle le lui promit. Cependant le gros tems augmentoit toujours. Ceux qui voyoient Hyppolite dans son petit bâtiment, le recommandoient à Dieu. Mais enfin il lui fit la grace de regagner la terre. Le

vent devint si fort, que les cables des galeres se rompirent, & qu'elles prirent le large. Deux échouerent. Tout le monde se sauva; mais les bâtimens se briserent. Des trois autres galeres, il y en eut une qui alla échouer auprès d'une petite isle; mais la galere de Tiran & celle qui l'accompagnoit, furent emportées en pleine mer; la violence du vent ne permettoit de faire aucune manœuvre, ni de se servir des rames; & bientôt il leur eût été impossible de l'entreprendre. Leurs voiles furent déchirées, les mats brisés, & les gouvernails emportés par un furieux coup de mer. Tiran vit périr à ses yeux l'autre galere sans la pouvoir secourir, & sans en pouvoir sauver un seul homme. La sienne résista un peu plus long-tems, cependant elle commençoit à faire eau. Tout l'équipage étoit en pleurs, & chantoit le *Salve Regina*, non sans s'être confessés l'un à l'autre, & sans avoir demandé pardon à Dieu. Plaisir de ma vie étoit sur son lit plus morte que vive: Tiran la consoloit du mieux qu'il pouvoit. Mais à la fin il se mit à genoux, & demandant pardon de ses péchés, il prononça ces tristes plaintes: O mon Dieu tout-puissant, voyez en quel état

je

je suis réduit ; je vais périr dans la mer, moi que les Turcs n'ont pu faire succomber. Pourquoi m'avez-vous fait éviter la mort dans le cruel combat que j'ai eu contre le seigneur de Villermes ? Mais enfin je vous loue, ô mon Dieu, de me punir ainsi de mes péchés. Je suis moins alarmé pour moi, que pour cette demoiselle qui ne souffre que par rapport à moi. O Tiran, la mort va trancher tes jours, toi qui croyois que personne ne pouvoit te vaincre ! O princesse, le phénix du monde ; plût à Dieu que tu fusses ici, non pour partager le péril, mais pour recevoir mes derniers soupirs, & m'accorder le pardon de mes injustes soupçons, quoiqu'ils m'ayent été suggérés par la plus noire méchanceté ! Je voudrois encore vivre assez de tems pour te punir, malheureuse veuve, de toutes les noirceurs que tu as commises sans craindre ni Dieu, ni les hommes ; elles sont la cause de notre perte & la destruction de l'empire grec. O grand empereur, en quel état vous réduira ma mort ! Et vous, braves chevaliers de ma maison, qui pourra vous secourir & rompre vos fers ! La tempête dura deux jours & une nuit ; à la fin du troisieme jour, on ap-

perçut une côte que les matelots reconnurent avec étonnement pour être celle d'Afrique. Ils ne pouvoient concevoir comment ils avoient traversé l'Archipel sans aller se briser contre les isles & les rochers dont cette mer est remplie. Cependant la violence du vent continuoit toujours, il les poussoit vers une côte escarpée dont la vûe redoubloit encore leurs craintes.

Un nouvel accident augmenta leur péril, le pilote fut tué par la chûte d'une poulie qui lui tomba sur la tête. L'équipage sans chef, & ne recevant plus d'ordre, cessa de faire aucune manœuvre, alors un des matelots dit à Tiran : seigneur, ordonnez à tout l'équipage de jeter l'eau dont la galere est remplie : prenez le bâton, allez partout, puisque le comite est mort, faites-les travailler malgré le découragement où ils sont, car si nous venons à bout de doubler le cap, nous pourrons nous sauver. Tout esclaves que nous serons, l'esclavage vaut encore mieux que la mort. Tiran lui demandant où ils étoient, il lui dit : de ce côté est la Sicile, & de l'autre Tunis. Ce qui me fâche, c'est de voir un brave chevalier périr à une côte de bar-

bares qui le feront esclave. Tiran se leva malgré son incommodité, & fit des efforts incroyables. Mais voyant que la poupe étoit déja remplie d'eau, il se fit donner ses plus beaux habits, & prit une bourse dans laquelle il mit mille ducats, & un petit billet qui contenoit ces mots: Je prie celui entre les mains de qui mon corps tombera, de lui donner une sépulture honorable : je suis Tiran le Blanc de Bretagne, de la maison de Roche-Salée, & général de l'empire grec. La galere cependant se remplissoit de plus en plus. Les maîtres qui étoient à terre voyoient qu'elle alloit échouer, & les chrétiens étoient surs de ne pouvoir éviter la mort ou l'esclavage. Dans une si cruelle extrémité, Tiran fit cette priere à la mere de Dieu.

O sainte mere, qui faites obtenir le pardon des péchés, vous qui fûtes vierge avant, pendant & après l'enfantement; pardonez à mon âme comme je crois ce miracle.

Dans ce moment la galere se trouva près de terre, & toute le monde se jettoit à la mer pour se sauver, il commençoit à faire nuit. Tiran ne voulut jamais abandonner le bâtiment, &

comme il n'y avoit plus ni chaloupe, ni cable, ni manœuvre il engagea par ses promesses deux matelots, qui lui étoient attachés, & qui l'avoient suivi de Bretagne, d'avoir soin de la demoiselle. Ils commencerent par la faire mettre toute nue. La galere étoit alors presque entierement sous l'eau. L'un d'eux prit un morceau de liege, & se l'étant attaché autour du corps, il mit la demoiselle sur son dos; & l'autre l'aidoit à la porter; il vint un coup de mer qui sépara les deux matelots, celui qui avoit le liege se noya; l'autre après avoir fait ses efforts pour aider à Plaisir de ma vie, fut obligé de l'abandonner: son bonheur voulut qu'ils fussent près de terre, il faisoit extrêmement nuit; mais elle entendoit le bruit que les Maures faisoient pour prendre les chrétiens; elle avoit trouvé pied, mais lorsqu'elle voulut sortir de l'eau, le flot la couvroit absolument; cependant en suivant le bord de la mer toujours dans l'eau, elle s'éloigna des Maures qui s'égorgeoient entr'eux pour s'enlever leurs prisonniers; elle voyoit à la lueur des éclairs briller leurs épées, & quand elle appercevoit quelqu'un venir de son côté, elle ren-

troit dans la mer. Elle ne cessoit dans une situation si cruelle, de prier la Vierge, puisqu'elle avoit voulu qu'elle vînt sur les terres des Maures, de la faire tomber entre les mains de quelqu'un qui la traitât avec bonté ; elle trouva enfin, après avoir fait presque une demi-lieue, une cabane de pêcheur dans laquelle elle apperçut deux peaux de mouton, qu'elle s'attacha autour du corps, ce qui diminua un peu le froid dont elle étoit saisie. Comme elle étoit excedée de fatigues, elle s'endormit ; mais lorsqu'à son réveil, elle se trouva seule, elle s'abandonna à sa douleur. Que je suis malheureuse, disoit-elle, de n'avoir pas péri sur mer, plutôt que de me trouver ici ! Mais puisque tous les saints me sont contraires, je crains de ne pas trouver la mort que je préfere à la perte de mon honneur. O princesse que mon absence vous afflige ! vous qui attendiez avec tant d'inquiétude la réponse que je vous portois. Ne pensez plus à moi, vous ne me reverrez plus. Elle entendit alors un Maure qui venoit à elle en chantant, elle se cacha, & voyant qu'il avoit la barbe blanche, elle espera qu'il pourroit

lui donner quelque secours, & s'approchant de lui, elle lui raconta ses malheurs. Le maure fut touché de compassion à la vue d'une jeune personne réduite en cet état ; il lui dit : sachez, demoiselle, que j'ai été long-tems esclave en Espagne dans un village nommé Calese, dont la dame me donna la liberté, pour avoir sauvé la vie à son fils que l'on assassinoit : il étoit déjà par terre ; je mis l'épée à la main, & je l'arrachai à ses assassins que j'obligeai de prendre la fuite ; elle me donna des habits & de l'argent, & me fit conduire à Grenade ; vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens que je pourrai vous faire ; j'ai une fille veuve qui voudra bien me faire le plaisir de vous regarder comme sa sœur. Plaisir de ma vie se mit à ses genoux pour le remercier. Le maure lui donna une capote qu'il portoit, & la conduisit près de Tunis dans un lieu nommé Rafal. Quand la fille dont il lui avoit parlé, vit dans quel état Plaisir de ma vie étoit réduite, elle en fut infiniment touchée. Le pere la pria d'en avoir tous les soins possibles, & lui dit : cette demoiselle est fille de la dame qui m'a si bien traité ; je veux

reconnoître les obligations que je lui ai. La fille qui aimoit beaucoup son pere, lui donna une chemise avec une robe & un voile à la moresque, de façon qu'on l'eût prise pour une femme du pays.

Cependant Tiran qui étoit resté dans la galere avec un seul matelot, après en avoir fait sortir Plaisir de ma vie, voyant le bâtiment prêt à couler bas, se jeta à la mer dans l'espérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être encore plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit fait tant de mal aux Turcs dans la guerre de Constantinople, que si par hasard il venoit à être reconnu des Maures, les horreurs d'un éternel esclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. L'obscurité le favorisoit, & assisté du secours de son fidele matelot, il gagna sans être apperçu, un endroit écarté de la côte. Ils se traînerent l'un & l'autre sans bruit jusqu'à un endroit, qui leur parut propre à se cacher. Le matelot s'apperçut qu'ils étoient proche d'une vigne chargée de fruits, il proposa de passer la nuit en cet endroit. Le conseil parut bon à Tiran, & après qu'ils eurent repris un peu leurs forces, le matelot n'entendant plus

rien, alla à la découverte, & ayant trouvé une caverne, ils s'y retirerent. Tiran souffroit beaucoup de sa jambe, il étoit nud, la nuit étoit froide, à cause de l'orage du jour précédent, & les réflexions les plus chagrinantes se joignant à la douleur qu'il ressentoit, il passa une nuit cruelle. On verra dans la quatrieme partie, par quel enchaînement de circonstances, il échappa au malheureux sort qui le menaçoit.

Fin du Tome second & de la troisieme Partie.

